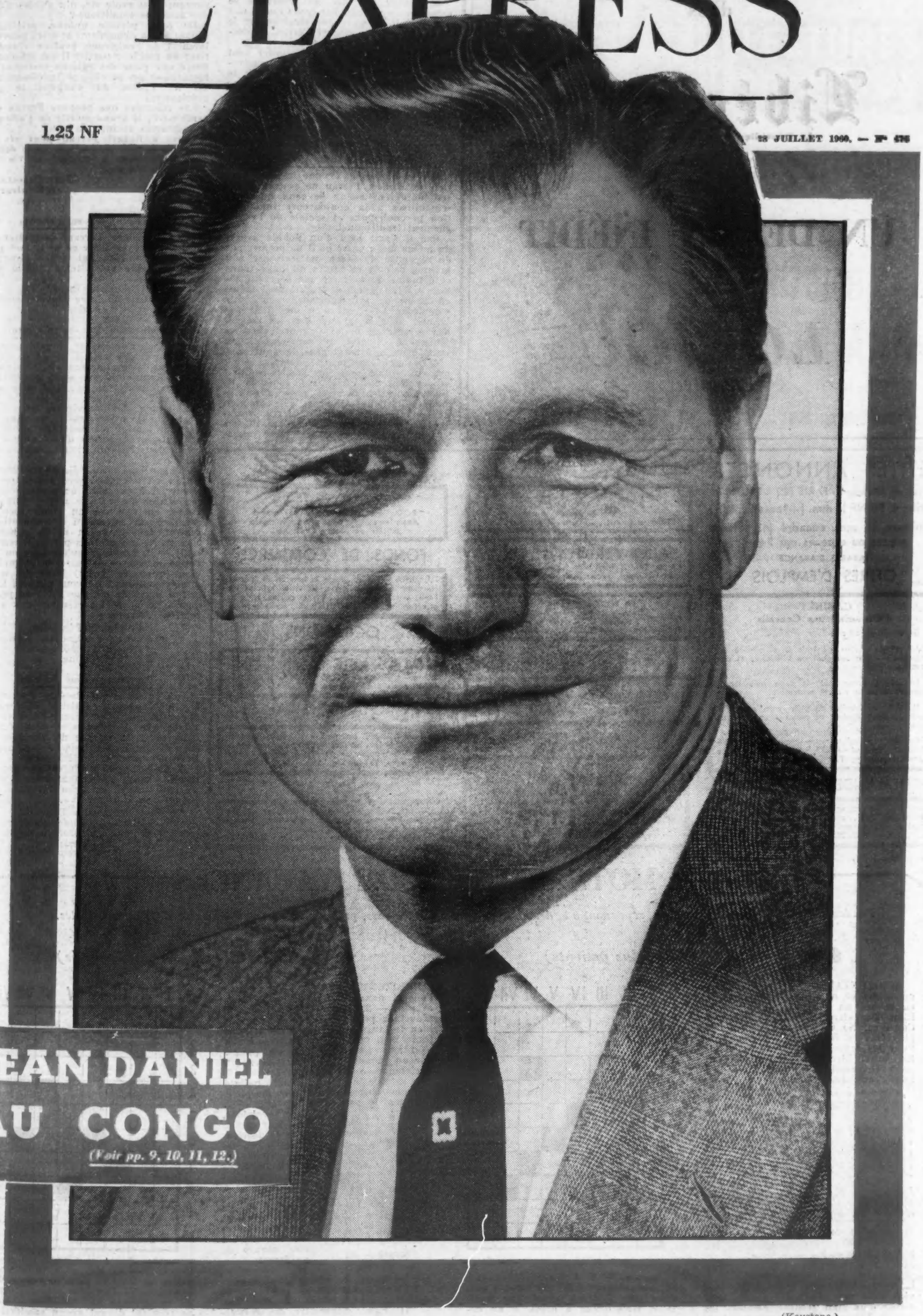
AIMEZ-VOUS LE CINÉMA ?

(Voir pp. 30-31)

L'EXPRESS

1,25 NF — 28 JUILLET 1960. — N° 476



JEAN DANIEL AU CONGO

(Voir pp. 9, 10, 11, 12.)

(Keystone.)

M. NELSON ROCKEFELLER, GOUVERNEUR DE L'ETAT DE NEW YORK *(Voir page 5)*

« Ce n'est ni la situation, ni la grandeur, ni la richesse des capitales qui causent leur prépondérance politique, mais la nature du gouvernement. »

(Alexis de Tocqueville.)

B - 6 ★★★★★

SAMEDI 30 JUILLET

dans

Libération

Le Quotidien républicain de Paris

UN DESSIN INÉDIT

de

LORJOU

Courrier

La réforme du bac

Les familles sont excédées de l'indécision gouvernementale au sujet des projets relatifs à l'examen du baccalauréat. Les élèves, de leur côté, sont complètement désorientés.

Le cas de ma fille, qui vient de se présenter au premier bac technique B (...) me conduit à approuver entièrement le point de vue que Robert Ferran, professeur, a exposé.

Il me semble ridicule d'accorder tant d'intérêt au premier bac, surtout au travers d'un examen de fin d'année où la chance a parfois une grande part, comme il est ridicule de vouloir apprendre aux enfants une multitude de matières dont certaines sont, en général, négligées.

Mme Mattei,
Paris.

Le capital le plus précieux

Les problèmes qu'évoque le récent article de Robert Ferran ne peuvent laisser indifférent aucun de ceux qui sont sensibilisés à la douloureuse inadaptation psychologique et sociale de l'enseignement traditionnel.

Car il s'agit bien d'un double aspect du même mal : outre qu'il ne permet pas de répondre de façon satisfaisante aux besoins actuels et futurs du pays (dans ce domaine, prévoir est une nécessité vitale...), l'enseignement traditionnel même encombré de sous-embranchements dits « modernes » — qui n'en modifient pas l'esprit ni n'en renouvellent les méthodes — crée un malaise général chez les jeunes et entraîne un sous-emploi, un cruel manque à développer des individus.

Quiconque a un peu de mémoire — ou est en contact avec des jeunes — doit reconnaître la vérité des schémas de Ferran sur les diverses parades qu'emploient les jeunes pour se défendre non seulement contre l'inflation des programmes mais contre l'artifice des « matières » et l'incurable ennui qu'elles leur procurent... La parade qui semble devoir se généraliser, et qui est aussi la plus radicale : les jeunes finissent par ignorer purement et simplement ce qu'on leur enseigne : ils sont là, parfois ils travaillent, mais leur esprit, leur vitalité, leur intérêt sont ailleurs. Quelle valeur formatrice peuvent bien avoir six, dix années d'études dans ces conditions ?

De cette période unique, privilégiée (quant à son dynamisme et à ses pouvoirs latents) de l'existence, peut-on vraiment tirer un meilleur parti ? Il est infiniment triste que pour des raisons tactiques ou matérielles on se résigne indéfiniment à un tel gâchis du « capital le plus précieux »...

Les réformes que propose Ferran ont, semble-t-il, le grand mérite de s'attaquer aux diverses racines du mal.

Merci à Robert Ferran pour ses recherches et son action, que nous devons être nombreux à suivre, et, le cas échéant, à soutenir.

Jean Ribollet,
rééducateur,
Nice.

Rigoureux et raisonnable

Cher monsieur Ferran, permettez-moi de vous envoyer juste ce petit mot pour vous dire combien j'ai trouvé rigoureux et raisonnable votre texte publié dans « L'Express ».

Michel Degoy,
professeur au lycée Claude-Bernard,
Paris.

L'éducation par la musique

Bravo, cher monsieur Ferran, pour votre remarquable article de « L'Express ». Comment faire pour remuer le ministère et obtenir une réforme aussi merveilleuse et aussi simple que celle que vous suggérez ?

L'attitude des proviseurs me paraît étrangement mystérieuse. Qu'attendent-ils pour alerter les pouvoirs ? Comment peuvent-ils supporter d'administrer des lycées dans les conditions absurdes d'aujourd'hui ?

J'ai souligné cette belle phrase de votre texte : « Toute discipline, pratiquée avec amour et à une certaine profondeur, est génératrice de culture. » J'ai fait cette année, en seconde, un cours facultatif consacré exclusivement à l'approfondissement de l'œuvre et de la pensée de Mozart. Ne croyez-vous pas qu'il conviendrait — à supposer qu'un jour on vous donne raison — de faire de la musique (dans quelques lycées) l'une des quatre grandes options dont vous parlez ? L'éducation musicale « à une certaine profondeur » ne peut être réservée aux après-midi de détente.

Louis Péraudin,
professeur d'éducation musicale,
lycée Saint-Augustin,
Bône.

Une suggestion énorme

J'ai lu avec vif intérêt l'article de M. Robert Ferran intitulé « Un certain écœurement ». J'y retrouve l'essentiel des thèses que je défends et dont j'essaye, dans toute la mesure du possible et à mon niveau, d'obtenir la mise en application, y parvenant partiellement.

Je souhaite que la suggestion « énorme » de M. Ferran concernant l'enseignement de base trouve un écho favorable dans les milieux « intéressés ».

Fernand Brelle,
directeur des études de l'Institut technique de pratique agricole,
Paris.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

CABINET
d'Organisateurs Conseils

En expansion offre à

J.F. bonne culture générale la possibilité de mettre en valeur son goût de l'initiative et des responsabilités.

Emploi mi-temps tout de suite puis temps complet à partir du 1er septembre.

Il faut : vivacité d'esprit, voix agréable, bonne présentation et au moins 1 an pratique sténo-dactylo.

Envoyer curriculum vitæ manuscrit détaillé Cabinet Bernard KRIEF, 92, boulevard de Latour-Maubourg, PARIS-7e.

DEMANDES D'EMPLOIS

Ami de L'Express, actuellement chauffeur de taxi, permis B.C.D.E., cherche place « homme de quai » dans entreprise transports routiers. Ecrire L'Express, n° 6453, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

HOTELS ET PENSIONS

HOTEL DE LA ROSE D'OR
Roussillon - (Vaucluse) Tél. 21
Excellent Restaurant ★★★
Séjour délicieux. Confort. Elégance. Calme

SAINT-VERAN (H.-A.). Alt. 2.042 m. HOTEL BEAUREGARD
★★ A. Tél. 2. Plus haut village d'Europe. Site incomp., repos, excursions, pêche. 300 j. soleil.

LA FOUX D'ALLOS (B.-A.)
Dans le calme et la fraîcheur
HOTEL LE DAHUT ★★
Pension à partir de 25 NF t.t.c.c Caveau dansant

INSTITUTIONS

LAUSANNE Institut Haute Rampe
Bacc. français
Nombre d'élèves limité.

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIERS RESIDENTIELS
KLE. 31-10

LOCATIONS (Offres)

Pour signature avant 1er Août
L'APPARTEMENT FRANÇAIS
ROQ. 36-60, offre exceptionnellement
Appartements 4 pièces, proximité métro
280 NF par mois - Droit bail.

FONDS DE COMMERCE

TUILERIES - Pas de porte commerce de dames (parfumerie, maroquinerie, librairie, articles de Paris) avec appartement 3 pièces cuisine, s. de b. prix très intéressant BOUVIER, 51, rue Mazarine.

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS
sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris Province, 76, rue de Cléry LOU. 79-86.

DIVERS

ETUDIANT ESPAGNOL réfugié France, cherche donner leçons espagnol ou travail sans connaissances spéciales.
MOÑACA - 75, avenue de Neuilly - NEUILLY

LES MOTS CROISÉS DE VACANCES

Pendant les mois d'été, « L'Express », répondant à la demande de nombreux lecteurs, présente ici des problèmes de difficultés inégales.

● GRILLE N° 5 (*pour les plus patients*)

HORIZONTALEMENT. — 1. N'eût guère changé, même si Cléopâtre avait eu le nez un peu plus court. — 2. Elan d'un vieux pays français. — 3. Conserve. Ne dépasse pas. — 4. Est plus fort en français qu'en espagnol. Pour les rayons et les ombres. — 5. Est aussi bien pour Adenauer que pour Grotewohl. Son jet n'est pas admis aux Jeux Olympiques. — 6. Louis XIV ou un autre de même sorte. On y aime le son du cor et les souvenirs du XIIIe siècle. — 7. A toujours son air de belle époque. En épelant, parfois parti. — 8. Amuse en liberté. — 9. Echappe souvent à la surveillance de la mère. — 10. S'apprécient moins avec l'âge.

3	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	F	O	R	T	U	N	I	O
2	E	G	O	U	T	I	E	R
3	R	I	T	■	I	N	R	I
4	V	E	S	A	L	E	■	G
5	E	R	■	P	E	T	R	I
6	M	■	V	E	S	T	O	N
7	M	U	E	R	■	E	T	A
8	E	S	S	O	R	■	U	L
9	N	E	T	■	O	G	R	E
10	T	R	E	V	I	R	E	S

Solution du N° 3

VERTICALEMENT. — I. Au service d'un don généreux. — II. Spécialité d'un aigle sombre. Affaiblit un peu un Jules. — III. Echappe à Nehru. S'attache plutôt au sujet. — IV Aurait enchanté plus d'un, en lui disant : « Ce soir, sortirez avec mes bottes ». La plus belle période d'une existence pompeuse. — V. A l'ouest du Levant. Sous-développé. — VI. Ne compte pas, dans une fameuse apostrophe militaire. Resquilleur à demi. A un caractère de plus (ou de moins) que le four. — VII. Ne doit pas se confondre avec la France. Un bourg y honore un partageux. — VIII. Dans le matériel d'Harpagon.

● GRILLE N° 6 (*pour les plus pressés*)

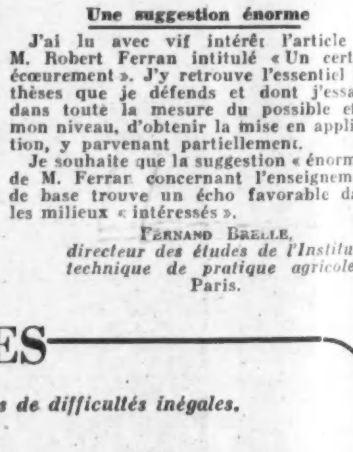
Problème n° 250

HORIZONTALEMENT. — 1. Flatte l'odorat dans la garrigue méditerranéenne. — 2. Ce que fera (parfois) le séducteur pris au jeu. — 3. Connaît bien le langage des cours. — 4. Sans force, peut néanmoins s'en tirer à son avantage. Demi-innocent ou poussé par un innocent. — 5. Austère rural, contemporain des Macchabées. — 6. Son double n'est nullement, malgré les apparences, envoyé par Morphée. Une moitié suivie de l'entier. — 7. Deux voisines, sur leur petite liste particulière. Incisa un arbre, dans un but lucratif. — 8. Sans changement, 11 francs, en nouveaux francs. — 9. S'ils prennent une certaine officialité, doivent être munis de guillemets. — 10. Promène, sur les fleurs, son ventre jaune et noir.

249	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	E	R	A	N	G	E	R
2	E	X	■	M	O	U	L	E
3	R	E	C	E	T	T	E	S
4	■	R	E	N	A	T	E	S
5	A	C	A	D	I	E	■	E
6	V	I	R	E	R	■	F	M
7	O	S	A	■	E	O	L	E
8	R	E	■	U	S	S	E	L
9	T	U	E	S	S	E	U	L
10	E	R	R	E	E	R	R	E

Solution du n° 249

VERTICALEMENT. — I. Plus élevé quand il est d'Etat que de direction. — II. Faire disparaître des corpuscules indésirables ou simplement les déplacer. — III. Simonin parle plutôt de poulets. Serré par une jaune qui veut garder sa ligne. — IV Faiblesse économique. N'ont pas surmené les Ponts et Chaussées. — V. Concurrente de Marennes. Dans Montpellier et Toulon, mais pas dans Narbonne. — VI. Circulent près des portes de fer. Ce que fit plus d'un homme, ne reculant devant aucun sacrifice. — VII. Devait se trouver au-dessus de Charon. Désigne une attitude plaisante et un peu suspecte. — VIII. On y fait du fromage, du ski et de l'électricité.



Courrier

INDEX

- Entretien avec Lumumba, par Jean Daniel 9-10-11-12
- Espoir à Rome, par Pietro Nenni 12
- Mendès France : après de Gaulle, quoi ? . . . 4
- L'Algérie vue de Moscou, par K.-S. Karol . . 8
- Un expert chez Castro, par René Dumont . . 20-21
- Enquête sur la médecine française 21-22
- Arthur Miller parle de son métier 28
- Jeu : aimez-vous vraiment le cinéma ? 30-31
- Siné : un concours de vacances 26
- Le Bloc-Notes de François Mauriac 32

Le niveau des élèves

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article de mon jeune collègue, Robert Ferran. Je voudrais y relever un point fondamental, un des moins contestés en général, et peut-être cependant un des plus contestables : l'affirmation à caractère axiomatique du fait que les élèves de nos lycées ne sont plus comme autrefois en mesure de recevoir avec profit l'enseignement qui leur est donné.

« Il faut partir du fait navrant mais indéniable que nos élèves ne sont plus... »

Le fait pour une proposition d'être acceptée par tous ou presque n'implique pas son exactitude quand elle fait appel à un passé déjà lointain reconstitué uniquement par souvenir...

En ce qui concerne le niveau de mes élèves, j'exerce à l'égard de mon propre souvenir la même critique qu'à l'égard des souvenirs de mes collègues.

En comparant manuels et énoncés de ma jeunesse à ceux d'à présent, j'aurais tendance à conclure dans un sens optimiste malgré la dégradation, objective celle-là, de mes conditions de travail.

Néanmoins, à la question : le niveau de nos élèves s'est-il amélioré ou a-t-il fléchi ? je préfère répondre : « Je ne sais pas. »

M. Lobry,
professeur agrégé au lycée Condorcet.
Paris.

Le Jour le plus long

Je me suis beaucoup intéressé à votre récit exclusif et véridique paru dans votre journal sous le titre « Le Jour le plus long du siècle ».

Je suis un ancien combattant de la guerre 40, et j'étais prisonnier de guerre en Allemagne au moment du débarquement, et nous attendions tous avec impatience ce jour-là qui allait mettre fin à notre captivité et qui allait précipiter notre retour en France. Vous devez donc bien comprendre pourquoi votre récit m'a autant intéressé.

Emilien Sauvage,
Denain (Nord).

Un succès de la France Libre

En 1943, le général de Gaulle présidait une secrète démonstration franco-britannique.

Le 6 juin, nous le lisons, le colonel Bropikouski, commandant les chars de la 21e Panzer, s'entendait dire : « Si vous ne rejetez pas les Anglais à la mer, nous avons perdu la guerre. » Or, quelques heures plus tard, la plupart de ses chars furent mis hors de combat. « Les canons britanniques paraissaient jouir d'une incroyable portée. »

Or, ce jour-là, la défense britannique antichar était armée d'un projectile spécial dont la force de pénétration était surprenante. Il s'agissait du projectile sous-calibré. L'idée, d'ailleurs ancienne, mais dont l'application n'avait jamais pu être auparavant mise au point, consistait baroquement à utiliser un canon d'un diamètre donné pour lancer un projectile de diamètre inférieur. Ainsi, la force vive totale que le tube pouvait supporter, s'appliquant à une masse plus petite, lui conférait une vitesse très accrue.

Pendant tout son trajet dans l'âme du canon, le projectile était muni d'un sabot qui se détachait à la sortie. Le problème consistait à conserver la précision nécessaire malgré l'emploi de ce dispositif bizarre.

La difficulté a été surmontée. Ce fut le fruit de la collaboration de quelques officiers de la France Libre et des Britanniques. Le résultat en fut décisif : l'arrêt des tanks ennemis.

Encore que tous les maillons de l'Histoire soient d'une égale importance, on doit connaître cette nouvelle contribution de la France combattante à la victoire finale.

J. Lévy-Jacquemin,
Paris.

Une Chine non monstrueuse

J'ai été très intéressé par votre article sur la Chine. Enfin, on nous présente une Chine non monstrueuse et d'une manière réaliste.

Cependant, aucune allusion au drame catholique... Je ne viens pas vous demander de défendre l'Eglise, mais je vous considère comme une source d'informations sûre et j'ai été déçu de voir que vous laissiez complètement de côté ce sujet...

Ne prenez pas mon intervention comme une accusation, c'est simplement la remarque qu'un catholique, dans l'ensemble satisfait des informations que vous lui livrez, s'est faite en vous lisant.

Jean-Claude Stutz,
Dijon.

UN CONCOURS DE VACANCES

Lire en page 26

le règlement de notre concours :

LE PLUS MAUVAIS DESSIN DE LA SEMAINE

Les petits traîtres

Il faut avoir un peu d'imagination pour chercher dans les événements du Congo un thème à faire rigoler. Je sais bien que les dessins de Siné ne visent pas à la prétention et qu'ils se situent agréablement à la lisière de la débilité mentale. Ils ont pourtant une authentique valeur de muflerie...

Quelle que soit la manière dont on raisonne le dénouement colonial et dont on répartit les erreurs passées, le fait est que les Européens existent en tant que tels. Actuellement, se moquer des Belges, même bêtement, c'est de la trahison...

Figurez-vous, à ce propos, que je reviens de Guinée. J'allais en Afrique noire pour la première fois (je n'y sers aucun intérêt matériel). J'ai aperçu sur place un milieu charmant : celui des petits traîtres. Ils sont décents, un peu anxieux, ils ont des charges de famille. Ils cherchent souvent à donner aux officiels français de petits renseignements. C'est touchant, vous savez.

Il y a ainsi, dans notre Occident qui perd les pédales, un phénomène qui me paraît avoir son importance : la normalisation de la trahison, son embourgeoisement, si l'on peut dire. Laissez-moi vous suggérer de faire un peu étudier ce phénomène. Il est pittoresque.

M. Glachant,
L'Etang-la-Ville.

Si j'étais appelé demain

Si j'étais appelé demain pour servir en Algérie, je choisirais d'aller voir ce qui se passe « en face ». Non pas, certes, pour « bouffer du fellagha », comme disent certains, mais pour avoir un contact, le plus étroit possible, avec le peuple algérien.

Car on ne peut comprendre quelqu'un ou quelque chose que dans la mesure où on l'a approché, où on l'a « contacté » au sens profond du mot.

Et comment peut-on essayer de comprendre le problème algérien dans l'obscurité d'une cellule ?

De plus, comment peut-on, à vingt ans, ne pas avoir le sens de sa responsabilité ? Comment peut-on fuir un problème toujours actuel, aussi ardu soit-il ?

A. Jammes,
Marseille.

La paix dangereuse

A un lecteur de « L'Express » qui souhaitait que M. Mendès France suggère une solution pour le problème algérien, vous avez répondu qu'il fallait, avant toute chose, établir la paix par un cesesz-le-feu négocié.

Je pense, pour ma part, qu'il est impossible d'obtenir un cessez-le-feu ; qu'il serait même très mauvais pour la paix d'en conclure un, et que l'échec des pourparlers de Melun est, en fait, une bonne chose pour la paix...

Supposons, en effet, qu'un cessez-le-feu soit conclu.

Nous aurions, alors, en vue l'autodétermination et nous entrerions dans une phase politique où le F.L.N., parmi les autres formations, aurait la faculté de faire entendre sa voix.

Sans aucun doute, sa première préoccupation serait de vouloir s'assurer le contrôle des populations en le disputant à l'Armée.

Son premier souci serait de paraître vainqueur aux yeux des musulmans.

Ses méthodes seraient une campagne de dénigrement systématique de l'Armée...

Ainsi, un cessez-le-feu, même conclu militairement dans de bonnes conditions pour l'armée française, conduirait vite celle-ci à une série d'humiliations qu'elle ne saurait supporter et la paix se trouverait fatalement, dangereusement remise en cause.

P. C.,
officier des Affaires musulmanes.

Un devoir sacré

La lecture de vos articles sur la question congolaise m'inspire quelques réflexions que je vous envoie...

— *La sécession du Katanga :* M. Lumumba n'a rien fait pour empêcher la sécession, au contraire il l'a provoquée. Le Premier congolais est originaire de la province orientale, province très pauvre. Il a donné la totalité des postes-clefs à ses partisans. Sur trente-six ministres du gouvernement central, un seul membre de la Conakat, le parti majoritaire du Katanga : il est titulaire des Affaires économiques. C'est un ministère technique mais non déterminant du point de vue politique pur ! Le Katanga devait donc nourrir tout le Congo et n'avoir rien à dire par-dessus le marché. Ce fait seul illustre le manque d'intelligence politique et la mauvaise foi de Patrice Lumumba...

— *L'origine de la crise actuelle :* Il suffisait à M. Lumumba de faire appel dès le début aux paras belges pour faire cesser toute mutinerie. Il conservait ainsi ses dizaines, ou plutôt ses milliers de techniciens belges et sauvegardait du même coup l'unité de son pays...

— *La politique coloniale belge :* Si l'Algérie devenait indépendante, sa situation pourrait fort ressembler à celle du Congo aujourd'hui : ce serait un devoir sacré pour les Français de défendre leurs compatriotes menacés en Algérie, comme c'est un devoir sacré pour les Belges de le faire en Afrique centrale.

Louis Dujardin,
étudiant,
On (Jemelle).

Le Bachaga Boualam

Le Bachaga Saïd Boualam, vice-président de l'Assemblée nationale, nous prie de donner un certain nombre de précisions à la suite de l'article de l'un de nos correspondants à Alger, intitulé : « Le maquis Boualam ».

Il affirme qu'il n'a pas déclaré que *« si la France devait abandonner l'Algérie, les musulmans prendraient les armes à leur tour et gagneraient le djebel »*, le texte exact de sa déclaration est, dit-il, le suivant :

« Commandant de l'armée française, officier de la Légion d'honneur, si la fatalité voulait s'imposer à moi de partager le sort de tels hauts dignitaires condamnés à casser des cailloux sur les routes marocaines, je me souviendrais que je suis aussi le chef d'une tribu depuis toujours vouée au service de la patrie et devant la menace d'une indépendance qui consacrerait le règne d'assassins, je reprendrais les armes avec mes hommes et mes amis pour combattre une nouvelle fois et mourir Français... Je dis vive la France ! »

Ce qui confirme donc pleinement notre information. Nous regrettons seulement de ne pas avoir connu ce texte intégralement.

Il précise, par ailleurs, que les soldes de ses harki sont réglées directement par l'Armée ; et il ne possède pas de stock d'armes cachées. Enfin, il n'a pas repris contact avec M. Joseph Ortiz depuis la fin de 1958.

Bikini

A la suite de l'article sur les maillots de bain paru le 2 juin 1960 dans le cahier de Mme Express, les Etablissements Réard, 9, avenue de l'Opéra, Paris, précisent que le mot « bikini » a été déposé par leurs soins au greffe du Tribunal de la Seine, le 20 juin 1946, sous le numéro 368.289.

Donc acte.

Amis de « L'Express »

● *A l'attention des lecteurs d'Indre-et-Loire.* — Réunion du Cercle des Amis de « L'Express », le 29 juillet 1960, à la Brasserie Chanteclerc, 38, avenue de Grammont, Tours, à 21 heures.

SOLUTION DU REBUS DE « L'EXPRESS »

(Voir page 6)

Le - génie - haie - thune - long
gueux - pas - scie - anse
(Le génie est une longue patience)

EXCLUSIF

dans le nouveau N° de

LECTURES POUR TOUS

la vérité sur l'affaire EICHMANN

par Victor ALEXANDROV

UN DOCUMENT SENSATIONNEL QUE VOUS DEVEZ LIRE

- **Pour la première fois, les « volontaires » qui, depuis quinze ans traquaient le bourreau nazi à travers le monde, parlent...**
- Le dossier Eichmann, minutieusement constitué par les combattants de l'ombre, révèle ce que furent l'enfance et l'adolescence d'un des plus grands criminels de l'histoire.
- **Des détails inédits sur l'incroyable tractation de Marseille et le chantage aux six millions de juifs tenté par Pierre Laval avec l'aide d'Eichmann.**
- Comment l'Obersturmbannführer SS Adolf Eichmann, faute de pouvoir monnayer les juifs d'Europe, entreprend de les détruire jusqu'au dernier.
- **Après l'effondrement du Reich, Eichmann disparait. La chasse à l'homme commence. Fait prisonnier à deux reprises, le fugitif échappe par miracle à ses poursuivants.**
- De Berlin à Rio, de New York à Buenos Aires, le filet tendu par les « volontaires » se resserre.
- **Une femme et un tableau volé à Budapest trahissent Eichmann. La « Bête » essaye de s'enfuir mais il est trop tard...**

Dès aujourd'hui, achetez ce numéro exceptionnel de

LECTURES POUR TOUS

en vente partout ● NF 1,50

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Les députés viennent de partir en vacances mais est-ce qu'au fond ils jouent encore un rôle ?

TOUT le monde sait bien que non. Il n'y a plus de Parlement doté d'une influence politique quelconque. C'est le châtiment du désordre parlementaire des douze années de la IVe.

Les Assemblées ne se réunissent plus maintenant, de loin en loin, que pour discuter sans conviction de questions secondaires choisies par le gouvernement et à l'occasion desquelles d'ailleurs elles se contentent de lui obéir.

Les pourparlers de Melun et leur interruption n'ont pas été évoqués à la tribune. Pas même un député de la prétendue opposition ne l'a essayé. La crise du Congo n'a fait l'objet que d'une rapide communication du gouvernement, sans débat et sans vote.

La IVe République avait donné tous les pouvoirs à une Assemblée omnipotente qui en abusait. Maintenant, nous sommes tombés dans l'autre extrême.

L'autorité est concentrée dans les seules mains du chef de l'Etat.

Certains distinguent, ou même opposent, l'Elysée et Matignon. C'est une vue de l'esprit. Il n'y a qu'une autorité, c'est celle de de Gaulle.

Sans doute, dans la pratique, de Gaulle n'exerce le pouvoir personnellement et pleinement que dans quelques rares domaines qui l'intéressent beaucoup; c'est le cas de la politique étrangère. Pour d'autres affaires qui l'intéressent moins, il se contente de donner des directives, sans suivre de près leur exécution ; pour d'autres, qui ne l'intéressent pas du tout, il laisse faire les ministres librement.

Mais ce système ne tient qu'à ses préférences personnelles. Et cela confirme que les hommes, leur caractère, leurs goûts, leurs méthodes, importent plus, au fond, que les textes. De juin 1958 à janvier 1959, de Gaulle a gouverné sous le régime de la Constitution de 1946. Il n'y avait aucune différence avec la politique actuelle. Ainsi, le comportement politique d'un homme d'Etat compte beaucoup plus que le cadre institutionnel.

Aujourd'hui, l'homme d'Etat qui imprime sa marque, c'est de Gaulle. Personne ne compte à côté de lui, ni le gouvernement (totalement inconnu et sans prestige) ni, naturellement, l'Assemblée.

— Pourquoi pas un régime présidentiel ?

DANS le régime présidentiel comme dans le régime parlementaire, on distingue le législatif de l'exécutif, et chacun a ses droits propres : c'est seulement le mode de relations entre les deux pouvoirs qui varie.

Sous le régime actuel, il n'y a pas deux pouvoirs, mais un seul : de Gaulle.

— Cependant, l'Assemblée conserve quelques attributions...

TRES peu. Le président de la République et ses ministres détiennent d'abord le pouvoir exécutif ; ils ont en plus l'essentiel du pouvoir législatif. Et cela ne suffit encore pas, puisque l'Assemblée leur délègue, jour après jour, le peu qui lui reste : la politique financière, les mesures dites de maintien de l'ordre et du moral du pays (en Algérie comme dans la métropole), demain la lutte anti-alcoolique... tout cela fait l'objet de délégations supplémentaires de pouvoirs.

Clemenceau a gouverné et gagné la Grande Guerre sans avoir besoin de délégations de pouvoirs. Il n'y a pas incompatibilité entre la République et un gouvernement fort. Mais il faut des hommes, des chefs républicains. La France aurait perdu la première guerre, même avec la meilleure Constitution, sans Clemenceau et son équipe.

Si un chef militaire avait désobéi à Clemenceau, cela n'aurait pas duré vingt-quatre heures. Il avait rassemblé le pays autour de lui et, à cause de cela, il pouvait interdire à qui que ce soit de lui tenir tête.

— Le régime actuel survivra-t-il au général de Gaulle ?

ON a trop tendance à demander ce qui se passera après de Gaulle et pas assez ce qui se passera pendant !

Le mandat du président de la République expirera dans cinq ou six ans. Croyez-vous que les problèmes resteront en l'état aussi longtemps ? La guerre d'Algérie, la stagnation du niveau de vie, le progrès économique moins rapide en France que dans la plupart des pays européens... tout cela appelle des décisions avant six ans.

Ou bien de Gaulle continuera à ajourner ces questions et le pays finira par s'impatienter. Ou bien le régime actuel voudra enfin agir et alors se produira une crise d'où sortira une situation politique nouvelle.

Pour le moment, de Gaulle bénéficie d'un consentement très large. Mais dans l'esprit de chacun la situation actuelle est exceptionnelle, transitoire. A un moment donné — sous de Gaulle ou, au plus tard, après lui — on reviendra à un régime moins anormal, à un système de pouvoirs plus équilibrés. Il faut y penser dès maintenant et les derniers avatars, ceux de la IVe comme ceux de la Ve, devraient permettre de juger et de décider en meilleure connaissance de cause.

— Quel système constitutionnel devrions-nous choisir, le moment venu, selon vous ?

D'ABORD, ne jamais revenir aux désordres et aux impuissances de la IVe. Notre siècle est celui du choix, de l'efficacité, de l'action. Nous avons pataugé pendant quinze ans, en face des problèmes les plus graves ; nous avons perdu du temps et des forces, gaspillé des chances. Plus jamais cela. Pour les institutions, les erreurs de la Ve ne doivent pas nous ramener à la IVe. C'est un point essentiel.

Les uns sont partisans d'un système présidentiel accordant de larges pouvoirs exécutifs à un homme, qui doit disposer au surplus du temps nécessaire. D'autres veulent revenir à un régime parlementaire pour éviter l'arbitraire et la violation des libertés, pour assurer le respect de la volonté populaire représentée par une Assemblée ; pour cela, cette dernière doit contrôler le gouvernement.

Les deux formules présentent des inconvénients connus. Une Assemblée souveraine peut paralyser l'exécutif ; mais un exécutif tout-puissant peut abuser des moyens dont il dispose.

Je pense, cependant, qu'il est possible de faire coexister et coopérer une Assemblée, dotée du pouvoir législatif et du pouvoir de contrôle de l'exécutif, et un gouvernement fort et stable disposant de moyens dont il était démuni sous la IVe République.

Il faut que députés et ministres soient, les uns et les autres, également au service de la volonté populaire ; c'est cela, la démocratie (et cela n'existait pas sous la IVe). Dans ce cas, Parlement et gouvernement sont d'accord au moins sur l'essentiel.

Pour y parvenir, il faut et il suffit que l'exécutif dispose du droit de dissolution ; ainsi le pays est toujours l'arbitre.

En fait, les dissolutions seront rares... mais les chutes ministérielles aussi ! C'est ce que nous voyons en Grande-Bretagne et dans les démocraties scandinaves, où la stabilité et l'efficacité gouvernementales n'exigent aucunement la disparition ou l'avilissement du Parlement.

Je serais donc partisan d'un système comprenant un Parlement qui retrouverait les droits législatifs que la Constitution de 1958 lui a retirés, mais qui serait discipliné par le droit de dissolution, conféré au gouvernement. Ce dernier serait, du même coup, suffisamment indépendant des servitudes passées pour qu'on puisse attendre de lui une action véritable, appuyée sur le pays.

Ce n'est pas tout. Les saisies de journaux auxquelles nous assistons, l'orientation tendancieuse de l'information officielle, la justice au service de fins politiques inavouables, les mesures administratives, policières, militaires les plus illégales, les arrestations arbitraires, la torture... témoignent d'une terrible régression morale et politique. Nous devrons prévoir dans une Constitution nouvelle des mesures sévères pour garantir le respect des libertés et des droits de l'homme. Cela implique des dispositions légales semblables à celles qui existent dans d'autres pays, des sanctions précises contre ceux qui furent les coupables (je ne parle pas des lampistes) et l'organisation de la responsabilité personnelle des fonctionnaires, magistrats, officiers et, bien entendu, hommes politiques qui retomberaient dans des errements indignes d'une nation civilisée.

— Les faits que vous venez de dénoncer ne sont-ils pas apparus avant même la Ve République ?

C'EST vrai. Les derniers gouvernements de la IVe ont laissé se développer une situation qui n'a fait que s'aggraver par la suite.

Quant à la guerre d'Algérie, elle a été un excellent prétexte pour ceux qui voulaient introduire certaines méthodes arbitraires et antidémocratiques dans la vie publique. La guerre d'Algérie a permis de couvrir du manteau du patriotisme les atteintes continuelles aux libertés. Ce n'était qu'un prétexte. Si les conversations de Melun avaient abouti, s'il y avait le cessez-le-feu en Algérie, croyez-vous que M. Debré (et quelques autres) auraient rétabli aussitôt la législation républicaine et ses garanties ordinaires ?

— Pourquoi, depuis longtemps, a-t-on assisté à un tel affaiblissement des hommes politiques, ceux de la IVe comme ceux de la Ve ?

IL y a sans doute plus d'une raison. Mais c'est dans une large mesure le fruit de quarante-cinq ans d'instabilité monétaire et d'inflation.

Un système politique et social ne peut vivre que s'il repose sur des hommes, sur des classes qui sont prêtes à se battre pour lui. Les classes moyennes qui animaient la IIIe République ont été appauvries, spoliées, finalement découragées par l'inflation. Elles se sont détournées d'un régime qui les défavorisait et en sont venues, à la veille de la guerre, à préférer parfois Hitler à Léon Blum.

Depuis, rien n'est encore venu remplacer ces forces défaillantes. Mais cela va venir maintenant.

Il y a, en France, des cadres, en nombre et en qualité croissants, des jeunes, passionnés et impatients, une classe ouvrière en train de prendre conscience des responsabilités qu'elle peut assumer. Ces facteurs de la France de demain ne sont pas encore mûrs, ne sont pas encore prêts. Mais la sève monte.

Les cadres syndicaux ont beaucoup appris depuis dix ans. Ils se détournent de plus en plus de la démagogie verbale. Ils savent maintenant qu'il n'y a pas d'amélioration sociale valable sans une économie saine et en expansion et que celle-ci exige un contexte politique déterminé. Ils se préparent au rôle important qu'ils peuvent jouer et c'est une promesse pour l'avenir.

Partout, dans la classe ouvrière, chez les jeunes, chez les intellectuels, mûrissent des hommes qui aspirent à un régime efficace de liberté et de progrès. Le pays va disposer, un jour prochain, de chefs de caractère, de véritables cadres républicains ; les erreurs passées pourront alors être évitées et un système institutionnel équilibré pourra fonctionner.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

L'EVENEMENT de la semaine s'est produit, entre samedi soir et dimanche matin, dans l'appartement du plus célèbre milliardaire des Etats-Unis, Nelson Rockefeller, petit-fils du Roi du pétrole, gouverneur républicain de l'Etat de New York.

Pour bien situer l'événement, il faut, brièvement, rappeler la séquence dont il est le terme.

Le Président Eisenhower, depuis sa première élection en 1952 n'a pas seulement incarné la politique étrangère de Foster Dulles ; il a codifié et mis en pratique, à l'intérieur des Etats-Unis, le complément de cette diplomatie : la doctrine de suprématie de l'entreprise privée.

On pourrait remplir des pages (et les historiens le feront très prochainement car il s'agit là d'une période cruciale) avec les déclarations officielles du Président des Etats-Unis traçant la ligne de conduite de son Administration et la philosophie américaine des années 50. Deux ou trois des plus récentes suffiront, elles sont très claires.

DANS son dernier rapport économique au Parlement américain, qui définit la politique gouvernementale, le Président écrivait : *« Le rôle principal du gouvernement est d'entretenir les conditions propices à l'épanouissement de l'entreprise privée. Notre économie libre est le support indispensable de notre vie politique libre : liberté pour l'individu de choisir son emploi, liberté de jouir des fruits de ses efforts, liberté de planifier ses dépenses et ses investissements selon ses préférences et son jugement personnel. »*

Bla-bla-bla ? Pas le moins du monde. Ces maximes qui peuvent paraître théoriques se sont concrétisées dans des décisions très précises qui ont commandé le fonctionnement de toute la machine américaine : réduire toujours davantage l'intervention de l'Etat, laisser aux chefs d'entreprise et aux consommateurs le soin de régler, par l'équilibre spontané de l'offre et de la demande, le développement du pays.

« Dans une société libre le gouvernement ne peut pas mieux contribuer à la croissance de l'économie qu'en encourageant et en soutenant l'effort des individus et des groupes privés pour améliorer leur propre situation. » (Eisenhower).

Plus précisément encore, le Président est allé dans ses déclarations, et dans ses décisions, jusqu'au bout de ce culte de la « free enterprise » : moins l'Etat a d'argent, moins il dispose de pouvoirs, moins il prend d'initiatives, mieux la société s'en porte. *« Notre argent gouvernemental,* a déclaré Eisenhower, *ne sera jamais aussi intelligemment et utilement dépensé pour l'économie qu'il pourrait l'être par le contribuable individuel libéré du fardeau des impôts. »*

L'AMERIQUE, puissance dominante de l'Occident industriel, a fonctionné selon cette règle d'or pendant ces huit dernières années. Toute critique de cette conception radicale de l'abaissement de l'Etat, toute suggestion de redonner au pouvoir public un rôle directeur dans l'orientation économique, toute tentative de coordonner par le Gouvernement les initiatives privées, était dénoncée par les voix officielles comme du *« creeping socialism »* (socialisme sournois), et apparaissait, dans l'euphorie générale, comme une manifestation surannée de l'intelligentsia ex-rooseveltienne fascinée par le marxisme. Pourquoi pas ?

Seulement, les faits sont intervenus, et ils ont tranché le débat. Le gouvernement des Etats-Unis selon les principes d'Eisenhower a abouti à un triple échec. Echec de puissance : l'Amérique, qui détenait la suprématie mondiale en matière militaire, s'est laissé distancer par l'U.R.S.S. Pour essayer de compenser son grand retard technique, elle doit opposer aux fusées soviétiques le vol en état d'alerte permanent de bombardiers classiques qui bientôt ne pourront même plus franchir les barrages des « missiles » antiaériens (comme l'a montré l'affaire de l'U-2).

Echec économique : la production d'acier aux Etats-Unis atteint, cette année, à peine la moitié de la capacité totale de production de l'industrie sidérurgique. La demande faiblit partout malgré une débauche sans précédent de dépenses publicitaires et d'inventions de nouveaux « gadgets ». La production automobile, par exemple, qui était de 8 millions de véhicules il y a cinq ans, et qui devait croître régulièrement, est tombée maintenant à 6 millions.

Echec moral : de déception en déception, l'opinion publique a abouti à une remise en question de l' *« American Way of Life »*. L'énorme voiture particulière bourrée de trucs chromés, assortie d'ailerons arrière de plus en plus ridicules, est devenue le symbole de la maladie américaine. Et, contraints à un « réexamen déchirant » de leur mode de vie par les victoires humiliantes des Spoutniks et des Luniks soviétiques, les citoyens américains ont découvert, par exemple, que les Etats-Unis ont dépensé ces dernières années *trois fois plus* pour les campagnes de publicité que pour l'enseignement supérieur et la recherche scientifique.

Avec cette merveilleuse faculté de la démocratie américaine de sécréter des antipoisons, on a vu alors apparaître peu à peu, dans les débats publics, des critiques lucides, précis, courageux, de la philosophie et des méthodes d'Eisenhower. Des livres sévères, comme ceux de Wright Mills (« The Power Elite »), de Riesman et Glazer (« The Lonely Crowd »), de Galbraith (« The Affluent Society »), qui font le procès d'une société fondée sur le profit, sont devenus, à l'étonnement des augures officiels, les *best-sellers* en librairie.

Arthur Schlesinger, l'un de ces intellectuels maudits par les officiels mais de plus en plus suivis par le public, a résumé assez bien la critique du mode de vie, et du mode de gouvernement de l'Amérique dans les années 50 : *« La liberté de l'individu et son droit de poursuivre le bonheur sont devenus, aux mains des puissances dominantes de l'économie américaine, le droit sacré des hommes d'affaires et des agents de publicité de contraindre les consommateurs à acheter ce dont ils n'ont ni besoin ni envie. »*

Ou encore : *« Il est plus facile aujourd'hui, en Amérique, de trouver de l'argent pour fabriquer du bubblegum ou un nouveau biscuit vitaminé pour chien, que pour bâtir une école ou un hôpital. »*

Ces vérités subversives sont brutalement devenues, cette année, des idées-forces qui, sous la pression des événements et devant la réalité des faits, ont déterminé un puissant mouvement d'opinion. MM. Galbraith et Schlesinger sont passés du rôle de « egg-heads » (têtes d'œuf) suspects, à celui de conseillers officiels du parti démocrate. Leur chef de file, John Kennedy, a remporté une victoire fulgurante dans son parti en proposant une nouvelle gestion de l'Amérique : priorité absolue à la puissance publique, rôle directeur de l'Etat dans l'économie, contrôle du gaspillage individuel, effort collectif. *« Je m'adresserai désormais à l'orgueil du citoyen américain et non plus à son goût du confort. »*

(A.P.)

MM. ROCKEFELLER ET NIXON, A L'ISSUE DE LEUR ENTRETIEN A NEW YORK.
Dans la nuit de samedi, une sorte de révolution.

LES chefs actuels de l'Amérique (dans l'Administration, les grandes entreprises, le parti républicain) n'ont pas tout de suite réalisé à quel point cette révolution politique correspondait à un besoin irrésistible. Il y a une semaine encore, leur porte-drapeau Richard Nixon déclarait publiquement : *« Nous avons obtenu une opulence inégalée parce que nous avons rejeté l'équation radicalement fausse qui mesure le progrès économique par la croissance des dépenses publiques. Une société libre doit résolument laisser aux individus l'essentiel des choix économiques et des moyens de les effectuer. »*

Cependant, au sein du parti républicain, l'un des leaders de la nouvelle génération de « managers », Nelson Rockefeller, gouverneur de New York, connaissait une faveur croissante en prenant le contre-pied de cette doctrine politique et en se battant sur les mêmes thèmes que Kennedy : puissance publique contre confort privé, priorité absolue à l'Etat dans la direction de l'économie.

LE succès auprès de l'opinion de ces idées révolutionnaires est devenu si évident que Nixon, bien qu'ayant déjà en poche sa nomination comme candidat du parti républicain à la présidence, vient d'être contraint, samedi soir, pour conserver une chance de victoire contre Kennedy, de se rendre lui-même chez Rockefeller, à New York, pour renier ses convictions de la veille et adopter le programme politique du gouverneur.

De sorte que dimanche matin l'Amérique s'est réveillée n'ayant plus désormais ni parti politique ni leader national (sauf Eisenhower, mais qui ne compte plus) pour défendre publiquement la primauté de la « free enterprise ».

Le chef de l'aile conservatrice républicaine, le sénateur Barry Goldwater, de l'Arizona, a déclaré le lendemain à Chicago : *« Cela signifie* (l'accord Nixon-Rockefeller) *la fin du parti républicain tel que nous l'avons connu. »*

C'est bien une sorte de révolution qui s'est produite. Devant les succès de la société soviétique, la montée de la puissance chinoise, l'avènement des peuples non blancs à l'indépendance, le craquement général de l'ancien ordre du monde, le processus démocratique américain a joué d'une manière dramatique et remarquable. Comme il joua il y a trente ans lorsque Roosevelt, en pleine dépression, prit la relève de Hoover et lança son apostrophe célèbre au peuple américain : *« A certaines générations il est beaucoup donné. A d'autres il est beaucoup demandé. Cette génération d'Américains a un rendez-vous avec la destinée. »*

En 1930, très peu d'hommes pouvaient imaginer que le sort de l'univers en dépendait. Cette fois, nous savons tous que nous sommes directement concernés par le nouveau rendez-vous américain.

J.-J. S.-S.

CORRESPONDANCES EXPRESS

INDICE DES PRIX : TROIS TENTATIVES D'ESCAMOTAGE

● Depuis cinq mois, les prix conservaient une certaine stabilité et le gouvernement semblait pouvoir accepter, sans s'éloigner de la marge qu'il s'était fixée, une hausse de 4 % du S.M.I.G. Mais à trois reprises il vient de tenter de truquer le thermomètre :

● En annonçant une baisse du gaz qui n'intéressait, en fait, que 150.000 usagers.

● En réduisant le prix d'une marque de cigares inscrite dans la liste des 179 articles (et que la Régie vendait peu).

● Enfin, en empêchant la répercussion de la hausse des tarifs de transport sur l'indice par un tour de passe-passe : le relèvement de la prime de transport, pour compenser la hausse des cartes hebdomadaires, dont la pondération dans l'indice est très forte.

Le ministère des Finances reste optimiste : il déclare que le relèvement du S.M.I.G., inévitable en septembre, ne dépassera pas la marge des 4 % qui ne rompt par la stabilité des prix et des salaires.

La situation s'annonce pourtant assez trouble. Sont, en effet, à prévoir notamment :

● une hausse de 4,75 % sur l'aluminium qui se répercutera sur un certain nombre d'articles d'usage courant (casseroles, etc.) ;

● une hausse des loyers ;

● une hausse des produits agricoles de 10 à 12 % (alors que la hausse de l'acier n'a pas encore été répercutée sur le prix des machines agricoles) ; hausse du blé, et, par conséquent, de la farine, du pain (4 à 6 francs par kilo) et des pâtes.

D'autre part, l'actuelle évolution de la demande en Europe, qui semble augmenter plus vite que la production, la situation assez favorable sur le marché de l'emploi, sont autant de faits qui jouent en faveur d'une montée des prix.

COMMENT M. « H » A GAGNE

● On connaît aujourd'hui les raisons pour lesquelles M. Dag Hammarskjœld, secrétaire général des Nations Unies, était convaincu que l'affaire congolaise pouvait déclencher une crise mondiale exceptionnellement grave.

1) Un rapport de M. Ralph Bunche, délégué de l'O.N.U. à Léopoldville, l'avait informé, le 16 juillet, du contenu de la correspondance entre M. Lumumba et M. Krouchtchev. Le Premier ministre du Congo annonçait que l'aide soviétique deviendrait indispensable si les projets de sécession du Katanga se concrétisaient.

2) M. Kuznetsov, vice-ministre des Affaires étrangères de l'U.R.S.S., était venu voir M. Hammarskjœld pour critiquer vivement la politique de l'O.N.U. au Congo. Il annonça que son gouvernement était opposé à la présence d'effectifs occidentaux parmi les casques bleus, à la « prise en charge » des affaires intérieures du Congo par l'O.N.U., à l'action personnelle de M. Ralph Bunche, fonctionnaire des Nations Unies, mais de nationalité américaine. Il avertit M. Hammarskjœld que l'U.R.S.S. aiderait M. Lumumba à repousser l'agression belge s'il le demandait, en particulier pour empêcher la sécession du Katanga.

3) M. Cabot Lodge, délégué américain à l'O.N.U., avait dit à M. Hammarskjœld, deux heures avant la visite de M. Kuznetsov, que si les Russes intervenaient au Congo, l'aviation américaine abattrait les avions de transport soviétiques. M. Cabot Lodge insista sur le fait que les Etats-Unis ne « bluffaient » pas dans cette affaire.

4) Au secrétariat général de l'O.N.U., on avait appris, en même temps, que l'U.R.S.S. s'était informée au Caire, à Conakry et à Rabat sur les facilités qui seraient accordées dans ces pays aux avions de transport soviétiques.

L'action de M. Hammarskjœld fut menée en quatre temps :

— Il fit porter le total des effectifs de la force internationale destinée au Congo de 4.000 à 12.000 hommes dans une première phase, prévoyant d'autre part un nouveau plafond de 25.000 hommes.

— Il pria tous les ambassadeurs africains accrédités à l'O.N.U. d'intervenir auprès de leur gouvernement afin que des démarches soient entreprises à Léopoldville et à Moscou pour mettre en garde contre le risque capital que représenterait une intervention soviétique. Tous les Etats africains répondirent positivement à l'appel de M. Hammarskjœld.

— Il câbla personnellement à M. Krouchtchev un message lui demandant de faire confiance à l'O.N.U. : aucune puissance occidentale, promit-il, ne bénéficierait de l'opération de l'O.N.U. au Congo.

— Il intervint au Conseil de sécurité et se fit donner « carte blanche » pour appliquer le programme suivant :

1) évacuation rapide des Belges ;

2) intégrité territoriale du Congo (c'est-à-dire opposition absolue à la sécession du Katanga) ;

3) pas d'intervention des troupes des grandes puissances au Congo.

La déclaration de M. Lumumba annonçant sa décision de ne plus avoir recours aux troupes soviétiques était le signal du succès de M. Hammarskjœld.

« LE FIGARO » ET LA DECOLONISATION

● Sous le titre « Plaidoyer », « Le Figaro » a publié mardi matin un éditorial de M. Jean Raspail dans lequel on lit : « Le comble est encore que la majorité du monde reproche à la Belgique l'anarchie qui règne au Congo. C'est pourquoi, après le long séjour que je viens de faire dans ce pays, je voudrais faire entendre un autre son de cloche. Malgré les influences et les complots, en dépit d'une certaine faiblesse du gouvernement belge, les

RAPPORT DE M. SCHUMANN A L'ELYSEE

● A son retour d'un voyage en Algérie, M. Maurice Schumann, président de la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale, a tenu à communiquer ses impressions à l'Elysée.

— Selon lui, l'Armée tout entière est convaincue qu'il n'y aura pas de reprise prochaine des pourparlers avec le F.L.N., bien que certains officiers le souhaitent.

— Le général Crepin, ainsi que les états-majors d'Alger, d'Oran et de Constantine, affirme que la situation militaire a profondément évolué en faveur des forces françaises. Sur le plan opérationnel, pensent-ils, le F.L.N. a peu d'espoir de reprendre l'initiative. Il ne doit plus compter que sur des armes psychologiques (désir d'indépendance de la population, appui des jeunes) et sur des armes diplomatiques (soutien des pays afro-asiatiques et des pays du camp socialiste, intervention progressive des Nations Unies, etc.).

— Au sein de l'Armée, les équipes d'officiers qui constituaient le 5e Bureau (action psychologique) restent en liaison et continuent à travailler selon les directives antérieures à la suppression de leur service.

— L'opinion musulmane paraît de plus en plus ralliée au F.L.N. Aucun musulman, en tout cas, ne parle plus d'intégration. M. Maurice Schumann a été très frappé par ce qu'il considère comme un « changement de climat ».

JEU

LE RÉBUS DE « L'EXPRESS »

(Solution en page 3)

Et badadi...
et badadoit...
la meilleure eau,
c'est la
BADOIT
eau minérale naturelle

● SUR LA POLITIQUE EXTERIEURE DES U.S.A.
● Un échange d'opinion sur le rôle de l'Etat dans l'économie socialiste.
Une étude de Maurice THOREZ :
LES LEÇONS DU VIIe CONGRES DE L'I.C.
dans le Numéro 7 - JUILLET 1960 de
LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
Revue de Théorie et d'Information des Partis Communistes et Ouvriers
Le N° : 2 NF — Timbres poste ou mandat à :
SOCIETE PARISIENNE D'EDITION ET D'INFORMATION
9, boulevard des Italiens - PARIS-2e - C.C.P. Paris 8.449.47

men SPORT
LE TAILLEUR CHEMISIER DE LA RIVE GAUCHE
SOLDE AVANT TRAVAUX
16 RUE DE SÈVRES
LIT. 20-21
parking gratuit réservé à notre clientèle

Noirs du Congo sont les premiers et les seuls responsables de l'anarchie.

« Je me rappelle ce ministre congolais avec lequel je bavardais, il y a huit jours à peine, et qui, pour une mouche dans son whisky, criait à tue-tête à la vieille dame belge qui le servait :

— Je suis ministre, et vous me devez le respect !

« Menaçant de la faire arrêter, il ne quittait pas le bar de la journée, entouré d'une cour d'admirateurs.

« La Belgique a transmis à des gens de cette espèce, qui semblaient compétents, un pays en parfait état et des institutions imparfaites, mais raisonnables. La compétence des Noirs n'était qu'une façade de vanité, une prodigieuse faculté d'imitation, et le pays a versé dans le chaos...

« Et voilà ! Quatre-vingts ans de services, parfois intéressés, mais souvent désintéressés, effacés d'un coup de gomme ! »

« FOCH » SERA LE DERNIER PORTE-AVIONS

● Le porte-avions « Foch », frère du « Clemenceau », qui, programmé depuis 1955, a été mis à flot samedi dans l'arsenal de Brest, pour entrer en service en 1963, sera sans doute le dernier porte-avions de la Marine nationale. La construction du troisième bâtiment de 22.000 tonnes primitivement prévue ne figure plus, en effet, à la loi-programme militaire déposée devant le Parlement pour le quinquennat 1960-1964.

Raisons de cette amputation : en 1965, le porte-avions de combat sera une arme démodée face aux sous-marins atomiques et aux missiles, l'aviation embarquée sera remplacée par des engins guidés ou des appareils à décollage vertical comme ceux qui armeront le croiseur porte-hélicoptères « Jeanne-d'Arc », dont la mise sur cale a été effectuée samedi à Brest... avec trois ans de retard.

En ce qui concerne la flotte future, le délégué ministériel, M. Le Bigot, a rappelé que la loi-programme prévoyait la mise en chantier de trois croiseurs lance-missiles de 5.000 tonnes, dont seul le premier pourrait être prêt en 1965, et d'un sous-marin atomique de type opérationnel équipé de fusées à portée intermédiaire « Polaris », comme ses analogues américains.

LA VERITE SUR L'AFFAIRE DES LYCEENS ARRETES

● L'instruction de l'affaire des lycéens accusés d'appartenir à un réseau de soutien au F.L.N. est aujourd'hui suffisamment avancée pour qu'on puisse situer le rôle et la responsabilité des jeunes gens arrêtés.

Dans leur esprit, il s'agissait de venir en aide aux insoumis, aux déserteurs et aux objecteurs de conscience, et non pas au F.L.N. C'est pour discuter de ces problèmes qu'ils s'étaient réunis notamment à la Pentecôte au Foyer évangélique de la rue de l'Avre, où un déserteur avait pris la parole.

L'enveloppe scellée dont Daniel Macaux avait été trouvé porteur au retour de sa mission à Marseille contenait non une liste noire de gens à abattre, comme la police l'a, faussement, indiqué à l'époque, mais un rapport d'activité de la willaya de Marseille pour le mois de mai.

Daniel Macaux a souligné, pour sa part, que s'il avait connu la nature des documents et la destination des fonds qu'on l'avait envoyé chercher à Marseille, il aurait refusé cette mission, étant partisan de la non-violence. Il avait, du reste, été interpellé par la police au cours d'une manifestation de non-violents.

CLOSTERMANN

APPUI-FEU SUR L'OUED HALLAÏL

Un livre aussi inoubliable que le GRAND CIRQUE

50e mille

L'AVENTURE VÉCUE

Flammarion

SECONDE SESSION 1960

PROPEDEUTIQUE-LETTRES

PROPEDEUTIQUE-SCIENCES (M.G.P., M.P.C., S.P.C.N., P.C.B.)

Examen d'Entrée à l'INSTITUT des SCIENCES POLITIQUES

★

Préparation sur place

Cinq semaines de travail intensif

du 29 Août au 1er Octobre

★

COURS FIDÈS

6, avenue Van-Dyck - PARIS-8e

WAGram 28-33 et CARnot 22-05

Inscription par correspondance ou au Cours FIDÈS tous les jours de 16 h. à 18 h.

EST-OUEST

Du Congo à l'Algérie

● ***Un coup de clairon de la « Pravda » annonce que l'U.R.S.S. va changer sa politique sur l'Algérie. Pourquoi et comment ?***

« REGARDEZ *ce tableau !* s'exclame l'éditorialiste de la « Pravda » (du 16 juillet) devant une photo montrant le débarquement des parachutistes belges à Léopoldville. *Ce spectacle nous est familier. Les troupes anglaises et françaises débarquaient de la même manière au Moyen-Orient pour faire la guerre à l'Egypte. Les troupes américaines pénétraient de la même manière au Liban pour préparer l'agression contre l'Irak et autres pays du Proche-Orient. Elles auraient aimé débarquer de la même manière à Cuba. Jusqu'à aujourd'hui les parachutistes français débarquent de la même manière en Algérie... Les endroits varient, mais le banditisme est partout le même.* »

La suite de l'article est du même ton et sa conclusion est formelle : les actes agressifs des impérialistes coloniaux sont voués à l'échec et le continent africain tout entier doit être libéré du joug colonial comme l'a déjà été l'Asie.

C'est la première fois que l'éditorialiste de la « Pravda » condamne avec violence l'action française en Algérie et la situe dans le vaste contexte d'une lutte entre les pays du Pacte Atlantique, guidés par l'Amérique, et les nations afro-asiatiques, soutenues par l'U.R.S.S. et le camp socialiste.

La presse occidentale n'a pas saisi l'importance et l'ampleur de ce tournant de la politique de M. Krouchtchev au sujet de l'Algérie. Mais les lecteurs soviétiques de la « Pravda », qui savent que rien, dans ce journal, n'est publié au hasard, ont réagi différemment.

Le durcissement

Les diplomates soviétiques que j'ai rencontrés vendredi au cours d'une réception à l'ambassade de Pologne connaissaient par cœur le violent éditorial du 16 juillet. Ils ne cachaient plus que la guerre d'Algérie préoccupe désormais le Kremlin et que celui-ci fera tout « *pour qu'elle cesse rapidement* ». Eux aussi n'avaient pas, jusque-là, l'habitude de tenir un tel langage à un journaliste occidental.

L'évolution soviétique est frappante. Sans doute, en octobre 1959, l'U.R.S.S. a-t-elle voté pour la résolution afro-asiatique à l'O.N.U. lors du débat algérien. Mais son délégué a fait preuve de beaucoup de tact et de prudence afin que son vote ne soit pas jugé offensant à Paris. La presse des pays de l'Est affichait même alors un certain optimisme sur la possibilité du général de Gaulle de mettre fin au conflit grâce à l'application du principe de l'autodétermination.

M. Krouchtchev est intervenu personnellement dans ce sens le 21 octobre 1959 au cours de la troisième session du Soviet Suprême :

« *Nous savons qu'au cours de l'Histoire, entre la France et l'Algérie, se sont formés des liens très étroits* » — a-t-il dit pour insister sur la nécessité d'établir des rapports de coopération entre les deux pays, sur une base d'égalité. « *C'est ainsi que la paix dans cette région pourra être assurée pour longtemps et nous en serons extrêmement heureux.* »

Ces paroles de M. Krouchtchev ont été accueillies avec « grande satisfaction » à Paris. On affirmait même que l'acceptation du principe de l'autodétermination par le parti communiste français était due aux conseils de l'U.R.S.S.

La presse soviétique, pour sa part, a pris ouvertement position en faveur de la déclaration du général de Gaulle du 16 septembre, au moment de l'émeute d'Alger, le 24 janvier 1960. Elle a dénoncé à cette occasion les tentatives fascistes de perpétuer la guerre d'Algérie et a approuvé la position ferme du Président de la République française.

Au mois de mars, M. Krouchtchev a été l'hôte de la France. Dans chacun de ses discours, il a évité, avec tact, d'aborder le problème algérien. Il a répondu toutefois à une question d'un journaliste au cours du déjeuner de la presse diplomatique à Paris : « *J'approuve toujours la politique d'autodétermination telle qu'elle a été définie le 16 septembre par le général de Gaulle.* »

Certains commentateurs ont décelé une légère nuance dans cette insistance du chef soviétique sur la date du 16 septembre, y voyant le signe d'une certaine réserve sur les déclarations ultérieures du général de Gaulle, notamment celles qu'il avait faites au cours de sa tournée des popotes. Mais M. K. n'a pas précisé sa pensée.

Contrairement à la presse chinoise, celle de Moscou n'a pas publié, ne serait-ce que des extraits des lettres ouvertes que le F.L.N. et les femmes algériennes ont adressées respectivement à M. et Mme Krouchtchev. Les nouvelles d'Algérie y étaient d'ailleurs extrêmement rares.

Le début du durcissement date de la deuxième visite du Premier ministre de l'U.R.S.S. en France, à l'occasion de la Conférence au Sommet avortée. En recevant Maurice Thorez et sa femme, le chef soviétique a insisté sur « *la nécessité de mettre fin à la guerre d'Algérie* ». Celle-ci accentuait, selon lui, la dépendance de la France vis-à-vis des Etats-Unis et expliquait l'« *étonnante solidarité du général de Gaulle avec Eisenhower dans l'affaire de l'U. 2.* »

Les commentaires au sujet de l'Afrique du Nord sont devenus alors beaucoup plus abondants à Moscou. Le général de Gaulle n'était pas encore mis en cause, mais des remarques acerbes étaient faites au sujet de « *certains milieux de la bourgeoisie française qui profitent de la prolongation des hostilités* ». En même temps, la « Pravda » vantait l'« *action pour la paix de tous les Français révoltés par cette guerre inutile* ». Pour la première fois depuis des années les lecteurs russes apprenaient l'existence de la torture, en lisant notamment des extraits du livre d'Henri Alleg, « La Question ».

M. K. sur de Gaulle

Cet état de choses s'est maintenu jusqu'à l'échange de notes entre M. K. et le général de Gaulle au sujet du désarmement. Après avoir constaté publiquement « *qu'il ne comprenait pas la position du Président de la République française* », Krouchtchev a déploré l'alignement permanent de la France sur les Etats-Unis. « *De Gaulle n'a les mains libres ni dans sa politique étrangère ni dans l'affaire algérienne* », a-t-il déclaré aux communistes des démocraties populaires en arrivant à Bucarest pour un congrès qui devait mettre les « *montres communistes à la même heure* » après l'échec de la Conférence au Sommet.

Au cours de cette réunion le chef soviétique a dressé le bilan de l'affaire de l'U. 2 et du désarmement. Il a constaté que les pays afro-asiatiques avaient presque unanimement approuvé l'U.R.S.S. tandis que les puissances occidentales s'étaient rangées avec autant de ferveur derrière les Etats-Unis. Sa conclusion allait donc dans le sens de l'utilisation de l'anticolonialisme dans la lutte contre l'« impérialisme du Pacte Atlantique ».

« *J'ai averti le général de Gaulle à Rambouillet que la paix en Algérie constitue le préalable des bons rapports entre la France et l'U.R.S.S.* », a-t-il dit au cours d'une réception finale, comme pour se dédouaner de l'accusation de tiédeur qui avait pu lui être faite au cours du congrès.

La « Pravda », en tout cas, a commencé de publier — pour la première fois depuis le début de la guerre d'Algérie — les communiqués de l'état-major du F.L.N. signalant « *les pertes humaines et matérielles très lourdes des Français* ». Le journal commençait à insister sur la collusion entre l'« *impérialisme américain et les colonialistes français* » en indiquant l'origine des armes utilisées contre les Algériens.

Une évolution calculée

Finalement, le 10 juillet dernier, l'organe central du P.C. soviétique a consacré un très important article à la guerre d'Algérie, pour y dire notamment :

« *Ayant concentré en Algérie une immense armée, ayant trouvé l'appui matériel et politique des Etats-Unis, la France essaie d'écraser par la force le mouvement de libération nationale du peuple algérien. Ces tentatives sont vouées à l'échec. La République algérienne est déjà née dans le feu des combats et l'armée algérienne, qui puise ses forces dans le peuple, porte tous les jours de nouveaux coups au colonialisme... Sa cause est juste et sacrée et grâce à l'aide de tous les pays d'Asie et d'Afrique et du camp soviétique, avec l'U.R.S.S. en tête, elle vaincra...* »

L'éditorial violent du 16 juillet est donc bien le couronnement d'une évolution calculée du gouvernement de l'U.R.S.S. à l'égard de l'Algérie. Elle a été précipitée par le déclenchement de l'épreuve de force en Afrique avec l'affaire du Congo. Les Soviétiques ont attaqué les Etats-Unis en tant qu'instigateurs de l'agression belge contre la République congolaise et ont dénoncé « *la solidarité et l'hypocrisie des puissances colonialistes* ».

A tort ou à raison, ils considèrent l'intervention de l'O. N. U. comme le résultat de leur fermeté et comme le fruit de leur solidarité avec les nations africaines. M. Krouchtchev, qui prétendait qu'Eisenhower voulait transformer l'O.N.U. en « *cinquantième Etat américain* », a constaté que cette organisation avait pu exercer une pression décisive sur Washington et ses alliés. Il est parti en vacances, en compagnie de M. Mikoyan, tout souriant et persuadé que son action dans l'affaire congolaise a été extrêmement payante pour le prestige de l'U.R.S.S. et efficace pour saper les positions des pays atlantiques.

L'objectif

Il est maintenant prouvé, à ses yeux, que les Etats-Unis n'osent pas se substituer aux anciennes puissances coloniales en Afrique et ne désirent pas plaider leur dossier devant le forum international. C'est une leçon qui ne manquera pas de déterminer la prochaine action diplomatique de l'U.R.S.S. au sujet de l'Algérie.

Puisque la « *République algérienne est déjà née* », selon la « Pravda », il n'y a plus de raisons pour que l'U.R.S.S. ne la reconnaisse pas, ne reçoive pas publiquement ses dirigeants (ils étaient, pour la première fois, à Moscou au mois de juin, mais incognito) et ne réponde pas à leurs appels comme elle l'a fait pour ceux de M. Lumumba. Même si son intervention ne va pas aussi loin que dans l'affaire du Congo, elle augmentera le prestige de M. K. et mettra les Occidentaux sur la défensive.

Sachant en tout cas que le dossier algérien de la France est extrêmement impopulaire dans le tiers monde, M. Krouchtchev fera tout pour obliger — sans grande difficulté — les Etats-Unis à sortir de leur neutralité profrançaise. Pour lui, la guerre d'Algérie est menée par le camp atlantique tout entier et les Etats-Unis doivent en accepter la responsabilité. L'affaire du Congo n'est qu'une préface à la grande offensive pour l'indépendance de tous les pays d'Afrique.

Cette épreuve paraît imminente. Il se peut même qu'elle soit déclenchée avant la prochaine session de l'O.N.U., sous un prétexte quelconque. On en parle déjà dans les couloirs des Nations Unies, à New York. Washington et Paris ne l'ignorent plus.

K. S. KAROL

ПРАВДА

Осуществляя заговор империалистических сил против Республики Конго, Бельгия направила туда свои войска. НА СНИМКЕ: высадка бельгийских парашютистов в Леопольдвиле 13 июля.

Фото Ассошиэйтед Пресс

ЗАГОВОР ИМПЕРИАЛИСТОВ ОБРЕЧЕН НА ПРОВАЛ!

...згляните на снимок, который публикует... этой странице: бельгийские парашю... высаживаются на аэродроме в Лео...двиле — столице Конго. ...акомая картина! Вот так же высажи... английские и французские войска ...ижнем и Среднем Востоке, развязав ... против Египта. Так высаживались ...канские войска в Ливане, готовясь ...жению в Ирак и другие ближневосточ...раны. Так хотели бы высадиться они

...рен Советом. Первый самолет с тунисскими войсками для оказания помощи Конго в соответствии с решением ООН вылетел в Леопольдвиль. Отряд войск Ганы уже прибыл туда. Направляются в Конго контингенты войск из Гвинейской Республики, Марокко, Мали. Выразили готовность оказать помощь Конго Объединенная Арабская Республика, Эфиопия, Индонезия и другие афро-азиатские страны...

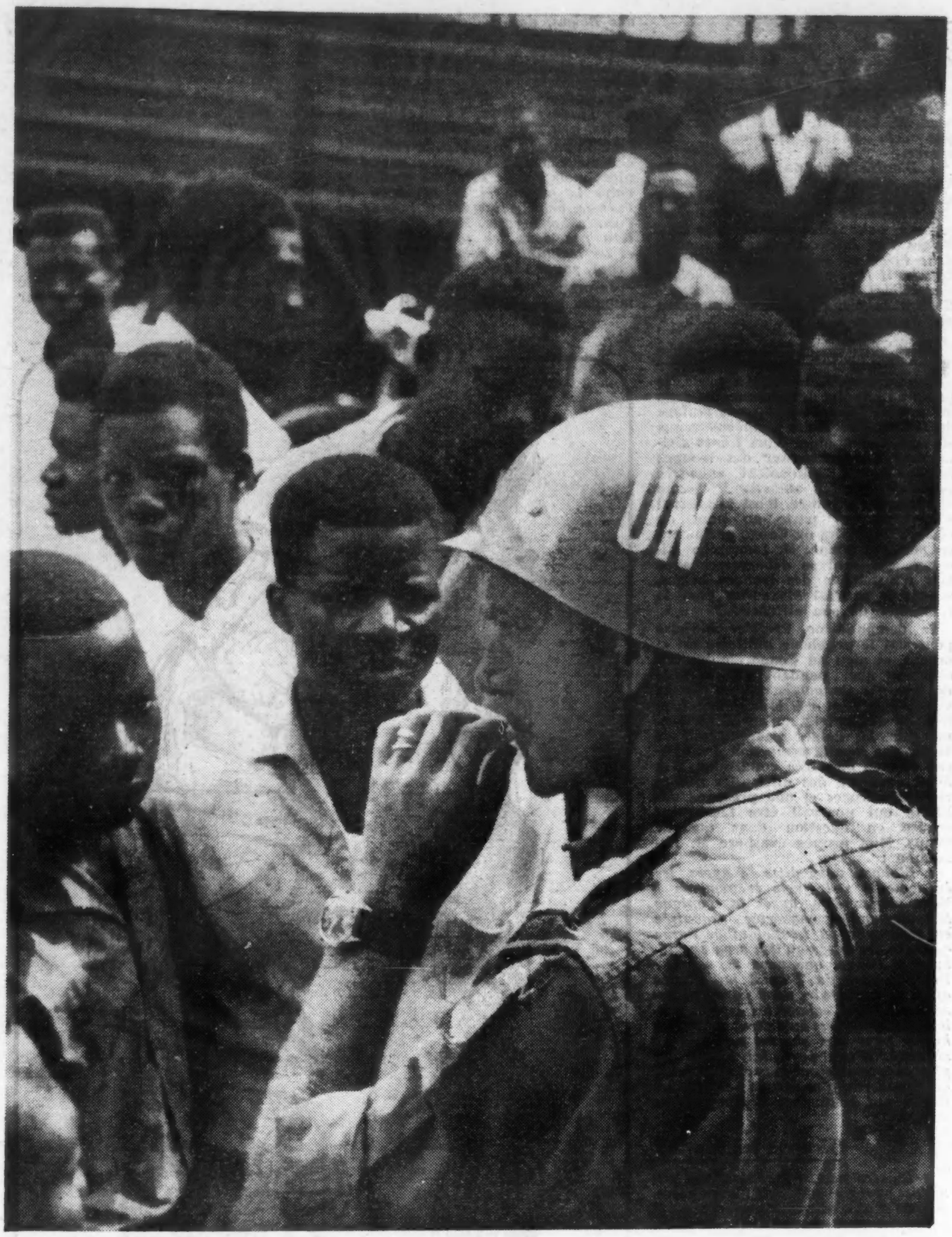
Fac-similé de la « Pravda » du 16 juillet 1960 (*).
« Regardez ce tableau ! »

(*) *Légende de la photo :* Le complot des forces impérialistes contre la République du Congo. La Belgique y a envoyé ses troupes. *Sur la photo :* L'arrivée des parachutistes belges à Léopoldville le 13 juillet.

ENQUÊTE

Jean Daniel chez Lumumba

● ***Avant son départ pour l'O.N.U., M. Patrice Lumumba, Premier ministre du Congo, a reçu l'envoyé spécial de « L'Express », Jean Daniel. Après cet entretien, dont il rend compte ici, Jean Daniel a cherché au Congo la réponse à la question : pourquoi tant de haine?***



UN CASQUE BLEU DE L'O.N.U. A LÉOPOLDVILLE (*).
Le ministre parle le kiswalili, *son chauffeur le* lingala. (Cadoo-Letellier-Dalmas)

LE jeune ministre de l'Information, M. Anicet Kashamura, me conduit chez le Premier ministre. M. Kashamura est simple, vif, nerveux. Il n'échappe pas à la règle des nouveaux pays indépendants : sa voiture est somptueuse. Je lui dis qu'à Brazzaville on le croit communiste. Il répond en riant derrière ses lunettes : *« Si j'étais Français, je serais P.S.U. »*.

De temps à autre, et pour pouvoir répondre avec précision à une question très touristique que je pose, il consulte avec peine son chauffeur.

Avec peine, parce que le dialecte de sa province est le *kiswalili* alors que celui de la province du chauffeur est le *lingala*. Ces deux Congolais ne se comprennent pas. Ils ne pourraient communiquer qu'en français. Mais le chauffeur n'est pas allé à l'école. Chaque fois que le ministre n'arrive pas à se faire comprendre, il enrage : chaque fois, c'est une occasion d'injurier les « Flamands » qui n'ont fait aucun effort de scolarisation.

Le ministre s'irrite visiblement d'être mieux compris de moi que de son chauffeur, un compatriote et un Noir. Au bout d'un long silence, il dit : *« Il y a au Congo six provinces, cinq cents tribus, deux cents dialectes, quatre langues véhiculaires »*.

La voiture longe le Congo qui, à Léopoldville, prend les tranquilles aspects d'un lac suisse. Il y a, d'ailleurs, de la Genève équatoriale dans « Léo », comme on dit ici. Une Genève troublée et depuis peu malsaine. Dès l'arrivée, on vous prévient : il n'y a plus de médecins, peu de médicaments, ne buvez pas une goutte d'eau même pour vous laver les dents, les techniciens de l'hygiène sont partis ; prenez de la quinine tous les jours, bref, ne tombez malade à aucun prix.

Pas le choix

Un crépuscule poisseux enveloppe « l'old man river » de l'Afrique. Nous arrivons devant la villa de M. Patrice Lumumba, Premier ministre de la douloureuse et nouvelle République du Congo. Dans l'antichambre, une délégation guinéenne discute avec fièvre. Chacun parle un français savoureux. L'un d'entre eux s'approche de moi, tandis que je contemple un tableau ; il dit : *« Ce n'est pas sa meilleure période »*. Le tableau est un portrait par Modigliani.

Le Premier ministre s'apprête à partir pour les Etats-Unis. Dans son bureau, il y a le président de la Chambre des Représentants. Lorsque je suis introduit par M. Kashamura, M. Lumumba est visiblement triomphant. Il m'invite à lui poser les questions les plus directes, les plus épineuses. Je lui demande aussitôt : *« Et si Krouchtchev vous avait pris au mot? Si l'armée russe avait débarqué ici à la date indiquée dans votre discours ? S'il y avait eu au Congo une seconde Corée ? Je voudrais savoir, Monsieur le Premier Ministre, si vous étiez décidé à aller jusqu'au bout de votre pari ? »*

Il sourit, malicieusement. Il se lève, long, félin, soigné. Son visage triangulaire porte la barbiche des intellectuels mauritaniens. Ses yeux écartés sont mobiles, un peu fuyants. Comme presque tous les ministres noirs, il porte un nœud papillon, qu'il ajuste sans cesse.

Il me dit : *« Je n'avais pas le choix »*.

Le président de la Chambre renchérit : *« Bien sûr que nous n'avions pas le choix. Vous autres, Occidentaux,* etc. *»*

Pourris par l'argent

Je passe ici sur une sentencieuse imprécation contre l'Occident chrétien dont je suis, dans ce bureau, l'accidentel symbole : nous sommes tous « pourris » par l'argent.

Mais le bouillant président s'arrête sur un geste du Premier ministre. M. Lumumba est décidément un renard debout. Exactement le renard des dessins animés de Walt Disney. De temps à autre, il promène sa langue sur ses lèvres. A d'autres moments, son regard est chargé de braise. C'est visiblement un impulsif. Il veut séduire, il séduit. Mais il ne se maîtrise jamais complètement. Il commence, avec aménité :

« A partir d'un certain moment, j'ai eu la conviction que l'Occident se solidariserait avec la Belgique. Je m'y étais d'ailleurs préparé. Toutes ces dernières années, nous avons vu l'Occident former un bloc. Voyez Suez ! » (Je tente, par un geste, de faire remarquer au Premier ministre que Suez est au contraire un exemple de division occidentale, mais M. Lumumba poursuit). *« Voyez aujourd'hui la France ! Je ne peux pas vous dire à quel point nous avons été déçus par l'attitude française. J'ai eu maintes fois l'occasion d'exprimer mon admiration pour le général de Gaulle. A vrai dire* (ici, encore un sourire malicieux) *j'ai plutôt exprimé cette admiration lorsque je m'adressais aux Belges parce que cela les exaspérait; mais enfin, c'est un fait que d'abord avec la loi-cadre, ensuite avec l'installation de la Communauté, la France a opéré en Afrique deux chocs décisifs dont les contrecoups ont été vivement ressentis au Congo.*

« Mais pourquoi, dès notre naissance, et alors même que nous naissons dans un processus pareil à celui qu'a indiqué la France, cette solidarité de Paris avec Bruxelles, cette réserve au Conseil de Sécurité ? Remarquez : nous n'en avons aucune amertume ! En voulez-vous la preuve ? Voici ce que je vous demande : envoyez-nous vite, très vite, des médecins, des professeurs, des techniciens, nous les accueillerons à bras ouverts, nous leur donnerons toutes les garanties, nous avons un immense besoin des Français. »

Une occasion trop belle

Mais je voudrais qu'il me reparle de l'ultimatum et de ses difficultés avec M. Ralph Bunche. Pourquoi avoir réitéré la menace d'appel aux armées russes alors que les premiers détachements tunisiens, marocains et ghanéens de l'O.N.U. étaient déjà au Congo ? Il s'irrite :

« Nous avons été informés de toutes les manœuvres qui se préparaient ! Prenez la thèse officielle des Belges. Admettez même que toutes les troupes d'occupation n'aient eu d'autre but que de protéger les Blancs « en danger ». Même dans ce cas, il resterait que l'occasion était trop belle pour prolonger indéfiniment le maintien des troupes belges, pour consolider la sécession provoquée du Katanga, pour satisfaire enfin tous ceux qui à Bruxelles comme au Congo ne se résignaient pas à l'indépendance de notre pays.

« Sur les prétextes invoqués pour la réoccupation militaire, on peut discuter. Mais ensuite, il est devenu bien évident, et pour n'importe qui, que c'est la présence des troupes belges qui a suscité le plus grand nombre de troubles, et d'incidents. *Et soudain, l'O.N.U. faiblissait, la campagne de calomnies lancée contre nous par la presse occidentale avait ses échos au Conseil de Sécurité et, en somme, l'O.N.U. s'apprêtait à cautionner le maintien taxé de « provisoire » des troupes belges. Or, ce maintien n'est pas possible. Les militaires belges doivent partir et ils partiront. Il ne doit pas en rester un seul ! Pas un seul !*

« En dehors de toute question sentimentale, je peux vous dire davantage : nous ne sommes pas en mesure de maintenir l'ordre dans le pays, même avec les troupes de l'O.N.U., si les Belges restent. *Vous me direz que les Etats-Unis ont été prudents, qu'ils ont refusé d'envoyer leurs armées et que d'eux-mêmes ils s'en sont remis à l'O.N.U. ? Oui, mais on sentait venir le moment où les Etats-*

→

(*) Il s'agit d'un soldat suédois.

→

Unis nous demanderaient d'être « compréhensifs » sur la question des troupes belges. Sans la pression soviétique, nous n'aurions pas obtenu cette dernière décision du Conseil de Sécurité. Cela dit, je n'ai jamais cru que cela pouvait provoquer une guerre.

« D'autre part, on a inventé de toutes pièces mes désaccords avec M. Ralph Bunche qui a dépensé ici des trésors de patience et de bonne volonté pour faire comprendre aux Belges des évidences que l'ambassadeur belge ne comprendra d'ailleurs jamais. Il faut que les troupes belges s'en aillent. Tant qu'il restera des militaires belges, ce pays ne connaîtra pas de paix. »

Une panique télécommandée

Tandis que M. Lumumba parle, je pense au concert donné ce matin dans les rues de Léopoldville par la fanfare du Ghana. Les Noirs ghanéens venus au Congo pour aider leurs frères africains à se débarrasser des troupes belges étaient solidement encadrés par des officiers anglais. Personne n'y trouvait à redire. C'est le général Alexander qui parle au nom du Ghana. Les Noirs du Congo acclament ce militaire blanc. M. Lumumba lui-même, qui veut se débarrasser avec tant d'insistance des troupes belges, a reçu le général Alexander pour le remercier de son efficacité...

Je demande au Premier ministre pourquoi le problème militaire est si urgent, si aigu au Congo. Je lui fait observer que, pendant une période donnée, les Congolais ont un besoin vital — le mot est loin d'être trop fort — des Belges, qu'après les événements, les Belges n'accepteront de rester que sous la protection des troupes et que, dans ces conditions, il a le choix entre des difficultés qui se révèlent atroces et une présence militaire qui pourrait être facilement remise en question dans quelque temps. Mon propos exaspère M. Lumumba :

« D'abord vous dites « après les événements » ! Quels événements ? Vous voulez dire après la panique télécommandée, concertée, organisée en particulier à Léopoldville. Parce qu'enfin, qu'est-ce qu'il y a eu exactement ? Est-ce que vous le savez ? Dans la nuit du 7 au 8 juillet, dès après la mutinerie, nous pouvions ramener l'ordre, calmer les esprits, collaborer avec les autorités militaires belges pour que chacun se sente en sécurité. D'une part, les bruits les plus ahurissants ont couru, on a parlé de massacres, d'assassinats et tous les Belges ont commencé à traverser le Congo.

Où sont les morts ?

« D'autre part, les expéditions punitives belges ont été organisées, comme si on n'attendait que cela. Or, il y a eu des abus, nous l'avons reconnu, nous nous sommes excusés, nous avons présenté des regrets, mais où sont les morts, où sont les blessés ? D'un autre côté, on a empêché le chef de l'Etat et moi-même d'accomplir la mission de retour au calme dans tout le pays que nous avions décidée. On nous a empêchés évidemment d'aller à Elisabethville, la capitale du Katanga, mais cela pour des raisons que l'Union Minière connaît bien.

« Maintenant, c'est bien vrai que nous avons eu nous-mêmes un problème militaire, un problème de sous-officiers. Il y a longtemps que cela couvait. A plusieurs reprises et depuis plusieurs mois, j'en avais entretenu le général Janssens. Je lui avais demandé de réviser entièrement et d'urgence le statut de l'armée, d'augmenter les soldes misérables, de nommer enfin au moins quelques officiers noirs. Il n'y a jamais eu un seul officier congolais dans la « Force publique ». Le général Janssens s'est toujours refusé à m'écouter. Au contraire, il a poussé la maladresse jusqu'à répondre aux revendications formulées par les sous-officiers que l'indépendance ne changerait rien avant longtemps au statut de l'armée. Alors, il faut savoir quel a été ici l'état d'esprit ! C'est un fait que, pour des milliers d'entre nous, l'indépendance signifiait qu'on allait avoir tout de suite et enfin les places que les Blancs occupaient indûment et qu'ils nous refusaient avec racisme, avec mépris, avec le plus odieux des paternalismes.

« Savez-vous que l'une des trois mutineries militaires était dirigée contre le gouvernement, contre moi-même ? Un complot où ont participé des Belges, des Occidentaux, l'opposition congolaise et peut-être aussi des ministres de mon propre gouvernement était destiné à faire croire aux sous-officiers révoltés que j'étais d'accord avec le général Janssens et que l'indépendance, c'était pour les civils, non pour les militaires ? »

M. Lumumba se calme. Il redevient charmeur mais il martèle ses derniers mots : *« Le dilemme n'est plus entre la famine et la présence de l'armée belge. Il y aura famine si l'armée belge reste. Mais elle ne restera pas, tous les soldats partiront et les techniciens belges, eux, reviendront, soyez sûr ».*

Je prends congé. Tandis que M. Lumumba me raccompagne, il renouvelle son appel aux techniciens français. Manifestement, il veut me quitter sur ce propos et désire que je le répercute.

Sur le chemin du retour, M. Kashamura s'inquiète de mes réactions.

La première qui me vient à l'esprit concerne les ministres comploteurs auxquels M. Lumumba a fait allusion. Je demande naïvement pourquoi M. Lumumba ne se débarrasse pas de ces ministres. M. Kashamura lève les bras : *« S'il le faisait,* répond-il, *il n'y aurait plus de gouvernement du tout. Chacun de ces ministres représente une province. Où serait alors l'unité congolaise ? »*

M. Lumumba n'a-t-il pas d'autorité sur les provinces représentées par ces ministres ? Non. Pas encore. Aucun leader n'est accepté par le pays tout entier. Pourquoi ? Parce que le régime tribal prévaut encore dans les quatre cinquièmes du Congo.

Ces réponses résument lapidairement l'incroyable situation politique du pays. Le régime tribal, cela signifie qu'on ne peut obéir qu'au chef de la tribu, qu'on ne peut travailler qu'avec des membres de la même tribu, qu'on n'a confiance que dans sa propre tribu.

De la même tribu

Au cours d'une séance du nouveau Sénat congolais — extraordinaire et savoureuse séance — j'ai entendu un orateur commencer sa déclaration par les mots suivants : *« Monsieur le Président, mes chers et honorables collègues, j'ai l'honneur de vous informer que je voterai pour le cher et honorable collègue, M. X..., parce qu'il est de la tribu la plus valeureuse, et la plus honnête, la tribu des Y..., dont je fais partie ».*

Ailleurs, dans une grande partie de l'Afrique tout au moins, l'évolution de la mentalité tribale à la mentalité communale a été amorcée depuis plusieurs années. Pas au Congo. Des rivalités tribales font encore régulièrement beaucoup plus de morts que n'en font jamais les révoltes contre les Belges.

Le Congo est une construction de l'esprit. C'est une aspiration, ce n'est pas une réalité.

Les derniers événements, et en particulier la réaction des paras belges aux mutineries, peuvent nourrir un commencement de sentiment national, d'appartenance à une même communauté, et peuvent ainsi, contre la mentalité tribale, donner naissance au Congo. Mais, pour le moment, c'est à peu près tout. En ce cas, le destin politique des élites, celui de M. Lumumba en particulier, frôle nécessairement l'aventure.

M. Lumumba navigue à l'aise, en tacticien exceptionnel, dans ces eaux troubles. Après mon enquête, j'ai cependant besoin d'éclaircir certains points des déclarations qu'il m'a faites.

Il paraît établi que l'une des mutineries militaires congolaises devait renverser le Premier ministre. M. Lumumba avait fait aux militaires des promesses qu'il dut par la suite abandonner. Avant les fêtes de l'Indépendance, il avait affirmé que les sous-officiers deviendraient officiers et bien d'autres choses encore. Dans son propre parti, le Mouvement National Congolais, d'orientation progressiste, des éléments prudents avaient jugé que la situation n'était pas mûre pour une désintégration immédiate de la Force publique. La reconversion demandait du temps. C'était au fond, et en gros, la thèse belge la plus récente.

Une photo explosive

Après les fêtes de l'Indépendance, une photo explosive parut dans tous les journaux illustrant l'entente provisoire sur cette thèse de M. Lumumba et du général Janssens : on les voyait tous deux se donnant l'accolade. Cette photo répandue dans les milieux militaires congolais mit le feu aux poudres. Le Premier ministre avait « trahi ».

Pour rétablir sa position, il paraît juste de dire que M. Lumumba n'a reculé devant rien. Mais il paraît tout aussi juste d'observer qu'après les mutineries — comme l'a bien montré la proclamation de l'indépendance du Katanga — certaines forces belges ont tenté d'exploiter au maximum la situation. En tout cas, j'écarte pour ma part la thèse du complot communiste dont, en vérité, on ne voit pas très bien à qui il aurait profité.

Cette thèse s'appuie sur le fait que la plupart des leaders du Mouvement National Congolais et du Parti Solidaire Africain ont fait un voyage parfois à Moscou, le plus souvent à Prague et à Conakry ; qu'ils ont entretenu des rapports étroits avec le consul tchécoslovaque à Léopoldville; qu'ils ont été formés à l'école de Bandoeng, qu'ils ont participé à la dernière conférence des peuples afro-asiatiques d'Accra où des émissaires yougoslaves et chinois les auraient endoctrinés, etc.

Il est bien vrai que ceux des leaders que j'ai rencontrés ont une orientation neutraliste, parfois néo-marxiste, et se montrent en tout cas extrêmement prévenus contre l'Occident. Il est vrai, aussi, qu'étouffés par le despotisme colonial belge (dont l'absurde paternalisme politico-religieux est un monument d'irréalisme), ces leaders ont été irrésisti-

TOTEM CONGOLAIS

par TIM

SUR L'AÉROPORT DE LÉOPOLDVILLE, UN ILYOUCHINE SOVIÉTIQUE ET UN GLOBEMASTER AMÉRICAIN.
« L'U.R.S.S., qu'est-ce que c'est ? »

(Cadoo-Letellier-Dalmas)

blement tentés par l'exutoire le plus extrémiste. Mais, depuis six mois, au contact des difficultés posées par l'indépendance, ces hommes — des infirmiers, des chefs comptables, des « clercs » comme on dit au Congo — ont procédé à des adaptations prudentes. Ils parlent de « socialisme africain ».

Des émissions en kiswalili

La propagande soviétique trouve encore chez eux des échos efficaces. Cette propagande est d'ailleurs bien faite. Un exemple : la Russie est le seul pays avec l'Egypte qui diffuse des émissions quotidiennes en dialecte *kiswalili*, dialecte dont les Américains découvrent aujourd'hui qu'il est compris non seulement dans le tiers du Congo, mais encore au Kenya, au Tanganyika, au Soudan, en Abyssinie, dans l'Uganda.

Reste que la gauche et l'extrême gauche congolaises, participant à un gouvernement de coalition, n'avaient aucun intérêt à accepter une mutinerie dont elles pouvaient être les premières victimes. Les leaders ont-ils cru que la Russie enverrait réellement des troupes ? Ont-ils reçu des assurances dans ce sens ? Il m'est difficile de le croire.

En fait, il semble bien que le gouvernement de M. Lumumba a déchaîné de furieuses oppositions dans tous les milieux étrangers et congolais qui misaient sur un gouvernement Abako (parti conservateur et religieux) présidé par l'actuel chef de l'Etat, M. Kasavubu. L'activité de ces oppositions a dépassé le calcul des instigateurs. Le Congo est un champ clos de luttes, de pressions et d'intrigues internationales, mais tout cela ne peut aller que dans le sens de la ligne de force intérieure la plus intense : la haine du Flamand qui se transforme vite et de façon inquiétante en haine du Blanc.

Depuis la minute même de mon arrivée au Congo, je ne cesse pas de me poser une question : « *Qu'est-ce que les Belges ont pu bien faire dans ce pays pour s'attirer tant de haine?* » Je n'ai jamais assisté à de telles explosions de ressentiment, de rancœur et de fureur hargneuse.

J'ai eu, très vite, comme chacun de mes confrères, *mon* incident. Au camp Léopold où m'attendait un officier anglais du détachement du Ghana, j'ai eu l'imprudence de m'aventurer avec un correspondant de la Télévision canadienne, frêle, roux, aux yeux verts et qui, paraît-il, ressemble à s'y méprendre à un Flamand. Nous n'avions pas fait cent cinquante mètres à l'intérieur du camp que notre voiture était aussitôt interceptée par des soldats congolais.

Dès que nous fûmes sortis de la voiture, ils étaient une soixantaine à menacer mon compagnon qui protestait de sa qualité de Canadien. J'ai tenté de témoigner en sa faveur, montrant ma carte de presse française. A un moment, j'ai cru que l'impressionnant colosse noir qui paraissait être le chef était convaincu. Il était arrivé à lire très lentement les mots « République Française » et un bon sourire éclaira son immense visage.

Mais soudain un jeune Noir en tricot américain s'empara de ma carte de presse ; il attira près de lui une dizaine des siens en leur expliquant en dialecte lingala quelque chose qui ne me paraissait pas rassurant.

Le colosse revint vers moi, me tint en respect en me tordant le bras gauche et me demanda de lui donner d'autres cartes. Je lui dis que je n'en avais pas. Il répondit que sur ma carte de presse il y avait la mention « 1960 », ce qui indiquait bien que je venais de la faire faire, qu'elle était fausse, et que j'étais un Belge — pire, un Flamand — qui voulait se faire passer pour Français.

On ne veut plus les voir !

Il s'apprêtait à m'emmener lorsqu'une jeep arriva. C'était une patrouille de l'armée tunisienne. L'officier sauta de la jeep, s'interposa aussitôt entre les Congolais et moi, et avec une habileté que je bénis, finit par convaincre les militaires noirs que les bataillons de l'O.N.U. étaient seuls chargés du maintien de l'ordre dans le camp.

Les discussions ont duré une bonne demi-heure. Après quoi, l'officier tunisien revint vers nous, accompagné du géant congolais qui nous tendait franchement la main. « *Je m'excuse*, dit-il, en touchant mon bras, *je vous avais pris pour des Flamands. Nous, les Flamands, on ne veut plus les voir, il faut qu'ils partent ; s'ils restent, nous leur coupons le cou.* » Les gestes étaient particulièrement expressifs...

Je répugne à m'acharner sur une minorité en danger, quoi qu'elle ait fait. Rien, évidemment, ne m'y prédispose. J'ai même ressenti un certain malaise — dès que je me suis senti en sécurité tout au moins — à avoir mis tant d'efforts pour démontrer que je n'étais pas Flamand, un peu comme d'autres ont ressenti un malaise, pendant l'occupation, à prouver qu'ils n'étaient pas juifs. J'ai eu l'occasion de le dire à un ministre congolais : j'aurais préféré avoir à démontrer que je n'étais pas colonialiste ou raciste et que je n'avais commis aucun crime.

Cette responsabilité collective dont on a soudain chargé une communauté — encore une ! — qui n'est pas dans le sens de l'Histoire, provoque une réaction pénible.

Le ministre m'a répondu : « *Oui, quelques excès ont été commis, mais vous savez, ce ne sont jamais que des excès de « macaques ».* »

Les « macaques », c'est le nom donné par les Flamands à tous les Noirs du Congo. C'est le rappel lancinant, têtu, pour les Blancs comme pour les Congolais, que les Noirs ne sont pas des hommes ; qu'ils ne sont, au mieux, que des singes bien dressés ; qu'il ne peut pas être question de faire pour eux ce que l'on fait pour la famille humaine.

Et comme il arrive souvent, cette épithète qui rend, à la lettre, malades ceux qui en sont victimes, a modifié jusqu'à leur propre façon de se voir. Ils ont fini, au moins pour certains d'entre eux, par assumer l'infériorité zoologique dont les Blancs les chargeaient.

Au Congo belge, les vérités de Jean Genet, dont je déplorais à Dakar l'anachronisme, reprennent toute leur force. Le Noir voit le Noir à travers le regard du Blanc. Il est prêt à tuer si on le traite de « *macaque* » et, à d'autres moments, il s'accepte « *macaque* ».

Ce n'était pas, bien sûr, le cas du ministre. Le sens de son propos était bien plutôt celui de la dérision : « *Pourquoi attendez-vous de nous un comportement humain alors que vous nous avez maintenus dans l'état du singe* ».

Il reste qu'il s'en est fallu de très peu pour que le Flamand soit tout simplement le Blanc. La délégation soviétique à Léopoldville en sait quelque chose. J'ai eu, de la bouche de certains délégués russes, le récit de leur réveil et de leur conduite, baïonnette dans le dos, vers un camp. Ils en frémissent encore.

« *Aucun de ces soldats*, m'a dit l'un d'entre eux, *ne savait ce qu'était l'Union soviétique. Nous étions Blancs et blonds, nous étions donc de ceux qui les traitent de « macaques », nous étions des Flamands.* »

Le Dieu des Noirs

Après cette aventure, les diplomates soviétiques paraissent avoir eu une idée plus précise de la complexité congolaise. Cette idée est devenue encore plus nette lorsque le président de la délégation soviétique, vice-ministre de la Santé en U.R.S.S., a rencontré son collègue congolais : un jeune infirmier noir de 23 ans, promu ministre de la Santé, et qui ne sut quoi répondre lorsque le fonctionnaire russe lui demanda de quoi son pays avait besoin en ce moment.

Parmi les « événements » — selon le mot du Premier ministre — qui auraient été exploités en Occident contre les Congolais, il y a eu ces viols dont on parle encore beaucoup ici. Il y en avait déjà eu l'an dernier et en janvier de cette année. Je veux rapporter ici l'explication que m'en a donnée un universitaire noir, blessé dans son cœur, par les jugements du « monde libre ». La voici : les viols auraient eu lieu surtout dans le Bas-Congo ; or, par quoi se caractérise cette région ?

Le Bas-Congo est la seule région entièrement dominée par une religion provinciale : le kibanguisme, du nom de son fondateur Simon Kibango, mort récemment, et dont le fils est actuellement ministre dans le gouvernement de M. Lumumba. Simon Kibango est un ancien protestant persécuté par des prêtres catholiques flamands parce qu'il réussissait des guérisons que lui, appelait miracles et les prêtres, sorcellerie.

Ces guérisons, mon interlocuteur, qui se dit athée, déclare qu'elles étaient absolues : il a lui-même « *assisté à la résurrection d'un enfant mort* ».

Quoi qu'il en soit, Simon Kibango se crut prophète d'une nouvelle religion, un christianisme agressif et revanchard dont le dogme est : « *Jésus-Christ, le Fils de Dieu, n'est venu, en réalité, sur la terre que pour les Noirs et non pour les Blancs* ».

La revanche sexuelle

En conséquence, puisque les Blancs ont escroqué le christianisme, ils doivent en être châtiés et en particulier les prêtres blancs doivent disparaître. Ce sont des usurpateurs.

Le visage que le colonialisme belge a donné du Blanc, au Congo, n'a pas seulement atteint pour longtemps l'Occident ; il a discrédité le christianisme. La haine du missionnaire est plus grande encore que celle du colon. Dans ce contexte, la religion kibanguiste a donné aux adeptes l'occasion suprême de la revanche : la revanche sexuelle. Le viol s'autorise du châtiment du blasphème.

Ceux qui violent peuvent ainsi se considérer comme des justiciers ; ils combattent l'apostasie blanche, l'illusion de la pureté, bref tout ce qu'incarne à leurs yeux une religieuse blanche. En même temps, ils sont les hérauts de l'Annonciation : en effet, le kibanguisme est aussi messianique ; dès 1926, Simon Kibango prophétisait la domination du monde par les Noirs... →

→

Je donne ici cette thèse pour ce qu'elle vaut. Comme on sait, il y a aussi une explication sociologique qui rend l'anthropophagie compréhensible... Il reste que tous les viols n'ont pas eu lieu dans le Bas-Congo et que les religieuses sont loin d'en avoir été les seules victimes. Il y a eu surtout des femmes d'officiers flamands. Les sous-officiers congolais ont pu sincèrement croire (paraît-il) qu'il s'agissait d'une prime de l'indépendance — la femme étant de toute façon, et par essence, interchangeable.

La panique des Blancs

En tout cas, les regrets que j'ai entendus étaient sincères. Ils étaient exprimés davantage peut-être en fonction de l'opinion internationale et du jugement d'autrui qu'en fonction de valeurs proprement autochtones. Mais ils justifiaient en partie certaines craintes des Blancs et cette « panique » que M. Lumumba dénonce plus haut. Les Congolais ont eu peur d'eux-mêmes. Dès que la Force publique s'est affaissée, il y a eu une consternation et une inquiétude générales. Le bilan des troubles est certes dérisoire ; rétrospectivement, on peut se dire que l'on a fait beaucoup de bruit pour rien, ou pas grand-chose. L'important, en fait, pour ceux qui ont vécu ces journées n'était pas tant ce qui se passait réellement, mais ce qui pouvait se passer, ce à quoi raisonnablement on pouvait s'attendre. La preuve en est que parmi les réfugiés blancs on ne trouve pas seulement des Flamands, mais aussi des Américains, des Anglais, des Tchèques, etc.

Or, cette panique des Blancs a posé tous les problèmes. Il y a dans la seule ville de « Léo » plus de 75.000 chômeurs agités, irritables, partagés entre la haine de l'employeur méprisant et le regret du salaire. Il n'y a plus de techniciens, de fonctionnaires, de personnel médical. Le Congo est devenu une immense usine — ce qu'il a toujours été — mais soudain privée des seules personnes qui savaient la faire marcher. Il n'y a plus qu'une seule solution, c'est que l'O.N.U., qui dispose pour la première fois d'un champ idéal pour faire ses preuves, réussisse.

Les autres Etats africains ont très vivement ressenti les dangers de la situation congolaise pour la foi anticolonialiste, pour la mystique panafricaine et, en un mot, pour la cause même de l'émancipation. Les Tunisiens et les Marocains, notamment, se sont acquittés ici de leur tâche avec un noble acharnement. Mais c'est l'O.N.U., en tant que telle, c'est-à-dire exprimant la volonté de toutes les races du monde, qui doit faire sur place la démonstration qu'on ne peut plus sauver un pays de l'anarchie par le colonialisme, et qu'il convient de choisir les conditions de la décolonisation.

Dans ce contexte incertain, insolite et menacé, M. Lumumba a choisi de quitter son pays. Sa sérénité suscite chez les uns de l'effroi, chez les autres de l'admiration. Il continue de jouer sur l'extérieur, exactement comme à Accra, où il se fit donner mandat sur l'Afrique centrale ex-française, l'Angola portugais, etc. Jusqu'à maintenant, cette stratégie lui a réussi. Pour lui — et pour le Congo — les quelques semaines qui vont suivre, et qui connaîtront probablement l'épreuve de force sur le Katanga, vont être décisives.

JEAN DANIEL.

ESPOIR A ROME

par PIETRO NENNI

leader du Parti socialiste italien.

AFIN d'expliquer à l'opinion publique française la juste valeur de ce qui vient d'arriver en Italie, il m'est nécessaire de reporter d'abord les lecteurs de « L'Express » aux récents événements de la politique italienne.

La longue crise ministérielle qui dura de février à avril derniers, eut la plus imprévisible des conclusions avec l'investiture d'un ministère administratif dit d'affaires courantes, présidé par M. Tambroni, lequel, dans son parti (la démocratie chrétienne), s'était classé à gauche, sans que cela l'empêchât de solliciter les 24 voix fascistes à la Chambre des Députés grâce auxquelles il put constituer la plus absurde des majorités parlementaires possibles.

La démocratie chrétienne comprit le danger, elle fit démettre le gouvernement Tambroni, mais elle ne réussit pas à exprimer une majorité et un gouvernement, si bien que le Président de la République ne vit d'autre solution que celle de refuser la démission et de renvoyer M. Tambroni devant le Sénat où, de nouveau, comme à la Chambre, le ministère obtint les voix des démocrates chrétiens et des fascistes.

L'occasion

C'était un grave outrage à la conscience antifasciste de la nation dont ne se rendirent compte ni le nouveau président du Conseil ni la démocratie chrétienne. Le pays s'en rendit compte et par d'évidents symptômes montra qu'il ne pouvait ni ne voulait accepter une situation qui faisait de la maigre patrouille néofasciste l'arbitre du gouvernement.

L'occasion se présenta avec l'autorisation donnée au M.S.I. (Mouvement social italien), c'est-à-dire aux fascistes, de tenir leur congrès à Gênes, ville qui a écrit des pages glorieuses dans l'histoire de la Résistance et de la Libération. Toutes les tentatives faites par les organisations antifascistes pour obtenir l'interdiction du congrès se heurtèrent à un refus. Il fallait, selon la thèse du gouvernement, garantir la liberté pour tous, même pour ceux qui, durant vingt ans, avaient écrasé la liberté des autres.

La solution vint de la rue, avec la grève générale à Gênes et une manifestation qui, le 1er juillet, veille du congrès fasciste, vit tout un peuple uni, depuis les professeurs de l'université jusqu'aux ouvriers du port, ainsi que les femmes et les jeunes, pour obliger les fascistes à s'en aller. Alors seulement le congrès fasciste fut interdit.

A ce moment-là j'interpellai à la Chambre le président du Conseil sur les conséquences politiques qu'il entendait tirer du retentissant épisode de Gênes. Des interpellations analogues furent alors présentées par les sociaux-démocrates, les républicains, les libéraux et les communistes — c'est-à-dire par toute l'opposition.

Si M. Tambroni avait accepté la discussion immédiate, les morts de Reggio Emilia, de Palerme et de Catane auraient été évités. Mais le ministère et les fascistes, battus à Gênes, cherchaient une revanche. Ils crurent la tenir à Rome, le 6 juillet. Le Conseil de la Résistance avait organisé une manifestation qui fut interdite. Un cortège de parlementaires essaya, dans l'après-midi, de déposer des fleurs au pied du monument qui, à la porte de San Paolo, rappelle un

(Agip.)

M. PIETRO NENNI.
Rendez-vous à l'automne.

des plus héroïques épisodes de la Résistance. Le cortège fut brutalement chargé par la police à cheval. Il y eut plusieurs blessés parmi les parlementaires. Leur arrivée à la Chambre des Députés et au Sénat, contusionnés et ensanglantés, déclencha de violents tumultes dans l'enceinte du Parlement.

La réplique

Nous connaissons bien la technique infernale de ceux qui organisent le désordre pour créer la mystique du sauveur de l'ordre. Il faut le sang, il faut les morts, il faut la protestation, la grève, la contre-grève, la manifestation, la contre-manifestation en une chaîne dont le dernier maillon, en 1922, fut la marche sur Rome qui porta Mussolini au pouvoir.

L'Histoire, heureusement, ne revient presque jamais sur ses pas. La provocation de Rome eut les conséquences qu'elle devait inévitablement avoir : des manifestations et des grèves locales qui, à Reggio Emilia, le 7 juillet, coûtèrent la vie à cinq manifestants. Le lendemain, il y eut encore la grève générale et de grandioses manifestations d'un bout à l'autre du pays, endeuillées par deux morts à Palerme et un à Catane, à la suite de bagarres avec la force publique. Mais, dans l'ensemble, la tentative d'un collision générale entre le pays antifasciste et l'Etat issu de la Résistance a fait faillite.

A partir de ce moment, la voie était ouverte à la solution politique et parlementaire. A l'ouverture du débat à la Chambre des Députés, le 12 juillet, j'indiquai, au nom du parti socialiste, la solution en proposant un nouveau gouvernement « d'urgence » et de trêve, capable de recréer dans le pays et au Parlement les conditions de la coexistence démocratique dans la libre confrontation des idées et des programmes.

Le fait nouveau, dans le débat parlementaire, fut l'adhésion donnée par les sociaux-démocrates, les républicains et les libéraux, représentant respectivement les courants centre-gauche et centre-droit du Parlement, à un ministère démocrate-chrétien « d'urgence ». Ce qui est arrivé par la suite (la ténacité, d'une rare inconscience, avec laquelle M. Tambroni s'est accroché au pouvoir, fort des appuis de la droite cléricale et de l'extrême droite monarchico-fasciste) a simplement servi à donner plus de poids à la victoire morale et politique de l'antifascisme.

Une trêve

La conséquence est un ministère de trêve qui tire sa propre caractéristique des événements d'où il a surgi, c'est-à-dire d'une grande réaction antifasciste du pays.

La majorité qui le soutient manque d'homogénéité et d'une directive politique commune. A l'automne, il pourra difficilement résister à la demande que nous formulerons alors d'un réexamen politique total sur les problèmes réels du pays. Alors, la démocratie chrétienne se retrouvera en face des choix qu'elle a éludés pendant ces dernières années, jusqu'à créer la situation d'alerte et de danger dont nous venons de sortir.

Deux points sont désormais acquis, à l'issue de cette crise : on ne gouverne pas l'Italie avec les voix fascistes et la route est barrée aux tentatives autoritaires qui, chez nous, seraient du type franquiste ou salazariste plutôt que du type gaulliste.

C'est là un fait capital, à partir duquel on pourra, je l'espère, aller bientôt de l'avant vers des objectifs politiques, économiques et sociaux de grande importance.

P. N.

(Copyright « L'Express ».)

ITALIE

Le retour de Fanfani

En Italie, où la situation politique paraissait dans l'impasse, tout s'anime soudain. C'est un phénomène nouveau qui intéresse aussi les Français.

AU début de la semaine dernière encore, police montée et carabiniers bivouaquaient à Rome devant le Parlement, la Présidence de la République, voire le siège du parti démocrate-chrétien.

Une vague de manifestations et de grèves, réprimées avec une brutalité extrême et délibérée, venait de déferler sur tout le pays, faisant onze morts et un millier de blessés avant de contraindre l'opiniâtre M. Tambroni à la démission. Pourquoi ces violences ?

« *Il s'agit*, expliquait le gouvernement Tambroni, *d'un complot du communisme international qui, après la Corée, la Turquie, Cuba, le Congo, cherche à abattre les gouvernements ayant concédé des bases stratégiques aux Etats-Unis.* »

Etrange complot, en vérité. Contre les complaisances gouvernementales à l'égard des néofascistes, inclus dans la majorité gouvernementale de M. Tambroni pour la première fois depuis la Libération, s'était reconstitué à Gênes, Milan, Turin, Florence, Reggio d'Emilie, Rome, Catane, etc., le front uni de la Résistance. Les maires démocrates-chrétiens de Turin et de Cuneo avaient envoyé leurs drapeaux à l'impressionnant défilé génois. Partout, les jeunesses catholiques, défiant les consignes officielles, s'étaient jointes au mouvement populaire. A tous ceux qui expliquaient les incidents sanglants par des provocations communistes, le maire de Turin infligea un démenti probant : il autorisa les manifestations et celles-ci, en l'absence de police, se déroulèrent dans un ordre parfait.

De toute évidence, la base populaire de tous les partis jugeait un front commun avec les communistes moins dangereux que la réhabilitation du fascisme. Telle est l'une des leçons du mouvement : le P.C. italien, le moins sectaire, le moins stalinien et le plus souple des partis communistes d'Europe, a brisé son isolement. Mais il y avait une autre leçon encore.

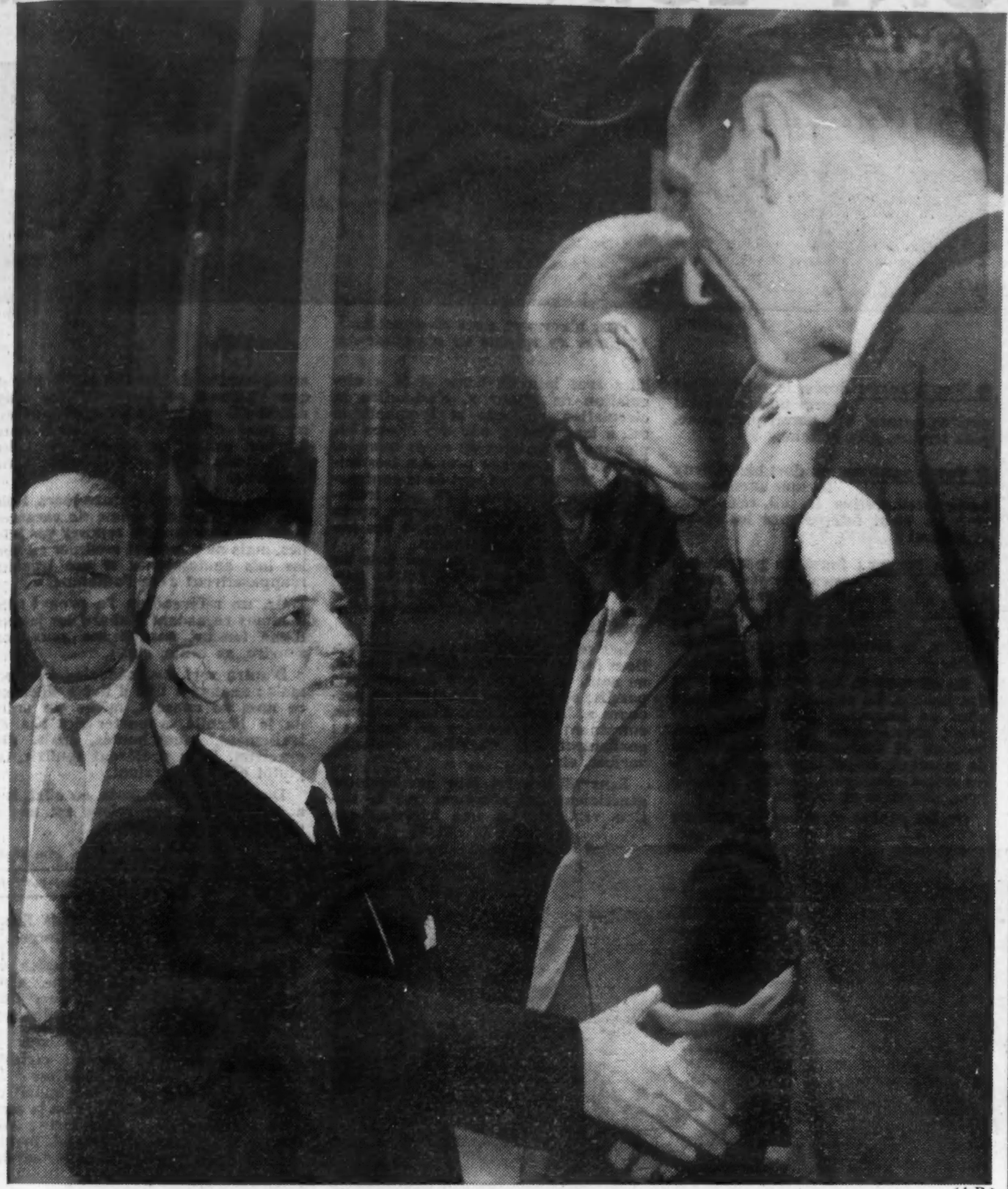
Un climat nouveau

Dans toutes les villes du Nord, les manifestants communistes furent la minorité. Les plus combatifs se révélèrent être des jeunes gens — étudiants, ouvriers, employés — sans attaches partisanes ou syndicales. En Sicile, les forces de choc étaient des garçons de douze à treize ans et une masse de chômeurs et de paysans sans terre que les chefs du mouvement empêchèrent de justesse de piller les magasins.

La combativité de cette jeunesse inorganisée — trop individualiste ou trop lucide pour accepter la discipline des grands partis de gauche, mais trop mécontente de l'état de choses actuel pour ne pas prendre la tête du combat, dès l'instant où il y avait une cause pour laquelle on pouvait se battre — surprit et inquiéta les communistes et les socialistes. Craignant d'être débordés, ils proclamèrent une trêve de quinze jours (que M. Tambroni refusa avec hauteur).

Le mécontentement de la jeunesse, prêt à exploser à la première occasion, créait bien en Italie un climat rappelant celui de la Corée, de la Turquie, du Japon, de Cuba ; en Italie, pas plus qu'ailleurs, ce climat n'était cependant imputable aux communistes. Quelles sont ses raisons profondes ?

En premier lieu, il convient sans doute de les rechercher dans une révolte contre l'autorité établie : celle de la démocratie chrétienne et de l'Eglise. Au pouvoir depuis quinze ans, le grand parti italien a été mêlé à



M. FANFANI AU PALAIS DU QUIRINAL.
L'alliance avec la mafia ou l'ouverture à gauche. (A.P.)

toute une série de scandales (affaires de corruption, de concussion, de trafic d'influence, de mœurs).

Le fait nouveau

En Sicile, il n'a pas craint, récemment, de s'allier à la mafia. Il est maintenant notoire qu'aux congrès de la démocratie chrétienne, des paquets de voix peuvent être négociés comme des actions en bourse ; que certains cabinets ministériels sont colonisés par le syndicat patronal ; et que celui-ci peut défaire les gouvernements quand ils tentent, pour tenir de vieilles promesses, de briser l'emprise des monopoles privés sur l'économie du pays.

L'autre autorité établie, celle de l'Eglise, est la grande vaincue de l'épreuve. Car si le patronat a provoqué la chute du gouvernement Fanfani en janvier 1959, ouvrant une crise qui n'est toujours pas surmontée, c'est le veto de la curie romaine qui a empêché en avril dernier la formation d'un gouvernement centre-gauche, présidé par M. Fanfani et assuré du soutien des socialistes et communistes. Les éditoriaux publiés à cette occasion par l' « Osservatore Romano » et les prises de position des cardinaux Ottaviani et Siri sont à l'origine de la révolte des jeunesses catholiques : il y était en effet « *établi une fois pour toutes* » que tout catholique, sous peine d'excommunication, avait à suivre les directives de l'Eglise en matière politique.

Or, aux yeux des jeunes, le jugement politique des cardinaux les plus bruyants (que l'on se souvienne de leurs fulminations lorsque le président Gronchi se rendit en U.R.S.S. et, d'autre part, de leurs liens avec le franquisme) est pour le moins douteux. L'influence de l'Eglise sur l'enseignement, d'autre part, est ressentie comme oppressive par la majorité des jeunes : de l'école primaire à l'Université, seuls des élèves exceptionnels peuvent se passer, pour leur avancement, des recommandations ecclésiastiques. La tension nerveuse des jeunes, actuellement en pleine période d'examens, a trouvé dans les manifestations antifascistes un exutoire.

Dans le centre et le sud de l'Italie, enfin, les raisons du mécontentement sont avant tout économiques. Statistiquement, l'économie italienne connait un essor exceptionnel : ses réserves d'or et de devises sont les troisièmes du monde ; la monnaie est stable ; la production industrielle a augmenté de 11 % l'année dernière, de 19 % de mai 1959 à mai 1960 ; elle doublera sans doute d'ici cinq ans. Mais la répartition des gains enregistrés reste scandaleusement inégale.

La part du Sud sous-développé (revenu annuel moyen dans la province d'Agrigente : 80.000 francs) dans le revenu national ne cesse de baisser. Les investissements considérables qui y sont entrepris créent des industries modernes, mais très peu de travail. Le chômage, au lieu de reculer, s'aggrave. L'agriculture, paralysée par un antique système de fermage, est en crise ; l'exécution d'une réforme agraire et la création de coopératives (celle du professeur Volpi, en Toscane, a fait tripler la production en quatre ans ; mais elle est unique en Italie) se heurtent à l'obstruction des grands propriétaires et de leurs représentants chrétiens-démocrates.

Les réformes

Réforme agraire, réforme de l'enseignement, réforme fiscale, réforme administrative, assurances sociales, nationalisation de l'énergie électrique (pour commencer), politique conséquente en matière de développement régional et d'emploi, telles sont les mesures les plus urgentes. M. Fanfani, leader de l'aile « moderniste » (pour ne pas dire « gauche ») de la démocratie chrétienne, le sait. Depuis dix ans. Et il sait que le gouvernement qu'il a formé cette semaine bénéficiera du soutien socialiste et communiste pour chacune de ces mesures. Et que ce soutien, dès qu'il lui sera accordé, attirera sur sa tête les foudres du Vatican, du syndicat patronal, voire de l'ambassade américaine qui, jusqu'ici ont toujours signifié la chute inévitable.

Il en va ainsi depuis quinze ans. Et il en ira ainsi jusqu'au jour où la démocratie chrétienne osera défier, fût-ce au prix d'une rupture, son aile droite et le Vatican pour collaborer avec les socialistes nennistes. Ce jour, la jeunesse italienne ne paraît pas disposée à l'attendre indéfiniment.

M. B.

ETUDIANTS, ETUDIANTES
3 semaines de vacances agréables
... *dans un couvent à*
MORSIGLIA - CAP CORSE
à 10 min. de la mer
2 AU 22 AOUT
22 AOUT au 11 SEPTEMBRE
(dernier séjour)
A.F.G.E.S., 1, quai Dietrich, STRASBOURG
Office du Tourisme Universitaire
125, boulevard Saint-Michel - Paris

CET HOMME EST UN SPÉCIALISTE !

Un spécialiste en Meubles Rustiques.
Sa grande compétence est à votre entière disposition. C'est Monsieur G. WELTER. Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes ! Aux GALERIES BARBES, département « Rustique », 55, boulevard Barbès - PARIS - Tél. ORN. 55-55.
Ouverts en Août ainsi que tous nos magasins de Province et d'Afrique du Nord.
Catalogue gratuit sur simple demande. Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi.
PROFITEZ DES PRIX D'ETE

LES XYLOPHÈNES
spécialités Progil Pechiney
assureront la protection totale de vos meubles, parquets, boiseries, charpentes contre les insectes et champignons parasites du bois.
TRAITEMENTS PRÉVENTIF ET CURATIF
Service-Conseil Xylochimie - Bureau 20
11, Av. Myron-T.-Herrick - Paris-8e

TETINES RITA
THE SELECT
BIBERONS INCASSABLES RITA DIAMANT
Les grandes marques
D'ARTICLES en CAOUTCHOUC
Toute une fabrication d'articles d'hygiène impeccables
TOUTES PHARMACIES

ELLES SONT LOIN DU CŒUR...

File d'attente dans une ville... *Victimes du rythme de vie moderne.* (Agip.)

DE la Côte-d'Or à la Côte d'Argent en passant évidemment par la Côte d'Azur, tous les syndicats d'initiative sont d'accord : la mer (bleue), le sable (blanc), le soleil (blond) sont à votre disposition. Vacancières du mois d'août, à vos marques. Prêtes ? Partez !

Dans vos bagages voisinent sandales, filets de pêche, chapeaux de paille, produits pour bronzer (l'optimisme n'étant pas interdit et les anticyclones finissant toujours par dévier de leur trajectoire) et dans votre tête se bousculent les bonnes résolutions :

1° Je me coucherai tôt, je me lèverai idem ;

2° Je ferai une heure de marche à pied quotidienne ;

3° Je n'irai (presque) pas au casino;

4° Je mangerai beaucoup de poisson, énormément de fruits, très peu de chocolats liégeois ;

5° Je fumerai (beaucoup) moins.

En fait, même si vous ne suivez pas à la lettre vos bonnes résolutions, il est fort probable que vous serez à votre retour en meilleure forme qu'au départ.

Une césure annuelle

Quels seront les grands bénéficiaires de cette césure annuelle, plus communément appelée « Vacances » ?

● VOTRE ÉTAT GÉNÉRAL : débarrassé de ses toxines, aéré, « regonflé », il est prêt à supporter l'hiver et sa froidure.

● VOTRE PEAU : dorée, le soleil ayant exercé un bienfaisant peeling naturel, elle paraît plus jeune, plus tendue, plus fraîche.

● VOTRE SOMMEIL : on dort bien mieux lorsque aucune sonnerie intempestive (réveil, téléphone, etc.) ne vient interrompre les rêves. et surtout :

● VOS JAMBES : fouettées par les vagues, massées par le sable, elles s'allègent, se galbent ; les muscles reprennent leur tonus, les chevilles s'affinent, les pieds cessent de gonfler, la circulation redevient normale.

En effet, 99 % des femmes souffrent des jambes. La raison en est simple : elles ne marchent pour ainsi dire plus ; elles courent du matin au soir, montent et descendent des centaines de marches, travaillent debout, qu'elles soient vendeuses, vedettes de cinéma... ou mères de famille.

Or, les jambes n'ont pas de chance : elles sont loin du cœur et la « circulation de retour », c'est-à-dire la circulation veineuse et lymphatique est, à leur niveau, une des choses les plus mal organisées du corps humain. Elle se fait sous une pression très faible et dépend avant tout de la contraction cardiaque qui, bien que transmise par les artères, se trouve, après la traversée des capillaires et des tissus, réduite à presque zéro.

En outre, la pesanteur qui joue un rôle primordial pour les autres parties du corps devient pour les jambes un élément particulièrement défavorable.

Les veines, qui n'ont pas de contractions fortes, à la différence des artères, ne sont, en réalité, que des conduits passifs; au moindre « incident de parcours », la circulation s'enraye donc, entraînant toutes sortes de troubles : gonflement des chevilles, douleurs, varices, etc.

Sans aller aussi loin que certains généticiens qui affirment que la station verticale est une hérésie, que notre centre de gravité est faussé et que l'homme se porterait beaucoup mieux s'il se déplaçait à quatre pattes, on peut donc dire que les jambes (surtout celles des femmes) sont des « victimes » du rythme de la vie moderne.

Alors que faire ? Quinze jours, trois semaines, un mois même de vacances suffiront sans doute à reposer vos jambes, mais ne pourront modifier en rien les lois anatomiques et vos troubles réapparaîtront avec l'automne.

Or, un référendum l'a prouvé : les hommes regardent *d'abord* les jambes d'une femme, ensuite ses yeux, son sourire, sa taille, etc.

D'autre part, les médecins sont formels : aucune « fille d'Eve » digne de ce nom ne consent, même sur ordre de la Faculté, à porter des bas de traitement, caoutchoutés, épais, disgracieux. Elles préfèrent souffrir. Ou plutôt elles préféraient.

Depuis quelques mois, en effet, tout a changé : un bas relaxe est né ; il s'appelle « Supp-Hose ».

Fouettées par les vagues, massées par le sable. *Garder toute l'année des jambes de vacances.* (Rapho)

Hôtesses de l'air et cover-girls

Quelles sont les qualités de Supp-Hose ? (1) (exclusivité Le Bourget).

● SA SOUPLESSE : il est en nylon, fin et élastique, absolument exempt de caoutchouc, tissé selon un procédé exclusif (mailles surtordues trois fois et contrariées).

● SON ÉLASTICITÉ : elle est variable. Supp-Hose Le Bourget exerce son maximum de contention à la cheville, là où la pression sanguine est la plus forte ; cette contention va en décroissant, jusqu'à devenir imperceptible à la hauteur des cuisses.

● SA TRANSPARENCE : « Supp-Hose » Le Bourget, qui exerce en fait un perpétuel « massage » de la jambe en la soutenant sans la comprimer, ne se distingue en rien d'un autre bas. Celle qui le porte est seule à savoir qu'elle le porte. En effet, autant Supp-Hose Le Bourget est épais dans son coffret, autant il devient fin une fois bien tiré sur la jambe.

● SA SOLIDITÉ : il a été prouvé par de nombreux tests que « Supp-Hose » Le Bourget durait de cinq à six fois plus longtemps que tout autre bas en nylon. Comme il sèche aussi vite qu'un bas ordinaire, il suffit d'en posséder une seule paire à la fois.

● SON EFFICACITÉ : avec Supp-Hose Le Bourget, vous finirez vos longues journées citadines en pleine forme.

« Supp-Hose » a déjà redonné leur dynamisme à des millions d'Américaines. En France, il remporte un véritable triomphe auprès des mannequins, des cover-girls et des hôtesses de l'air. Trois catégories de femmes qui obéissent aux mêmes impératifs : travailler debout... et être belles.

Vacancières du mois d'août, partez en paix, vous garderez toute l'année vos jambes de vacances : « Supp-Hose » Le Bourget vous attend à votre retour. Autre surprise à la rentrée : *Supp-Hose for men*. Réjouissez-vous, messieurs, ce mi-bas d'une grande élégance sera aussi efficace que son aîné.

(1) Supp-Hose est fabriqué exclusivement par Le Bourget. Brevet U.S.A. n° 2841971. Brevet français n° 1209073.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par Supp-Hose Le Bourget.

Supplément 4 pages pratique

MADAME EXPRESS

AOUT : dépannage pour les Parisiens
(voir page II)

(J. Decamps)

PLAGE : l'éponge aime la mer. *(Voir page IV.)*

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Découvert*** **à la présentation des premières collections de l'hiver 1960-1961, un reflet encore flou de la mode nouvelle : une jeune femme distinguée et un peu mélancolique qui, avec des chapeaux emboîtants et des robes de crêpe, évoque ce que devait être sa mère au moment de la crise de 1929.**

La cote de la mode d'hiver n'est pas encore fixée, en l'absence des quelques « ténors » qui présentent dans les prochains jours. Mais certaines valeurs sûres se dégagent déjà :

— la gamme des marrons et des prunes ;

— les tissus mous et souples (crêpes, jerseys, etc.) ;

— le retour de la taille ;

— la discrétion des épaules et de la poitrine ;

— la disparition des manches et des cols après cinq heures du soir ;

— les cheveux ultra-courts (voir page III).

Pour la longueur des jupes, certains couturiers ont misé sur 4 ou 5 centimètres de plus que l'hiver dernier, d'autres n'ont pas bougé. Les femmes, cette année, seront ainsi libres de choisir la solution qui met le mieux leur silhouette en valeur.

● ***Suggéré*** **que pour sa prochaine campagne, le Commissariat au Tourisme adopte le slogan « accueillir, c'est se taire » (après avoir lancé cette année son « accueillir, c'est sourire »). Tous ceux qui fréquentent les hôtels français de moyenne catégorie (et ils sont nombreux en ce moment) ont en effet constaté que s'il est agréable d'être bien reçu à l'hôtel, il est encore plus appréciable de ne pas être tenu éveillé jusqu'à une heure du matin par un pick-up qui hurle ou réveillé à l'aube par les conversations intempestives du personnel qui prend son service. La réputation des hôtels français ferait sans doute de sérieux progrès si on prenait soin par exemple :**

— de mettre des arrêts ou des « blunts » aux portes qui risquent de claquer ;

— de vérifier la tuyauterie ;

— de revêtir les sols de matière plastique, sinon de tapis ;

— de demander au personnel d'accepter l'idée que les clients doivent pouvoir se reposer jusqu'à une heure raisonnable (9 heures par exemple) ;

— de remplacer les sonnettes d'étage par des voyants lumineux (lorsqu'il existe un monte-charge notamment) ;

— de chausser les femmes de chambre de semelles de feutre au lieu de talons de cuir ;

— de baisser la radio ou le pick-up après 10 heures du soir (on peut aussi bien danser sur de la musique douce).

● ***Rappelé*** **à un amateur de pêche sous-marine qu'il n'a pas le droit de pratiquer son sport favori s'il n'est pas muni d'un « permis de pêche sous-marine ». Ce permis peut être délivré directement, entre autres, par le Touring Club de France et il est assorti d'une assurance couvrant la responsabilité civile du « chasseur ». Prix : 3 N.F., adhésion à l'Association : 17,50 N.F. (T.C.F., 65, avenue de la Grande-Armée. PAS. 62-65).**

● ***Prolongé*** **une mise en plis malgré le temps humide en vaporisant sur ses cheveux un nouveau produit qui, tout en fixant la chevelure, ne la ternit pas. Madame Express a constaté que cette « laque » conserve aux cheveux toute leur souplesse et leur brillant et qu'elle permet de se recoiffer très facilement. Existe en deux formules : bleue pour cheveux normaux ; orange pour cheveux teints ou décolorés. (Elnett, la bombe : 7,50 N.F., grands magasins et parfumeries.)**

PARIS VILLE FERMÉE... p

ÉTÉ

Ouvert en août

● ***Soixante - dix adresses indispensables à tous les Parisiens qui ne quittent pas leur ville.***

COMME chaque année, Paris sera désert en août. Malgré un léger effort d'étalement des congés payés (dans l'industrie automobile notamment), les départs resteront pratiquement aussi nombreux que l'an dernier. La S.N.C.F., qui a procédé à des « comptages » sur les cinq jours les plus chargés (du 29 juillet au 2 août), a prévu 1.363 trains, dont 395 sont des supplémentaires ; à cinq ou six près (en moins), ce sont les chiffres de 1959.

D'autre part, si l'on en juge par les affichettes déjà apposées chez les commerçants des divers quartiers, une énorme majorité de boutiques essentielles à la vie de tous les jours vont fermer, ces jours-ci, pour trois semaines au moins.

Madame Express a donc pris ses précautions. Pour ses lecteurs parisiens qui ne quittent pas leur ville en août, voici une liste de commerçants et d'artisans qui leur permettra de ne plus perdre des heures à la recherche d'un blanchisseur, d'un cordonnier ou d'un coiffeur qui n'ait pas baissé son rideau de fer.

Pour l'entretien

● LES BLANCHISSERIES-LAVERIES :

— Blanchisseries modernes et économiques, 55, rue Saint-Louis-en-l'Ile. DAN 94-51.

— Verlab, 170, avenue de Versailles. AUT 19-09.

● LES BLANCHISSERIES-TEINTURERIES :

— Dépôts M.A.J. (Grandes Blanchisseries de Pantin) : 2, rue Villebois-Mareuil (17e). — 5, rue Brémontier (17e). — 57, rue Letort (18e). — 129, avenue de Saint-Ouen (18e). — 45, avenue Félix-Faure (15e). — 46, rue des Plantes (14e).

● TEINTURERIES-PRESSINGS :

— Pressing Constellation, 60, rue Saint-Placide (6e). BAB 23-20.

— Le Nettoyage en 90 minutes (avec salon d'attente), 82 bis, rue La Fayette (9e). PRO 85-76.

— Chabredier-Leduc, 18, rue Quentin-Bauchart (8e). ELY 97-28.

— Rond-Point Elysées-Pressing, 6, rue de Ponthieu (8e). ELY 18-17.

— Picasse, 8, rue d'Alleray (15e). JAS 11-83.

— Thérèse Brun, 72, rue Chardon-Lagache (16e). JAS 11-83.

● NETTOYAGE DES APPARTEMENTS (dépoussiérages, vitres, parquets) :

— Entretien Moderne, 15, rue Guénégaud. DAN 64-97.

— Hygiène Technique, 25, rue Ordener. NOR 98-68.

Pour les réparations

● VÊTEMENTS :

— Silhouette - Retouche - Service, 49, rue de la Victoire. TRI 14-82.

— Station-Service de la Couture N° 1, 19, r. de Miromesnil. ANJ. 21-71.

● CHAUSSURES :

— Claraso (prend et livre à domicile), 34, rue Godot-de-Mauroy. RIC. 49-79.

— Toby (réparations instantanées), 2, rue Caumartin ; 117, avenue de Clichy ; 66, rue Montmartre. RIC 78-85.

● MAISON :

— Etablissements Atre : tout ce qui concerne la radio et l'électricité, dépannage à domicile, 17, avenue Claude-Vellefaux. BOL 90-83.

— J.-P. Guy, Société G.E.M.A.P. : travaux et réparations de maçonnerie, peinture, électricité, menuiserie, revêtement de sol, 12 bis, rue Le Veillard, Enghien-les-Bains. Tél. 964-02-75.

— Société Tout-de-Suite : tous dépannages maison, 52, rue Galande. MED 32-35.

— Digeco : dépannages télévision, 9, boulevard Malesherbes. ANJ 53-73.

● VOITURE :

— Garage du Parc : tous dépannages, toutes marques, jour et nuit. 63, rue de Billancourt, à Boulogne-sur-Seine. MOL 91-00.

— T.E.E.A. : tous dépannages électricité-automobile. 17, rue de Crimée. NOR 89-12.

Pour les repas

● DES CHARCUTERIES « ITALIENNES » :

— Cuyelier, 13, avenue Mozart. JAS 26-74.

— Formicari, 34, avenue Niel. CAR 72-62.

— Royalty, 35, Champs-Elysées. ELY 11-97.

● UN TRAITEUR « PAS CHER » :

— Le Finglouton (livraisons à domicile dans tout Paris). BER 16-24.

● DES PATISSIERS-GLACIERS :

— Les Pingouins, 12, boulevard de Clichy.

— Pons, 2, place Edmond-Rostand.

— Forfait, 45, rue Cler.

— Clément, 28, rue de la Pépinière.

— Colibri Royal, 4, rue Caulaincourt.

● DES ÉPICERIES « FINES » :

— Paquet, 75, rue du Bac.

— Dordonnat, 106, boulevard de Courcelles.

— Maison du Fromage, 62, rue de Sèvres.

— Super-Marché Bardou, 3, rue Pierre-Demours.

● DES « SPÉCIALISTES » :

— Battendier, 8, rue Coquillière. CEN 95-50.

— Fauchon, 24, place de la Madeleine. OPE 11-90.

Pour se faire coiffer

● FEMMES :

Les grands coiffeurs parisiens sont généralement ouverts pendant le mois d'août. Ils établissent un roulement parmi le personnel. Voici quelques adresses, mais il en existe beaucoup d'autres :

— Ambassade de la Coiffure, 57, av. Montaigne. BAL 49-15.

— Charles of the Ritz, 51, avenue Montaigne. ELY 55-39.

— Jacques Dessange, 37, av. Franklin-Roosevelt. ELY 31-31.

— André Katcha, 9, rue du Cirque. ELY 37-31.

— Roger Pasquier, 40, av. Pierre-Ier-de-Serbie. ELY 65-80.

— Jean Simon, 5, rue Marbeuf. ELY 62-94.

— Michel Kazan, 3, place du Théâtre-Français. OPE 66-64.

● HOMMES :

— Desfossés, 19, avenue Matignon. ELY 95-13. (Salon pour femmes également).

— Joffo : 128 ter, boulevard de Clichy (LAB 45-82). — 8, boulevard de la Madeleine (OPE 30-84) (femmes également).

Pour remercier

● DES FLEURISTES :

— Jean-Claude, 31, rue La Boétie. BAL 17-96.

— Gabrielle Debrie, 49, av. Franklin-Roosevelt. ELY 32-49.

— André Baumann, 85, boulevard du Montparnasse. DAN 89-73.

● DES LIBRES-SERVICES FLEURS :

— Multiflor, 3, rue de Sèze. OPE 46-99.

— Maryse, 11, rue d'Auteuil. AUT. 08-57.

— Neuilly-Fleurs, 85, av. du Roule, à Neuilly. MAI 22-05.

● DES BOUTIQUES-CADEAUX :

— La Boutique Danoise, 42, avenue de Friedland. CAR 02-92.

— Librairie des Invalides, 11, av. de La Motte-Piquet. (Commandes par téléphone). INV 48-60.

— Drug-Store Publicis, 133, avenue des Champs-Elysées. Ouvert jusqu'à 2 heures du matin.

Pour se soigner

● MÉDECINS :

Les médecins absents laissent en général l'adresse de leur remplaçant. D'autre part, la liste des permanences est déposée au commissariat de police de chaque quartier.

● PHARMACIENS :

Lorsqu'une pharmacie est fermée, elle affiche : 1° le nom de la pharmacie « de garde » la plus proche ; 2° le nom de la pharmacie où elle a déposé son ordonnancier, ce qui permet de faire renouveler les « préparations » en cours de traitement.

● DENTISTES :

Les dentistes absents se font souvent remplacer par un confrère. On peut trouver la liste des permanences auprès de la Préfecture de police (Bureau d'hygiène, DAN 44-20, poste 31-41).

LE PROVENÇAL
ses coquillages d'été
poissons et crustacés au gril
OUVERT EN AOUT
3, Rue Mouton-Duvernet
SEG. 40-28
FERMÉ LE DIMANCHE

COIFFURE

Mort à la « macrocéphale »

● ***Les cheveux courts de l'été ne repousseront pas à l'automne.***

CLAUDE DAEMS a quinze ans et demi, une sœur célèbre (Marie Daems) et de l'ambition. Covergirl depuis six mois, elle vient d'être promue mannequin par Guy Laroche, dont elle a présenté pour la première fois, mardi matin, la collection d'hiver 1960-61. Pour ses débuts dans le monde de la couture, elle a sacrifié ses cheveux et adopté la nouvelle coiffure ultra-courte.

S'il est trop tôt, en effet, pour tirer des conclusions définitives sur les collections des couturiers commencées depuis lundi (beaucoup de maisons importantes ne présentent qu'en fin de semaine), une première certitude s'impose : les femmes, à la rentrée, auront envie de couper leurs cheveux plus court que jamais. Cette décision a été prise par le groupe des « Créateurs de Paris » (Aubry, Guillaume, Alexandre, Carita, Antonio et Jacques Dessange), en accord avec les modistes et les couturiers. Les grands coiffeurs, affolés par les proportions que prenaient les têtes des Françaises depuis qu'ils avaient « inventé » le crêpage, pour gonfler les chevelures, veulent absolument lutter contre cette tendance à la « macrocéphalie » (grosse tête). Pour y parvenir, une seule solution s'imposait : couper les cheveux si court qu'il soit impossible de les crêper.

Guiches et favoris

Les moins de vingt ans sont les plus atteintes par cette maladie de la grosse tête. Accepteront-elles de se faire désintoxiquer ? C'est sans doute pour les convaincre que Jacques Dessange a choisi de lancer sa nouvelle ligne sur le plus jeune mannequin de Paris. Pour juger de sa réussite, il faudra attendre octobre et assister à la sortie des lycées et des facultés. Si les Brigitte Bardot cessent de proliférer et que les Jean Seberg se multiplient, la partie sera gagnée.

D'ici là, que les plus de vingt ans se rassurent, elles peuvent, sans arrière-pensée, se faire couper les cheveux avant de partir en vacances, elles n'auront certainement pas de regrets à la rentrée. Celles qui aiment suivre à la lettre les derniers caprices de la mode essayeront de porter des guiches (si elles ont les cheveux ramenés vers les joues) ou des favoris (en relevant tous les cheveux derrière l'oreille, sauf une petite mèche). C'est une fantaisie amusante, qui ne durera peut-être qu'un seul été, mais qui permet de conférer un petit air moderne aux têtes folles des soirs de vacances.

ACCIDENTS

Inconscience ou optimisme ?

● ***Dix organismes de secours veillent sur les automobilistes. Partez avec leur adresse.***

LES automobilistes s'obstinent à prendre la route du 14 juillet au 1er septembre ; pourtant, les bilans publiés par la Sécurité Routière sont chaque année plus dramatiques. Comme il serait absurde de renoncer à votre voiture pour partir en vacances, une seule solution s'impose : la PRUDENCE. Malheureusement, elle ne suffit plus, on est toujours à la merci d'un plus fou que soit ;

Si vous êtes victime d'un accident, gardez votre sang-froid et sachez que différents organismes sont susceptibles de vous venir en aide.

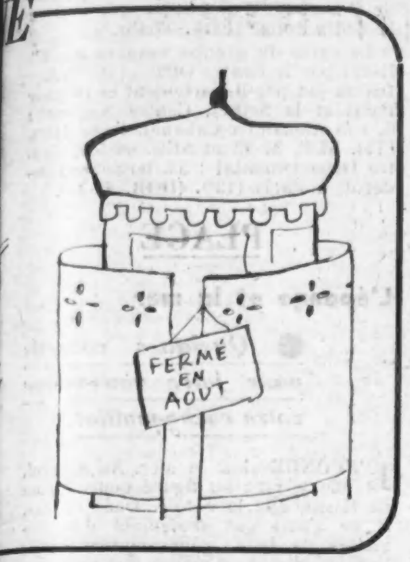
Avant le départ

Faire vérifier la pression des pneus, le parallélisme, le train avant, la direction, les freins et les phares.

A Paris, le Centre de Sécurité de l'Automobile Club de l'Ile-de-France, avenue de l'Amiral-Bruix, entre la porte Maillot et la porte Dauphine (Tél. KLE. 18-56) se charge gratuitement de

NOUVE
BRUMAIRE un atomiseur indéfi
Marcel Franck

... pé



[...]de Daems, printemps 1960.
[...] crinières sont condamnées.

(Muret-Berhaut)

Claude Daems, hiver 1960-61.
La désintoxication a commencé.

[...]is il faut prendre [...] minutes suffisent [...] rendre un diagn[...] enregistrent les [...]me, l'équilibrage [...]glage des phares. L'[...] « médecin techni[...]s plus légères im[...] que ce contrôle [...] permet — sur [...]et spécial » — [...] cinq pour cent [...] montant de la [...] Pour bénéficier de [...]ces-Sécurité » qui [...] France, il suffit [...] avec le club auto[...]

Sur la route

[...]e-Route », SUF. [...] devenu un véritable [...] d'informations au

(... tournant la page)

→

RECETTE

● DESSERT VITAMINE

— *Fruits de saison.*
— *1 ou 2 bananes.*
— *2 yoghourts.*
— *Sucre en poudre.*
— *Un arôme.*
— *Préparation : 15 minutes.*

Vous coupez en petits morceaux dans une jatte des fruits de saison (pêches, abricots, poires de Saint-Jean, pommes, un reste de melon ; ajoutez, si vous en avez, quelques framboises ou fraises des quatre saisons et des rondelles de banane). Vous saupoudrez de sucre, vous arrosez d'un verre d'eau plus ou moins parfumée d'une liqueur quelconque (ou d'un alcool). Laissez reposer quelques heures si possible. Au moment de servir, mélangez avec deux yoghourts et saupoudrez encore de sucre. Servez très frais.

SUZANNE
et HENRIETTE.

[...] Marcel Franck

Ma Chère,

Nous sommes dans ce coin des Alpes absolument charmant mais très isolé, ce qui fait dire à Jean et aux enfants que nous passons des vacances "trappeur".

Tu imagines que cela me change de notre vie de Paris.

Jean descend une fois par semaine faire des courses à Château d'Orge.

Tu connais sa passion des potages et tu sais le travail que je me donne à Paris pour faire, comme disent les enfants, "la soupe à papa".

Ne voulant pas que je me fatigue en vaine cuisine, Jean a fait une provision de potages Maggi. Révélation : il les trouve meilleurs que les miens.

Quant aux enfants qui rechignent à la maison, ici, il n'y en a jamais assez.

Quelle leçon pour moi et quelles corvées en moins à la rentrée!

Nous t'embrassons tous.

Françoise

P. S. - Si tu fais du Cresson Maggi, ajoute un peu de crème, cela lui donnera un velouté extraordinaire.

POTAGES MAGGI — BON APPETIT — BON APPETIT

Madame Chèreamie
Châlet "La Sapinière"
France

"ARTE SPEDIC 46 à DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

JACQUES FATH

parfums

rouge à lèvres

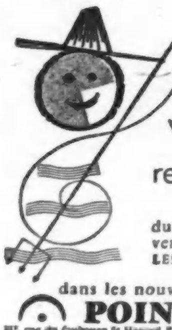
vernis pour les ongles

FABRIQUE DE SOUTIEN - GORGE ET LINGERIE

LEJABY

à BELLEGARDE (Ain)
Tél. : 2-68

Bureaux et Dépôts :
9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS
ANJ : 45-33.



les aoûtiens sont partis !

vous qui restez

profitez

du calme des affaires pour venir écouter avec vos amis LES MEILLEURS ENSEMBLES HI-FI ET STEREO dans les nouveaux salons d'écoute de

POINT D'ORGUE

117, rue du faubourg St-Honoré PARIS FACE SALLE PLEYEL CAR 95-95

→

service de l'automobiliste. Jour et nuit, une jeune femme répond à toutes les demandes :

— En cas de panne : elle indique l'adresse du garage le plus proche, de tous les pompistes ouverts la nuit en France. Conseils au besoin pour se tirer soi-même d'affaire.

— En cas d'accident : appeler alors, où que l'on se trouve, SUF. 78-00 en P.C.V. (la communication sera gratuite). Inter Service Route alertera l'hôpital le plus proche.

● LES POSTES DU SECOURS ROUTIER : on peut obtenir la liste de 8.500 postes actuellement en service en téléphonant à KLE. 42-10.

● LES ANTENNES DE RANIMATION : il existe quelques antennes de ranimation en France : ambulances équipées d'un matériel sanitaire complet et pourvues d'une équipe médicale. Elles se trouvent à Salon-de-Provence, à Villefranche-sur-Saône, Avignon, Aix-en-Provence et Troyes. Téléphoner à la gendarmerie locale qui seule a pouvoir de les alerter.

● LES POSTES POUR LES PREMIERS SOINS : deux mille quatre cents postes de l'U.N.A.T. (Union Nationale de Tourisme) signalés par un panneau à croix rouge complètent ceux du Secours Routier. Ils sont disposés sur 20.000 kilomètres de route.

● LES SAPEURS-POMPIERS : un service de santé comportant actuellement plus de 2.000 médecins tous volontaires a été créé pour aider les pompiers dans leurs missions de sauvetage. Ces médecins sont spécialisés dans les interventions délicates consécutives aux « chocs traumatiques » fréquents dans les accidents de la route.

Pour Paris et le département de la Seine, composer le 18. En province, appeler les sapeurs-pompiers locaux.

● C.R.S. ET GENDARMES : sur toutes les routes de France à grande circulation, des C.R.S. ou des gendarmes patrouillent à moto, en voitures légères équipées fréquemment de radio, ou en 403 familiales (équipées d'appareils photo, radio, brancards et médicaments pour secours d'urgence). Une voiture du Secours Routier complète fréquemment la formation. La plupart des C.R.S. ont un brevet de secouriste. Le « Groupement N° 1 » des C.R.S. à Versailles, est en particulier doté d'une excellente organisation de secours et d'interventions rapides. Son réseau de surveillance s'étend sur six départements : Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Eure, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher.

Pour une simple panne

Une simple panne n'est jamais dramatique, mais elle peut être fort embarrassante. Voici deux numéros de téléphone intéressants :

— Pour la Seine :

● GUT. 34-00. Les voitures de M. Fauchon (six camions-ateliers) sont, comme celles de la police, équipées d'un émetteur-récepteur en liaison constante avec le centre de commandement et reçoivent votre appel sur ondes courtes (Service Renault).

● WAG. 05-18. De jour et de nuit, un appel à ce numéro (Service Simca) alerte M. Trillaud qui vous dépanne sur place et sur l'heure.

— Hors Paris : le précédent service fonctionne également à Lyon : appel : 60.45.01 ; à Marseille : 59.68.30 ; à Nice : 887.46 ; à Villefranche-sur-Saône : 4-78 ; à Béziers : 37.00.

Enfin, il est prudent d'avoir sur soi une carte de groupe sanguin et la fiche de « Secours d'urgence » que délivre la Croix-Rouge (ELY. 50-42).

La carte du groupe sanguin est délivrée par le Centre Officiel de Transfusion (un par département et 10 pour Paris et la Seine). Centre National : 6, rue Alexandre-Cabanel, Paris (15e). (Tél. SUF. 32-33 et SEG. 00-53). Centre Départemental : 53, boulevard Diderot, à Paris (12e). (DOR. 47-30).

(J. Decamps)

BLANCHE, DROITE, GANSÉE.
Pour traverser la route.

PLAGE

L'éponge et la mer

● ***Quelques conseils pour faire vous-même votre cache-maillot.***

L'EPONGE aime la mer. Au naturel, elle y vit ; au figuré (sous forme de tissu), elle la côtoie. Dans ce cas, il ne s'agit pas seulement des serviettes de bain, généralement inutilisables, d'ailleurs parce que remplies de sable, mais des tuniques, robes, manteaux, chasubles et autres cache-maillot que les femmes adoptent de plus en plus pour traverser décemment la route sans avoir besoin de se livrer ensuite à un strip-tease délicat sur la plage.

Dans les bazars

La plupart des magasins proposaient cette année des modèles confectionnés en tissu éponge (1), mais cet accessoire n'a peut-être pas fait partie de votre budget vestimentaire à la veille du départ. Comme il s'agit d'une matière assez peu onéreuse, relativement facile à travailler, et que l'on trouve maintenant dans presque tous les bazars de vacances, vous pourrez, grâce au tissu éponge, apaiser l'envie de « faire un peu de couture », qui ne manquera pas de vous saisir le premier jour de mauvais temps.

Voici quelques conseils qui vous permettront de confectionner vous-même une sortie de bain amusante :

● Choisissez une forme simple, plutôt drôle que construite, ne vous lancez pas inutilement dans les pinces de poitrine.

● Renoncez au col et aux manches, difficiles à monter. Préférez les poches appliquées aux poches fendues.

● Remplacez le plus souvent possible les coutures et les ourlets par une ganse large piquée à cheval (voir photo ci-contre), vous éviterez ainsi les épaisseurs disgracieuses et les bords qui s'effilochent. (Une précaution : surfilez grossièrement le tissu avant de poser la ganse.)

● Renoncez également aux boutonnières (très délicates à réussir dans l'éponge) en utilisant de la ganse double pour faire des brides.

● Adoptez des coloris vifs, qui feront oublier les imperfections de la coupe et du fini. Mais ne vous lancez dans les raies et les imprimés que si vous vous sentez capable de faire parfaitement coïncider les dessins.

● Enfin, si votre ouvrage vous déçoit, vous aurez toujours la ressource, l'année prochaine, d'en faire des gants de toilette.

(1) Nous avons photographié deux modèles particulièrement raffinés :

● PHOTO PAGE I : manteau en tissu éponge blanc bordé rouge et garni de cœurs rouges sur le col et sur la poche. Peut se porter avec ou sans ceinture : 138 N.F. (*Jacques Noël, de Grenoble, 18, avenue Franklin-Roosevelt.*)

● PHOTO CI-DESSUS : robe droite blanche, ganse et boutons bleus, deux pattes boutonnées sur les épaules. Poche appliquée à droite : 118 N.F. (*Boutique Roger Gallet, 62, faubourg Saint-Honoré.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de :

Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Suzanne Havas, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Michel Random, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

Vous aimez le soleil, vous aimez sa chaleur bienfaisante, mais, vous savez que certains rayons sont nocifs et risquent de vous brûler.

Alors protégez-vous de ces méfaits grâce à Delial véritable écran protecteur.

Delial®

c'est encore Bayer

Delial crème, huile, lotion, lait solaire ou aérosol, est maintenant en vente

Delial

bronzez plus vite et mieux !

ne craignez plus le soleil !

FERET FRERES

O. P. G. 60

● cinéma

NOUVEAU

LA DOLCE VITA : le nouveau Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Marignan, ELY.* 92-82.)

PROPRIÉTÉ PRIVÉE : la belle et les blousons noirs. Un coup d'éclat de la « Nouvelle Vague » américaine. (*Rotonde, MED.* 08-22 ; *Biarritz, ELY.* 42-33 ; *Royale, ANJ.* 82-66.)

JAMAIS LE DIMANCHE : une comédie réussie tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prix d'interprétation à Cannes. (*Avenue, ELY.* 49-34 ; *Lord-Byron, BAL.* 04-22.)

QUI ÉTAIT DONC CETTE DAME ? : le ménage Tony Curtis-Janet Leigh sauvé par le F.B.I. et l'imagination de Dean Martin. Pour les amateurs de comédie américaine. (*Marbeuf, BAL.* 47-19.)

LA BALLADE DU SOLDAT : un permissionnaire de l'Armée Rouge découvre, pour les spectateurs occidentaux, une Russie à l'eau de rose. (*George-V, BAL.* 41-46 ; *Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

QUAND LE RIRE ÉTAIT ROI : un recueil des burlesques américains de la grande époque gâché par des commentaires incongrus. (*Ermitage, ELY.* 15-71 ; *Max-Linder, PRO.* 40-04 ; *Images, LAB.* 47-94.)

RECENT

PICKPOCKET : le dernier Bresson. Pas pour les amateurs de westerns. (*Régina Gaumont, LIT.* 26-36 ; *Bosquet Gaumont, INV.* 44-11 ; *Montrouge, GOB.* 51-16.)

LES SORCIÈRES DE SALEM : Simone Signoret et Yves Montand dans l'adaptation, faite par Sartre et Rouleau, de la pièce d'Arthur Miller. (*Quartier-Latin, DAN.* 84-65.)

A BOUT DE SOUFFLE : de Jean-Luc Godard. Le film dont on a le plus parlé cette saison. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04 ; *Astor, PRO.* 72-00.)

LE PIGEON : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement du « Rififi chez les hommes ». (*Studio Ruspail* 216, *DAN.* 38-98.)

HIROSHIMA MON AMOUR : un film important, difficile et irritant, devenu un grand succès de public. (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

LES LIAISONS DANGEREUSES 1960 : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim, lancé par la censure. (*Plaza, OPE.* 74-55.)

ANCIEN

ALEXANDRE NEWSKI : de S.M. Eisenstein, musique de Prokofiev (1938). Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

CITIZEN KANE : en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Bonaparte, DAN.* 12-12.)

STELLA : Melina Mercouri en Carmen grecque sous la direction de son compatriote Michel Cacoyannis (1954). (*Reflets, GAL.* 99-91.)

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES : Cary Grant et des « dames au chapeau vert » qui empoisonnent avec humour (1942). (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

TOUCHEZ PAS AU GRISBI : le célèbre roman d'Albert Simonin porté à l'écran par Jaques Becker. Gabin, gangster retiré, reprend du service (1955). (*Abbesses, MON.* 55-79.)

SUR LES QUAIS : Marlon Brando, dirigé par Elia Kazan, se révolte contre les abus des syndicats de dockers américains (1955). (*Napoléon, ETO.* 41-46 ; *à partir du vendredi* 29 *juillet.*)

REMORQUES : le couple Gabin-Morgan dans un drame de la mer, mis en scène par Jean Grémillon (1939). (*Danton, DAN.* 08-18.)

LA KERMESSE HÉROIQUE : la truculente farce de Jacques Feyder. Les bourgeois flamands aux prises avec l'occupant espagnol (1935). (*Studio République, OBE.* 58-08.)

LE MILLION : autour d'un billet de loterie un film-ballet de René Clair (1931). (*Alésia, LEC.* 89-12.)

HOTEL DU NORD : amour raté autour du canal Saint-Martin. Marcel Carné poétique, et une merveilleuse distribution : Annabella, Arletty, Jean-Pierre Aumont et Louis Jouvet (1938). (*Mirages, EUR.* 64-53.)

LES ENFANTS DU PARADIS : Carné-Prévert sur le boulevard du crime (1945). (*Celtic, ODE* 47-62 ; *Régent, MAI.* 40-40.)

RASHOMON : quatre témoins et un crime. Le film qui, en 1951, nous révéla le cinéma japonais. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

● télévision

JEUDI 28 JUILLET, A 21 H. 30 : « Terre des Arts », une émission de Max-Pol Fouchet, Jacques Floran et Jean-Luc Dejean : visite au musée Grœninge de Bruges, où se tient actuellement une très importante exposition de primitifs flamands (Memling, Van Eyck, Jérôme Bosch, etc.).

VENDREDI 29 JUILLET, A 22 H. 5 : « Musique pour vous ». Lucienne Bernadac présentera au cours de cette émission deux ensembles instrumentaux : l'Ensemble de violes et violons de Marius Casadesus et l'Ensemble « Structures sonores » de Lasry-Bachet. Réalisation : Jean-Paul Carrère.

SAMEDI 30 JUILLET, A 21 H. 20 : « Soirée au Palm Beach », en direct de Cannes. Avec : Petula Clark, Jean Constantin, Francis Blanche, Claude Bolling et son orchestre, etc. ; présentation de Pierre Tchernia, réalisation : Marcel Cravenne.

DIMANCHE 31 JUILLET, A 20 H. 35 : « Les Belles de Nuit », le film de René Clair, avec Gérard Philipe, Martine Carol, Gina Lollobrigida, etc. Ce film sera projeté dans le cadre de l'émission-concours de Marcel L'Herbier : « Critérium du film fantastique ».

DIMANCHE 31 JUILLET, A 22 H. 5 : « L'art et les hommes » : « Bonsoir, monsieur Rouault » (2e diffusion).

LUNDI 1er AOUT, A 20 H. 35 : « Le Prince de l'Escurial », de Kurt Becsi, écrivain autrichien contemporain. C'est Roger Coggio, comédien transfuge du T.N.P., le Hamlet du Festival de Carcassonne, qui présentera lui-même cette œuvre montée avec ses propres moyens.

MERCREDI 3 AOUT, A 20 H. 35 : « Paillasse », de R. Leoncavallo, adaptation de Henri Spade, avec Tony Poncet, Jeanine Panis, etc., orchestre radio-lyrique sous la direction de Georges Derveaux.

● jeu

Êtes-vous un bon spectateur ?

Solution du jeu des pages 30-31.

1 : f	23 : b
2 : h	24 : e
3 : l	25 : d
4 : b	26 : a
5 : k	27 : c e
6 : e	28 : e
7 : e	29 : d
8 : i	30 : a
9 : g	31 : b
10 : j	32 : d
11 : a	33 : a
12 : d	34 : b
13 : b	35 : e
14 : a	36 : e
15 : a	37 : b d f
16 : b	38 : a e f
17 : b	39 : a
18 : b	40 : f
19 : a	41 : a e f g
20 : b	42 : b c d h
21 : b	43 : c
22 : a	

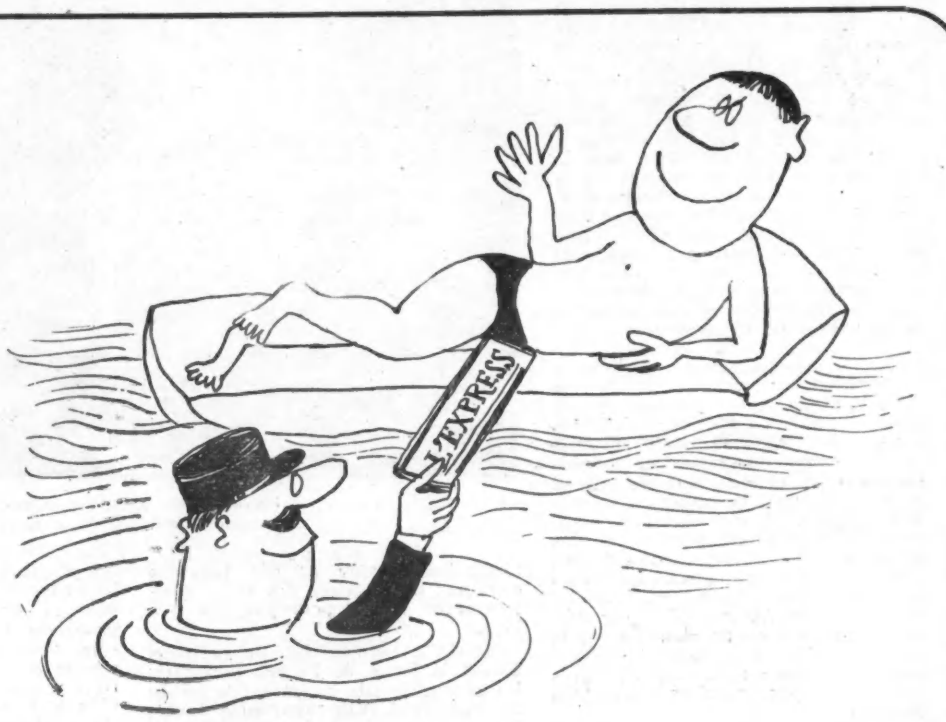
44 : Le Bossu, A Bout de souffle, 125, rue Montmartre, Le Baron de l'Ecluse, Le Dernier Train pour Gun Hill, Jamais le dimanche, La Douceur de vivre, Le Dernier Rivage, A Double Tour, La Belle au Bois Dormant, Confidences sur l'Oreiller, Vous n'avez rien à déclarer, Les Yeux de l'Amour, Les Scélérats, Au risque de se perdre, Les Héritiers, Le Pont, Soudain l'été dernier, Les Derniers Jours de Pompéi, La Mort aux trousses.

45 : d	50 : f
46 : e	51 : e
47 : a	52 : d
48 : g	53 : b
49 : a	54 : c
	55 : e

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

(gratuit si vous voulez)



Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Vous bénéficierez gratuitement du service de la « Lettre confidentielle », réservée exclusivement à nos abonnés.

3° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.

M ______________________________

Adresse de vacances ______________________________

désire souscrire un abonnement-vacances de
1 mois à 5 NF
2 mois à 7,5 NF
3 mois à 13 NF

et vous règle la somme de ______ NF — par chèque
— par virement à votre CCP 73-78-19 Paris.

CUBA

Un expert chez Castro

Le professeur René Dumont, un des grands experts mondiaux des questions agricoles, vient d'étudier à Cuba les premiers résultats de la réforme agraire, entreprise n° 1 du régime Castro, et dont dépend la réussite ou la chute de « Fidel ». Voici ses conclusions :

1960 est pour Cuba « l'année de la réforme agraire », après 1959, « année de la libération », avant 1961, « année de l'industrialisation », et 1962, « année de l'éducation ».

La loi instituant la réforme agraire date du 18 mai 1959. On en fêtait il y a quelques semaines le premier anniversaire. Le premier bilan dressé à cette occasion est impressionnant. Surtout si l'on se réfère à la situation dans le reste de l'Amérique latine, où partout le régime du « latifundium » (1) est générateur de faim et de chômage.

Dans certains secteurs, le « latifundiaire » sud-américain a encore droit de vie et de mort sur ceux qui vivent sur ses terres. De toute façon, l'étendue des propriétés, l'absence d'impôt foncier entraînent une sous-exploitation des domaines. Ainsi, le Chili doit importer 30 % des produits agricoles qu'il consomme et cette proportion augmente chaque année, bien que les terres de sa « vallée centrale » soient parmi les plus riches du monde.

Les salaires sont ridiculement bas, voire inexistants, là où les domaines sont si vastes qu'il suffit aux possédants de rétrocéder quelques parcelles infimes pour disposer d'une main-d'œuvre gratuite. Le peone de Colombie paie de deux journées de travail par semaine le loyer de sa petite « ferme de subsistance ». Au Chili, « *l'inquilino* », en plus du logement et du droit de pacage, gagne à peu près 1 N.F. par jour. Une des plus effroyables « zones de famine » du monde se situe au Brésil, dans le « Nordeste ». Là, le privilège de la boutique du domaine, le « barracao », accordé au contremaître, confère à ce dernier le quasi-monopole de la vente des vivres. Les taux pratiqués sont tels que le salaire journalier équivaut, dans cette boutique, à la valeur d'un kilo de fécule de manioc (fazenda Jurema, Etat de Pernambuco).

Les « porteurs de machete »

Le Mexique, le premier, a tenté de codifier une réforme agraire dès la Constitution de 1917. Mais ce n'est que sous la présidence de Lazaro Cardenar, de 1935 à 1940, que celle-ci a pris une certaine ampleur. Depuis 1950, cependant, une certaine connivence des Pouvoirs publics et des propriétaires « sabote » cette réforme, lentement mais sûrement. Au Venezuela, la réforme s'est limitée à des demi-mesures. Après de longues études juridiques, on l'a aiguillée sur la mise en valeur prioritaire des « terres domaniales » : or, ce sont le plus souvent les plus reculées et les plus pauvres.

Bien que les salaires aient été à Cuba parmi les plus élevés (souvent 1 dollar 75 par jour) des Caraïbes, le chômage n'a cessé de sévir depuis la mainmise des Etats-Unis sur l'économie du pays, au début du siècle. 300.000 chômeurs en permanence, sans compter le sous-emploi des 400.000 saisonniers, seulement occupés pendant la « zafra », la récolte des tiges de canne à sucre.

Six grandes sociétés contrôlaient à elles seules un million d'hectares de terres à canne, soit plus de la moitié de la surface en canne. La monoculture sucrière imposait d'importer riz, lard, fruits et légumes, coton et viande... Pour ce qui est de l'élevage, on avait retenu le modèle du ranch du Texas dans un pays où la densité de population est 50 à 100 fois plus élevée que dans les steppes des Montagnes Rocheuses, et où il pleut cinq fois plus ! Bref, la seule recherche de l'intérêt privé avait conduit les Américains à négliger à peu près complètement la collectivité cubaine et ses besoins.

Les étudiants nationalistes qui prirent le maquis — ils étaient souvent d'origine bourgeoise — n'avaient pas d'idée très précise sur la future organisation économique de leur pays : ils luttaient seulement contre une dictature corrompue, qui maintenait le peuple dans la misère. Mais ils décidèrent d'inscrire en tête de leur programme la réforme agraire, quand ils constatèrent que leur principal appui venait des « porteurs de machete », les ouvriers agricoles. La révolution cubaine est née dans les champs : les ouvriers des villes n'intervinrent à peu près pas, ou très tard.

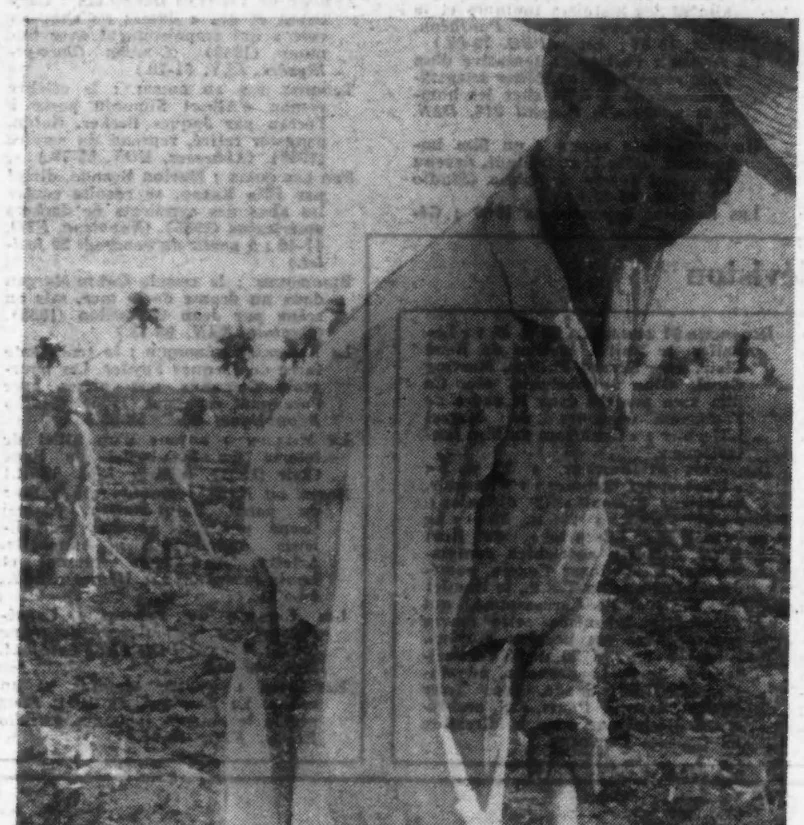
Aussi, la réforme fut-elle radicale. Tirant la leçon de l'échec mexicain, les ex-maquisards conçurent la loi du 18 mai 1959. Elle exproprie toutes les terres louées à des métayers ou à des colons, quand ces derniers n'exploitent pas plus de 67 hectares (cinq caballeria). Elle limite les domaines directement exploités à 400 hectares, sauf si les rendements sont de 50 % supérieurs à la moyenne nationale. Et dans ce dernier cas la limite est de 1.340 hectares. Enfin, les locataires de terre reçoivent gratuitement jusqu'à 27 hectares et l'acquièrent éventuellement à titre onéreux au-dessus de cette superficie, jusqu'à 67 hectares seulement.

Le rendez-vous avec Castro

L'expropriation fut menée rondement sous la surveillance directe des anciens officiers rebelles qui sont à la tête de chacune des 28 zones de développement qui divisent l'île.

Au 18 mai 1960, 800 coopératives agricoles étaient établies sur les ex-latifundia, couvrant une superficie proche du million d'hectares. De plus, des coopératives sont également en voie d'établissement sur 1,3 million d'hectares de propriétés mises sous séquestre.

Un organisme officiel, l' « Institut National de la Réforme Agraire », l'I.N.R.A. comme on dit à Cuba, contrôle la réforme. Si l'on sait que Cuba compte 8,8 millions d'hectares cultivés (sur lesquels 3,8 millions en prés et 1,9 de labours), on peut dire que la majorité des terres riches de l'île ont changé de propriétaire, contrairement à ce qui s'est passé au Mexique, où ce sont surtout les terres les plus pauvres qui changèrent de main.



(Archives.)

UN OUVRIER AGRICOLE CUBAIN.
Du travail pendant la « zafra ».

Les ouvriers agricoles qui travaillaient les « latifundia » n'étaient pas, pour la plupart, des aspirants à la propriété individuelle, comme en Europe orientale. La majorité, composée de saisonniers, partaient sur les routes, une fois la coupe terminée. Cela a permis de passer directement du « latifundium » à la coopérative, qui a été acceptée d'enthousiasme, et d'éviter le redoutable écueil du morcellement extrême des propriétés.

En Pologne, par exemple, le progrès agricole bute sur la propriété de trois hectares avec un cheval, deux vaches et quatre porcs, soit 80 jours de travail par an assurés au paysan ; avec un revenu en conséquence, et des rendements bien inférieurs à ceux des grandes propriétés. Cela s'est passé un peu de la même façon au Mexique. Cuba a évité ce danger, grâce à la coopérative, et la très grande majorité du peuple cubain est pour le régime.

L'ensemble des coopératives est géré à partir d'un vaste building de dix-huit étages de La Havane. Mais il semble que la centralisation soit excessive.

Il est impossible par exemple d'établir des prix de revient réels pour chaque entreprise, ce qui serait indispensable pour voir celles qui sont bien gérées, et déterminer les localisations les plus favorables aux nouvelles cultures (arachide ou coton, riz ou tomates). L'accent a été trop mis sur la motorisation, qui coûte beaucoup de devises et freine la nécessaire réalisation du plein emploi. Les salaires nominaux ont été relevés, sans que la production croisse en proportion. On a attaqué au bulldozer des terrains en friche de qualité médiocre, à grands frais. On a promis enfin à chaque coopérateur un beau logement.

Il faut comprendre que la réaction de Fidel Castro est passionnelle, sentimentale, avant d'être strictement économique.

Ayant ouï dire que je critiquais assez sévèrement la réalisation de sa réforme agraire, il m'a demandé de le rejoindre, à Pilar del Rio, capitale de la province la plus à l'ouest. C'était le 20 mai 1960, jour d'une des fêtes nationales. « *Rendez-vous sur l'estrade* », avait-il dit. J'ai dû d'abord traverser la foule, quelque 200.000 personnes. Une fois sur l'estrade, je cherche à expliquer à Fidel Castro les idées essentielles. Mais le vacarme est effroyable : les musiques du défilé, les cris de la foule, la radio qui hurle. Chapeaux et fleurs volent en l'air. Quel enthousiasme populaire, et quel contraste avec la Hongrie et la Tchécoslovaquie de 1948 !

Discussion à tête reposée

Heureusement, le soir, au mess des officiers du quartier voisin, j'ai pu longuement reprendre cette discussion, à tête reposée. J'ai été frappé de la masse de connaissances agricoles de Fidel. Mais son entourage restait silencieux : je craignais qu'à l'insu même de Castro, cette absence de critiques ne finisse par créer une atmosphère de cour.

Fidel Castro a écouté mes critiques avec beaucoup d'attention et m'a demandé de revenir pour préciser mes vues. J'ai conseillé de *rechercher d'abord le plein emploi*, l'accroissement du nombre de jours de travail, seule méthode susceptible de relever le niveau de vie et d'accroître la production dans les délais les plus rapides. J'ai suggéré de combiner dans chaque exploitation agricole la culture et l'élevage, séparés du temps de la « plantation » coloniale.

En replantant de jeunes cannes, on peut libérer, sans diminuer la production, la moitié des terres consacrées au sucre (les vieilles cannes peuvent durer de huit à dix ans, parfois vingt-cinq, mais le rendement baisse considérablement au fur et à mesure, 15 tonnes à l'hectare contre 80 à 100 tonnes en replantant des boutures de tiges). Sur les terres ainsi libérées ou sur de vieux prés mis en culture, après labour, on peut obtenir des fourrages à haute production (2).

Des efforts — insuffisants — ont été cependant réalisés dans ces directions. Mais, malgré un manque d'organisation typiquement « sud-américain », l'agriculture cubaine progresse sensiblement. Ce progrès peut être encore plus rapide, à condition de mieux utiliser les techniciens disponibles, de jouer sur les moyens de diffusion modernes, brochures, presse, radio, d'accroître l'effort dans les écoles. D'ores et déjà, dès la première année, à la différence des autres pays qui ont tenté une réforme agraire, la production semble avoir augmenté.

Dormir ou ne pas dormir

Il faut aussi noter le fait que la révolution cubaine est bien plus ouverte à la critique que les démocraties populaires en 1948. Il n'y a à Cuba aucune théorie rigide qui imposerait, pour des motifs idéologiques, une solution antiéconomique. Fidel Castro est un empirique qui sait tenir compte de la leçon des faits. Son handicap, c'est de vouloir « *tout donner, tout de suite* ». Il m'a fait venir près de lui parce que je critiquais sévèrement son enfant chéri, l'I.N.R.A., qu'il préside personnellement. Mais il envoie un mois le directeur de cet organisme, la plus grosse entreprise de l'île, comme ambassadeur extraordinaire dans les pays de l'Est !

Il est vrai qu'il n'a confiance qu'en ses « companeros » rebelles, et cela se comprend.

(1) Grande propriété.

(2) Une véritable « révolution fourragère » est en cours dans les pays tropicaux grâce à une nouvelle graminée, la digitaria decumoens, vulgairement pangola.

La Révolution a porté au pouvoir les étudiants et certains d'entre eux ne sont pas suffisamment initiés à leur nouveau métier; alors que, comme Fidel, ils veulent tout faire eux-mêmes.

Quand ils ont perdu trop de temps, faute d'aide ou d'organisation, ils se rattrapent sur leur sommeil : J.-P. Sartre a tort de leur en faire compliment, car le surmenage en a déjà conduit à l'asile d'aliénés. Je préfère, comme Claude Jullien, leur conseiller de dormir plus. Et leur faire uniquement des louanges n'est pas leur rendre vraiment service.

Les ex-ouvriers agricoles des « latifundia », groupés dans les coopératives, ont aujourd'hui toutes les faveurs de la révolution. Pour eux, les salaires relevés, sans toujours tenir compte des exigences d'une saine gestion, à eux les beaux appartements. Cela risque de mettre en déficit certaines coopératives, et cela deviendra grave quand elles recevront leur autonomie et que l'I.N.R.A. coupera le cordon ombilical de la gestion administrative, nécessaire au début.

On peut craindre aussi que la suppression totale du loyer du sol ne mette en état d'infériorité ceux qui ont reçu les terres les plus pauvres. La cession gratuite de terres riches n'incite pas nécessairement à les mettre pleinement en valeur. On aurait pu maintenir un certain loyer au profit de l'Etat, qui aurait pu, de la sorte, investir davantage.

J'ai ainsi noté à San Juan Y Martinez, célèbre pour son tabac de « cape » de cigare, le cas d'un ancien « locataire » d'une dizaine d'hectares auquel l'Etat a fait cadeau de sa ferme, donc pratiquement d'une rente de 12.500 N.F. Or, il emploie en pleine saison de culture du tabac une vingtaine d'ouvriers. Attention : on ne peut plus dire là : « la terre à qui la cultive » !

Le meilleur contre-feu

Il demeure que les petits paysans — et Cuba en compte 70.000 familles — restent un peu à l'écart : bien encadrés et animés, ils seront d'un appoint considérable dans l'augmentation de la production. Car la « guerre économique » avec les Etats-Unis implique une sorte de « mobilisation générale », qui ne peut laisser personne en dehors. Mais on aurait tort de redouter, comme le font certains, une « tendance spontanée au capitalisme » de ces paysans.

Dans le pire des cas, n'oublions pas qu'une mauvaise réforme agraire vaut mieux que pas de réforme du tout. Nous évoquions le sabotage de la réforme mexicaine. Malgré cela, le Mexique, seul de toute l'Amérique latine, a doublé de 1945 à 1955 sa production agricole ! C'est en grande partie la conséquence indirecte d'une réforme agraire pourtant sabotée. Et cela grâce aux résultats obtenus par des moyens propriétaires de type capitaliste, qui ont pris la place des « latifundiaires » et que la réforme a heureusement inquiétés.

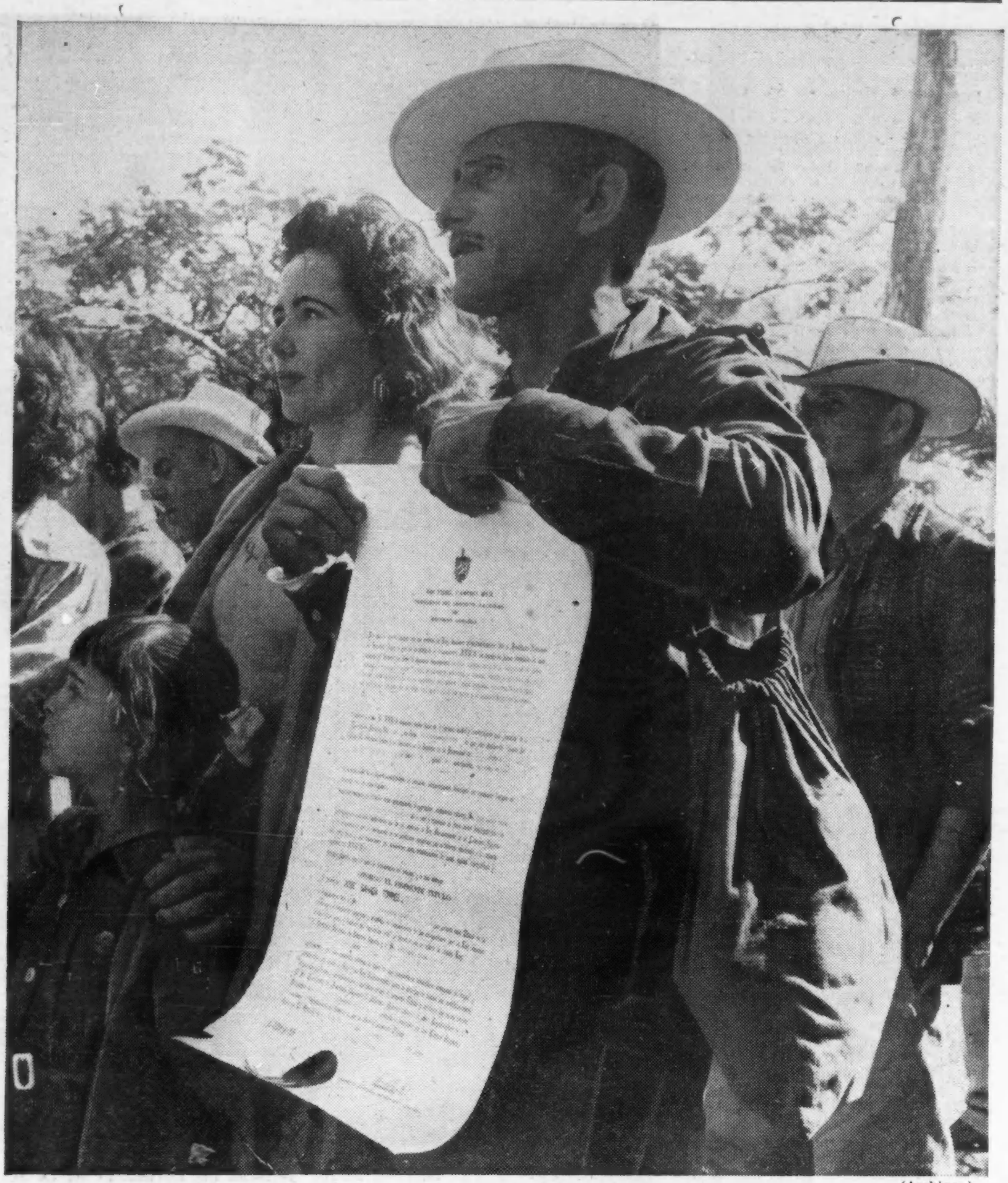
Cuba, qui a « foncé », produit d'ores et déjà davantage, dès le départ, sur les terres expropriées. Et très vite il peut faire beaucoup mieux. La sous-exploitation des sols est telle qu'il est difficile, à la différence de l'Europe, de faire pire qu'avant. Fidel Castro possède une large marge d'erreurs possibles, plus favorisé en cela que Nehru. Mais il ne saurait en abuser.

En soutenant à fond les intérêts de leurs grandes sociétés — foncières, sucrières et pétrolières — les Etats-Unis ont transformé une révolution, somme toute locale à ses débuts, en un événement mondial. Fidel Castro n'était pas et n'est pas encore communiste. Si même il s'intitulait ainsi, il risquerait l'excommunication, car sa construction économique s'éloigne plus encore que celle de Tito du modèle soviétique. Ce n'est pas un « hérétique », mais un « païen ».

Mais les Yankees, en le contraignant à rechercher des alliés, font tout pour le rapprocher des communistes. *Puissent-ils comprendre à temps que le meilleur contre-feu au totalitarisme est une révolution non totalitaire.*

RENE DUMONT.

Le professeur René Dumont repart cette semaine pour Cuba, où Fidel Castro l'appelle maintenant auprès de lui comme conseiller agricole. Il a accepté de tenir pour « L'Express » le journal de cette expérience.



(Archives.)

LA REMISE DES TITRES DE PROPRIÉTÉ DANS UNE COOPÉRATIVE CUBAINE.
Un million d'hectares à partager.

MÉDECINE

Les 80 %

● ***Qui a tort, qui a raison dans le conflit qui oppose la Sécurité sociale aux médecins ? Rosie Maurel poursuit son enquête sur la médecine en France (1).***

LE décret du 12 mai 1960, mettant en demeure les médecins de signer une convention-type avec les organismes de Sécurité sociale de façon à permettre aux assurés sociaux un remboursement à 80 % des honoraires médicaux réels — décret dont la publication déclencha une grève des médecins, qui dure encore — a fait l'effet d'une bombe pour le public non informé : c'est en réalité l'aboutissement de quinze ans de conflit entre la Confédération des médecins et les syndicats médicaux, d'une part, et la F.N.O.S.S. (Fédération Nationale des Organismes de Sécurité sociale) et les caisses régionales de Sécurité sociale, de l'autre.

Ce conflit s'explique aisément. En effet, la médecine française, la seule profession, avec celle d'avocat, qui soit totalement « libérale », s'est trouvée depuis quelques années, du fait de l'évolution sociale, amenée à travailler en liaison étroite avec l'organisme le plus administratif, le plus « fonctionnarisé » qui soit : la Sécurité sociale. La « collaboration » n'a jamais cessé d'être difficile depuis la création de la Sécurité sociale par l'ordonnance du 15 octobre 1945.

Dès 1945, un système de convention concernant la fixation et le remboursement des honoraires médicaux avait été proposé aux médecins, selon les modalités suivantes : les tarifs étaient proposés par les syndicats médicaux départementaux à la Caisse régionale de Sécurité sociale intéressée. Après discussion entre les deux parties, ces tarifs devaient être inclus dans une convention qui serait ensuite soumise à l'homologation d'une commission nationale composée pour un tiers de représentants des caisses de Sécurité sociale, pour un tiers de représentants du corps médical, pour un tiers de représentants des ministères du Travail, de la Santé publique et de l'Economie nationale.

57 sur 91

Si le syndicat médical départemental et la Caisse régionale de Sécurité sociale ne pouvaient pas se mettre d'accord, ou si la convention signée n'étaient pas approuvée par la commission nationale, cette dernière fixait, pour les départements considérés, un tarif d'honoraires dit « tarif d'autorité », servant de base au remboursement. Les tarifs, soit conventionnels, soit d'autorité, s'imposaient légalement aux médecins, mais l'ordonnance admettait que ces tarifs soient dépassés par le praticien en raison de sa notoriété et de diverses circonstances particulières. C'était, il y a déjà quinze ans, l'essentiel du décret Bacon, sauf que, cette fois-ci, le gouvernement ne laisse plus les médecins élaborer leurs conventions, mais les met en demeure de souscrire à une convention élaborée par lui.

Car les conventions « libres » n'avaient pas rencontré grand succès : en 1959, après quatorze ans de tractations, 57 départements seulement sur 91 avaient des conventions en application. Dans tous les autres, les assurés étaient remboursés sur la base du dérisoire tarif d'autorité (2). Les départements à convention étaient surtout des départements agricoles. Les gros centres industriels Paris-Lyon-Marseille s'étaient toujours montrés particulièrement réfractaires.

Que la faute en revînt au mauvais vouloir des médecins, à la Sécurité sociale ou au gouvernement, le fait était là : en quinze ans, le système des accords conventionnels librement consentis de part et d'autre avait échoué. Quand le Premier ministre, M. Michel Debré, fit savoir qu'il avait l'intention de mettre fin à cet état de choses en élaborant un projet de convention-type, auquel les médecins seraient invités à souscrire, la Confédération donna l'ordre aux syndicats départementaux de dénoncer immédiatement toutes les conventions en cours. On repartait à zéro !

Lorsque le décret parut au « Journal officiel », la Confédération et l'Ordre des médecins lancèrent un ordre de grève administrative (refus de signer les feuilles de la Sécurité sociale), qui fut suivi, selon les estimations de M. Bacon lui-même, par 85 % des médecins. Le gouvernement avait

→

(1) Voir « L'Express » du 21 juillet, p. 15.

(2) A Paris, ce tarif est de 4 N.F. pour la consultation (C), 5,20 N.F. pour la visite (V). Dans les départements qui n'avaient pas de convention, les taux de remboursement étaient encore inférieurs aux taux de Paris.

réussi à soulever contre lui l'unanimité du corps médical.

Pourquoi ?

D'abord, il y a un fait certain : le caractère autoritaire absolu du décret a braqué tous les médecins. Les termes « diktat gouvernemental », « coup de force », reviennent fréquemment dans leurs répliques au décret, à côté d'expressions telles que : « mesures inadmissibles », voire « opération politique ».

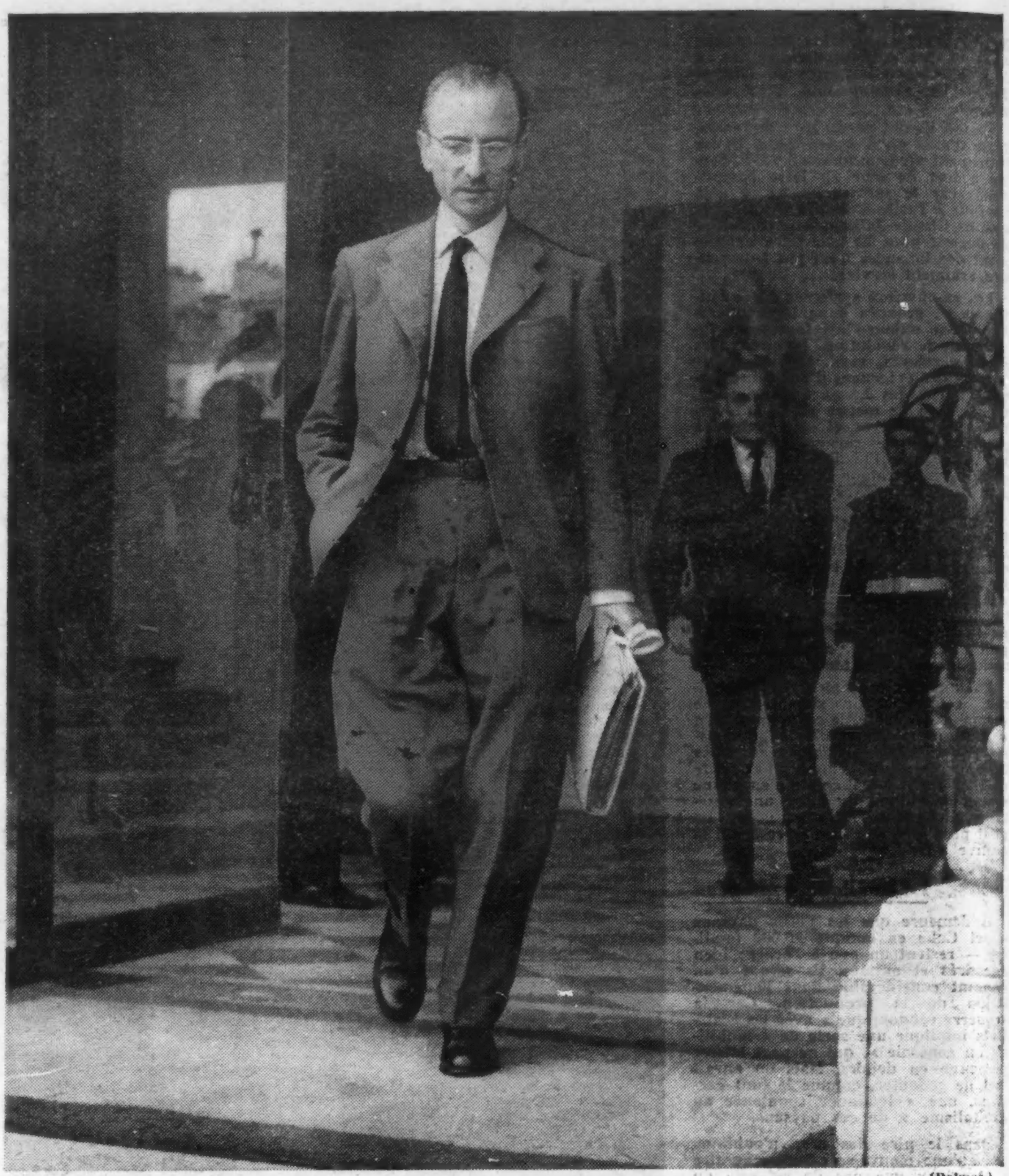
« *Nous avons été profondément blessés par la parution de ce décret,* dit un représentant de la Chambre syndicale. *Il a été rédigé par des technocrates, sans tenir compte de nos avis professionnels. Il contient des clauses humiliantes, inacceptables pour les médecins. Le remboursement à 80 % des honoraires médicaux menace l'équilibre de la Sécurité sociale : le gouvernement prévoit, pour lui, une dépense supplémentaire de 65 milliards. Nous, nous prévoyons le double. Le gouvernement ne tient pas compte dans ses calculs de la surconsommation médicale qui sera la conséquence de ce remboursement : nos cabinets vont être envahis. Nous serons dérangés pour rien par des gens que ne retiendra plus le prix de la consultation. Enfin, le décret est dangereux pour le public. La clause concernant les adhésions individuelles va créer un double secteur en médecine, une médecine des riches qui pourront continuer à aller trouver le médecin de leur choix, une médecine des pauvres, qui seront obligés de s'adresser aux « médecins des caisses » s'ils veulent être remboursés à 80 %.* » (3).

« L'aile droite »

Tels sont, évidemment très résumés, les principaux arguments de la Chambre Syndicale de la Seine, organisme qui groupe les représentants de ce qu'on pourrait appeler schématiquement « l'aile droite de la médecine ». C'est elle qui a réagi le plus vigoureusement au décret en distribuant aux médecins et aux assurés des tracts rédigés sur un ton de polémique souvent très violent. La Chambre syndicale serait-elle composée uniquement, comme le prétendent certains, de riches médecins occupés à défendre leurs privilèges, à conserver un libéralisme total à la profession, le droit, par exemple, de faire payer 100 N.F. leur visite et de gagner vingt-cinq ou trente millions d'anciens francs par an, ou davantage ?

Il y a, certes, quelques médecins dans ce cas, farouchement « anticonventionnistes », parce qu'ils défendent, comme on l'a écrit, « au nom des grands principes, des intérêts petits ». Mais il y a encore des médecins profondément attachés à ces grands principes et convaincus que la médecine doit garder un caractère libéral pour demeurer humaine.

Ces médecins traditionalistes n'envisagent pas qu'ils puissent voir hors du cadre de leur cabinet personnel un de ces malades qu'ils font payer au taux auquel ils évaluent leur valeur professionnelle, mais pour lesquels ils se dévouent totalement. Ils redoutent une sorte de mécanisation ou de fonctionnarisation de la médecine, dans laquelle ce qui constitue à leurs yeux le côté humain serait sacrifié. Ils ont peur de voir disparaître ce personnage cultivé, humaniste, appartenant à une caste privilégiée. Ils ne sont peut-être pas très réalistes, mais ils sont sincères.


(Dalmas.)

M. Paul Bacon, ministre du Travail et de la Sécurité sociale.
Comment mesurer la « notoriété » ?

Ces positions sont celles, en majorité, des médecins de grande ville : professeurs, chirurgiens, spécialistes de tous ordres ou « généralistes » à grosse clientèle, qui ont réussi à se faire, souvent au prix de grands efforts, une situation matérielle brillante ou au moins confortable. Les médecins qui exercent dans les quartiers pauvres, dans les petites villes, à la campagne, dans les banlieues industrielles et, parmi eux, la grande masse des omnipraticiens, sont loin d'être aussi intransigeants. En très grande majorité conventionnistes, ils jugent inéluctable une certaine évolution de la médecine.

« L'aile marchante »

Ces praticiens sont représentés par un groupement qui s'est constitué sous l'effet de ce conflit latent le 20 avril 1960 : c'est le G.E.R.M. (Groupement d'Etudes et de Recherches pour une Médecine Moderne), qu'un de ses membres a défini comme « l'aile marchante du syndicalisme médical ».

Bien que jugeant le décret inacceptable dans la forme sous laquelle il a été publié, le G.E.R.M. a joué dans l'évolution du conflit un rôle temporisateur. Il a amené petit à petit la Confédération et la Chambre syndicale — qui, au début, réclamaient l'abrogation pure et simple du décret — *à envisager la possibilité d'un terrain d'entente, sous forme de clauses additionnelles.*

Dès le début, la position du G.E.R.M. en face du conflit, bien que très ferme, était moins intransigeante que celle des dirigeants parisiens, « lesquels n'ont opposé à la dure réalité des faits, écrit le G.E.R.M., qu'un dogmatisme uniforme et stérile, car l'affirmation sur un ton tranchant et sentencieux de la nécessité de maintien de la médecine, telle qu'elle est, ne constituera jamais une doctrine. »

Dès sa naissance, le mouvement déclarait : « *Avant toutes choses, nous sommes partisans, depuis des années, d'une convention collective librement discutée, entre les organisations représentatives de la Sécurité sociale et les médecins pour garantir le remboursement à 80 % des dépenses réelles des assurés sociaux.* »

Mais, ajoute le G.E.R.M. :

- Le caractère autoritaire de la convention-type du décret du 12 mai a heurté l'opinion médicale.
- La proposition de « convention individuelle », qualifiée plus tard d'adhésion personnelle à la convention-type, paraît aux médecins absolument contraire aux habitudes syndicales.
- Les avantages sociaux qui doivent être consentis aux médecins ne sont pas définis par le gouvernement.
- La notion de « notoriété » qui entraîne pour les médecins le droit de dépasser les tarifs fixés par la convention, la composition du haut comité médical et son mode de nomination, doivent être précisés.

Le G.E.R.M. et la Confédération sont désormais d'accord sur les points qui doivent faire l'objet de clauses additionnelles. Toutefois, le G.E.R.M., tout en les désapprouvant, se montre moins rigoriste vis-à-vis des fameuses conventions individuelles : « Ce n'est pas en se braquant contre les conventions individuelles que les syndicats médicaux les éviteront. C'est une lapalissade de dire qu'elles ne seront évitées que par une convention collective. »

Le G.E.R.M. fait porter tout particulièrement ses revendications sur les avantages sociaux qui doivent être consentis aux médecins : la retraite versée à l'heure actuelle au médecin qui cesse d'exercer sa profession étant de 300 N.F. par mois, trois médecins sur quatre continuent à travailler après 65 ans, et un médecin sur quatre exerce après 75 ans. Il est juste d'envisager une retraite qui pourrait être alignée sur celle des cadres de même catégorie (le G.E.R.M. propose 100.000 anciens francs par mois), des avantages sociaux (maladie de longue durée, risque chirurgical, invalidité) et l'abattement fiscal de 33 % accordé aux catégories de salariés ayant des frais professionnels importants.

Une refonte totale

Le conflit n'est toujours pas résolu et la signature de la convention collective peut se faire attendre encore longtemps. Mais de nombreux entretiens ont déjà eu lieu entre représentants du corps médical, du gouvernement et de la F.N.O.S.S. A travers des péripéties plus ou moins nombreuses, il est probable qu'on arrivera, un jour ou l'autre, à un accord.

Cela signifie-t-il qu'un tel accord, à supposer qu'on le signe, réglera définitivement le problème de la médecine française ?

Non. Pas plus que la disparition du népotisme ne suffirait à résoudre le problème de l'enseignement médical, la signature d'un tel accord ne résoudrait le problème actuel de l'exercice de la médecine. La médecine est à un tournant. Des impératifs très sérieux commandent une transformation profonde, sinon une refonte totale de l'exercice d'une profession presque aussi vieille que le monde.

Nous verrons la semaine prochaine dans quelles voies peut s'orienter la médecine de demain.

ROSIE MAUREL.

(3) Par le terme « médecins des caisses », les représentants de la Chambre syndicale désignent les médecins qui auront signé des conventions individuelles avec la Sécurité sociale, possibilité que le décret prévoit au cas où le médecin, dans un département donné, n'arriverait pas à se mettre d'accord avec la caisse de la Sécurité sociale pour la signature d'une convention collective.

MEUBLES DE BUREAU
AIGLE
EAGLE
EST OUVERT
PENDANT LES VACANCES
C'est le moment de choisir, en toute tranquillité, le mobilier dont vous avez besoin, en nous rendant visite au centre des affaires :
51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
Aigle Boulevards - Parking dans l'immeuble

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *James Jones : la guerre a ses agréments...*

LA chance sourit parfois aux courriéristes littéraires désespérant de trouver, à Paris, en cette morte-saison, un sujet digne d'interview. Ainsi, grâce à mon épicière, j'ai découvert l'habitat d'un certain M. Jones, écrivain américain, dont elle est la concierge.

Et ce M. Jones est bien — ô miracle — l'auteur de « Tant qu'il y aura des hommes » (1). Il a tout du primaire américain : l'accent du « Middle-West », la silhouette trapue, les muscles tassés... Est-ce un sauvage ? A tout moment prêt à bondir, il demeure pourtant affable et parfaitement civilisé. Quant à la tension qu'on lui devine, la cause en est bien naturelle :

« *Ma femme va accoucher d'une minute à l'autre... Excusez-moi, je vais téléphoner...* »

Il revient : « *Pas encore.* »

J'en profite :

« Pourquoi vivez-vous à Paris ?

— *C'est encore ici que l'écrivain est le plus libre.*

— Ah oui ? Essayez donc de publier en France un « Tant qu'il y aura des hommes ».

— *Bien sûr, en Amérique on peut*

(Charpentier.)
JAMES JONES.
La politique c'est comme l'insuline.

se permettre d'attaquer violemment l'armée.

— Et pourquoi ?

— *Parce que, là-bas, l'armée n'a pas, dans l'esprit des gens, l'importance qu'elle a en France. Elle n'est donc pas tabou. Mais la raison véritable est ailleurs. C'est que l'écrivain ne joue aucun rôle dans la vie nationale. S'il peut éreinter impunément l'armée américaine, c'est que l'Amérique, elle, se f... pas mal de son « message » : l'écrivain ne compte pas, il n'est pas dans le coup.*

— Après deux ans à Paris, que pensez-vous de la politique américaine ?

— *L'Amérique est nerveuse, la liberté en recul. Les élections ? Moi, je n'y crois pas, à la politique. C'est comme l'insuline. Les diabétiques ont beau en prendre, ça ne guérit pas la maladie...*

— La maladie, c'est quoi ?

— *Le gouvernement. Tous les gouvernements, quelle que soit leur idéologie. L'excroissance de la technocratie, de la bureaucratie.*

— Vous êtes anarchiste. Dans « Tant qu'il y aura des hommes », Prewitt l'est aussi.

— *C'est ça : un révolté. Seulement lui, il en meurt. Ce n'est pas là mon idéal. Je préfère le sergent Warren, parce qu'il arrive à survivre, au sein d'une société injuste, sans perdre un iota de son intégrité.*

— L'armée américaine a-t-elle évolué ?

— *Celle que j'ai décrite dans « Tant qu'il y aura des hommes » date d'avant la guerre. Cette armée-là n'existe plus nulle part. Dans le temps, le militaire disposait au moins de son âme. Il pouvait donc se révolter. Aujourd'hui, grâce aux nouvelles techniques de propagande, aux services d' « action psychologique », l'âme même est contrôlée. Et le soldat, c'est un automate.*

— Vous préparez, dit-on, un nouveau livre ?

— *C'est encore une histoire de guerre. Dans la veine comique, cette fois.*

— Vous trouvez ça drôle, la guerre ?

— *Grotesque, oui. Comme l'héroïsme... Je ne crois pas à cette mystique du combat qui grandit les hommes. Le combat les diminue plutôt.*

— Les diminue ?

— *Les déshumanise, oui... Et puis, enfin, n'est-ce pas ridicule, deux groupes d'hommes qui s'entretuent ?*

— Bien sûr. Mais c'est aussi atroce.

— *Personnellement, j'en ai marre des romans consacrés aux horribles horreurs de la guerre. Elle a ses agréments, je vous assure.*

— La camaraderie, par exemple ?

— *La tuerie surtout. Ça, c'est voluptueux. Le sentiment de supériorité qui envahit un homme lorsqu'il en a fusillé un autre... J'ai aimé cela ; j'étais bien c...*

— Et maintenant ?

— *Et maintenant me voilà pacifiste. Théoriquement. Si on m'attaquait dans la rue, me laisserais-je faire ? Je ne sais pas si j'aurais ce courage. Mais je l'espère.* »

(1) Presses de la Cité.

GEORGES WOLFROMM
COURTS-CIRCUITS
Des pensées brèves étincelantes, dangereuses !
"Un brillant recueil appelé à la discussion."
EMILE HENRIOT
de l'Académie Française
(Le Monde)
STOCK

● *Maurice Chapelan : trente ans de maximes.*

MAURICE CHAPELAN est membre du comité de lecture chez Grasset. Il est à souhaiter que son espèce se multiplie dans tous les comités de lecture. Car c'est un amoureux des livres. Mais la médiocrité ne le satisfait pas. Il est l'auteur d'un petit volume : « Lire et écrire » (2), qui groupe, sous forme de pensées hétéroclites, tout ce que la littérature a pu lui inspirer, en trente ans, d'enthousiasmes et de dégoûts.

Pointilleux en matière de style, partisan de la concision (« *Rayez les mentions inutiles* »), de la clarté (« *Qui n'est pas transparent ne permet pas de voir s'il est profond* »), Chapelan est aussi l'adversaire de l'ambition démesurée (« *Réduire l'envie d'avoir du génie à la volonté et à la patience qu'exige la simple rigueur* ».)

« Vous avez la dent dure.

— *Ah oui ? Je l'ignorais. La dent ne sait pas qu'elle est dure. Seuls les mordus s'en rendent compte.*

— Vous mordez les romanciers ?

— *C'est que je n'ai pas besoin du roman pour vivre. Je ne vois que deux genres en littérature : la poésie et la morale. Le reste est remplissage.*

— Mais...

— *Disons qu'il n'y a pas de roman de valeur qui ne contienne les signes de la morale et de la poésie.*

— Comment expliquer la vogue du roman ?

— *Depuis que les prix littéraires sont des billets de loterie qui rapportent de grosses fortunes (et ça finit par se savoir, dans les sous-préfectures...), un tas de gens sans vocation se disent : « Mais... ma petite histoire, ça pourrait bien faire un Goncourt ! » Tant de gens écrivent que la question littéraire du jour devrait être : pourquoi n'écrivez-vous pas ?*

— Quel est donc le critère d'un bon livre ?

— *Le lien de nécessité entre l'œuvre et l'auteur. Si ce lien manque, l'œuvre n'existe pas, si réussie soit-elle.* »

(2) Grasset.

A en croire Maurice Chapelan, le nombre d'œuvres qui existent est fort restreint. Car « *aujourd'hui on n'exige pas d'abord d'un écrivain qu'il sache écrire, mais qu'il vous torche une histoire qu'un petit coup de rewriting mettra suffisamment sur pied pour qu'elle fasse son bonhomme de chemin dans ce qui tient lieu d'esprit à tant de pauvres bougres qui croient lire* ».

Quant à ces pauvres bougres : « *Cent mille lecteurs, c'est agréable de loin. Mais le tête-à-tête avec l'un des zéros de ce nombre !* »

« A qui servent ces réflexions ?

— *Je me le demande. Les écrivains sont trop vaniteux pour prendre à leur compte la vanité que je leur découvre. Mais les maximes, vous savez, font toujours plaisir : flatteuses, on se les applique ; rosses, on les applique aux autres.* »

(Charpentier.)
MAURICE CHAPELAN.
« *Un petit coup de rewriting* »

● *Sartre et Beauvoir en 1929 : M. et Mme M. Organatique.*

« SUITE » est le titre donné par Simone de Beauvoir à la... suite de ses « Mémoires d'une jeune fille rangée » ; car — elle le constate ellemême — il est toujours difficile de s'arrêter (3).

C'était en 1929. Deux jeunes gens, aussi brillants que désargentés, ivres de liberté et de livres à écrire, ignorant « *sur tous les plans le poids de la réalité* », s'unirent par un « *mariage morganatique* » et s'appelèrent,

(3) Des extraits de cette « Suite » sont publiés dans « Les Temps Modernes » (numéros de juin et juillet).

(R. Viollet.)
SIMONE DE BEAUVOIR.
« *Ses outrances contre mes scrupules.* »

pour rire, M. et Mme M. Organatique. C'étaient Sartre et Simone de Beauvoir.

« *Nous n'appartenions à aucun lieu, aucun pays, aucune classe, aucune profession, aucune génération. Notre vérité était ailleurs. Elle s'inscrivait dans l'éternité et l'avenir la révélerait : nous étions des écrivains.* »

Ils croyaient « *à la paix, au progrès, aux lendemains qui chantent* ». C'est tout juste si le marxisme, la psychanalyse effleuraient leurs pensées.

Mais ils discutaient sans arrêt : sous les châtaigneraies de M. de Beauvoir (scandalisé) ; ou encore près d'un poste de météo, sur les bords de la Loire, où Sartre accomplissait son service militaire.

« *Un seul projet nous animait : tout embrasser et témoigner de tout.* »

Parfois, ils n'étaient pas d'accord. Simone cherchait, souvent trouvait le « *sophisme à la base d'un raisonnement de Sartre. Il s'acharnait. Si je le traquais, il n'hésitait pas à jeter le bon sens par-dessus bord... Il allait à hue et à dia de certitude en certitude... Alors j'accusais souvent Sartre d'étourderie, mais je me rendais compte qu'il y avait quelque chose de plus fécond dans ses outrances que dans mes scrupules* ».

● *Le cheval de Chateaubriand.*

POUR les érudits, ou pour ceux qui voudraient l'être : vous pouvez impressionner vos amis en leur révélant :

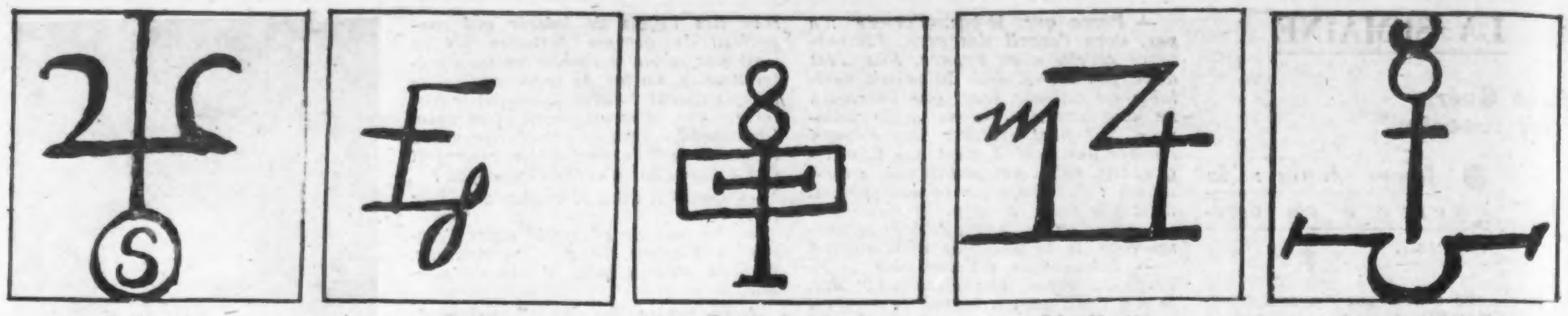
1° Que Chateaubriand est réellement tombé de cheval lors de son séjour en Angleterre, en 1796, ce qui le rendit inapte à servir dans l'armée. Cet épisode contesté est maintenant tiré au clair, et Chateaubriand affranchi de tous soupçons d'imposture ;

2° Qu'on a découvert, à Vienne, une contrefaçon inconnue de l' « Essai sur les Révolutions », datée de 1817.

Ces « informations » ont été glanées dans le troisième numéro du « Bulletin de la Société Chateaubriand ». Attendons, de pied ferme, le quatrième.

ANNE GUERIN.

CLAUDE DURAND
Le bord de la mer
La prochaine vague
roman 6,00 nf. SEUIL



Vitriol — Fusion — Esprit du monde — Liquéfaction — Arsenic sublimé

Coagulation — Gomme arabique — Esprit — Argent vif (1) — Argent vif (2)

SIGNES ALCHIMIQUES CORRESPONDANT A DES SUBSTANCES CHIMIQUES...
Il ne s'agit pas de la transformation des métaux...

ROMANS

« Une nuit douce, fragile... » par Tom Kaye

● *Dans Londres, en 1960, le Dieu Pan poursuit sa nymphe.*

RENOUANT avec une certaine « tradition distinguée » de la littérature anglaise — celle de Pope et du « Rape of the Loc » — Tom Kaye (1) se plaît à un jeu compliqué et séduisant de symboles mythologiques : un clochard, familier des bancs publics, personnifie le Dieu Pan, tandis qu'une jolie femme, un peu sophistiquée, de l'élégant quartier de Chelsea, joue le rôle de la nymphe poursuivie, tout au long d'une journée londonienne consacrée à de menues emplettes, à un déjeuner raffiné, à la visite d'une galerie, à un thé.

Mais pendant tout le jour, le faune veille, la suit, la guette.

Tom Kaye a pris un malin plaisir à accentuer le contraste entre le vagabond velu, malodorant, lubrique, et la jeune élégante qu'il a choisie pour proie, avec un luxe de détails qui sont autant de prétextes à des développements poétiques. Tout ce jeu relève du véritable art d'écrire : la façon dont la nymphe, prise en chasse, évolue dans un Londres d'abord familier, puis de plus en plus halluciné, le côté presque plausible de la fable, que l'auteur ménage avec habileté, l'hallali enfin, après de multiples relais où la victime semble avoir trouvé des refuges passagers, prouvent une virtuosité technique assez rare chez un jeune auteur.

L'orchestration de la poursuite, au cours de laquelle l'héroïne rencontre, sur son chemin, plusieurs de ses familiers ou amis, donne lieu à un recours quasi musical à des leitmotive érotiques qui finissent par donner le ton à toute l'œuvre, et dominer l'ensemble de la construction, soulignant et justifiant à la fois l'incongruité de cette chasse mythologique dans une ville civilisée.

Roman de laboratoire, certes, quand ce ne serait que par la modernisation du thème faunesque. Roman précieux aussi, par certains côtés — notamment dans la scène de la nymphe à sa toilette, qui est dans la plus pure tradition d'un certain XVIII[e] siècle, revue et corrigée au goût du jour. Mais c'est là aussi un roman achevé, dont les qualités manifestes de finesse, d'élégance, de suspense aussi, laissent fort heureusement augurer de l'œuvre future de Tom Kaye qui fait avec ce premier livre une entrée en scène très digne d'être remarquée.

MARC LAPORTE.

(1) Ed. Gallimard - 205 pages - 7,50 NF.

« La Caverne » par Robert Pen Warren

● *Le monde est-il divisé entre les « forts » et les « faibles » ?*

ENTRE 1896 et 1905, soit en moins de dix ans, naissent les écrivains américains que nous jugeons les plus grands : Dos Passos, Faulkner, Hemingway. Robert Pen Warren, que le public français connaît moins bien que les autres, appartient à la même génération. Comme les précédents, il a vraiment écrit une œuvre mais, au contraire d'eux, il l'enrichit de diverses façons : par le biais du roman, de la pièce de théâtre, du recueil de poèmes, de l'essai.

Parfait représentant de la *littérature d'idées*, Warren possède d'autres traits qui le distinguent des écrivains de sa génération comme de la suivante : c'est un intellectuel et un esprit cosmopolite ; étudiant à Oxford, il a fréquenté, par la suite, les plus grandes universités américaines et, aujourd'hui, il occupe un poste de professeur de littérature à l'université de Yale. Un temps, ce méridional (il est né dans le Kentucky) dirigea la plus vivante des revues américaines : la « Southern Review ». Il connaît remarquablement le théâtre élisabéthain et la poésie métaphysique du XVII[e] siècle anglais qui l'ont influencé, l'un et l'autre.

Un fait divers

« La Caverne » (1) (The Cave), qui vient d'être traduit, pose, par le truchement d'un fait divers, les problèmes que l'on découvre au centre de tous ses autres romans : celui de la connaissance de soi et des rapports que les individus entretiennent entre eux.

Dès les premières pages, Warren classe ses héros en personnages forts et faibles. Les premiers, tranquilles, assurés, équilibrés : le vieux Jack Harrick, son fils aîné Jasper, la jeune Jo-Lea Bingham, fille du directeur de la banque de Johntown (Tennessee) où se déroule l'action ; les autres, instables, angoissés, cyclothymiques : Monty Harrick, second fils du vieux Jack, Celia, mère des deux jeunes gens et femmes du vieillard, Mr. Bingham le père de Jo-Lea, un restaurateur grec appelé Pappy, enfin Frère McCarland Sumpter, pasteur de l'église baptiste et son fils Isaac. Il en est d'autres : personnages secondaires, utilités, comme dans un drame.

L'un des forts du roman, Jasper Harrick, le fils du vieux Jack, cet autre fort, a découvert une caverne sur un terrain appartenant à Isaac Sumpter, le fils du pasteur. Les deux jeunes gens décident de l'explorer. Un jour, Jasper descend seul. Bloqué par un éboulement, il ne peut remonter.

Cet accident dramatique va influencer d'étonnante façon le destin des principaux protagonistes : parents, amis ou simples connaissances de Jasper, tous sont amenés à jouer un rôle, à se poser des questions, à leur répondre et la part d'eux-mêmes qu'ils engagent dans cette affaire est si vitale que, réglé l'incident de la caverne, ils ne sont plus les mêmes, à tout jamais.

Agonie dans la grotte

« La Caverne » ne conte rien d'autre que la lutte de l'homme contre sa nature, et comment il en triomphe par la connaissance de son « moi », seule victoire qui lui assure, peut-être, le bonheur.

Sitôt connu l'événement : Jasper bloqué dans la caverne, Isaac Sumpter, le fils du pasteur, cherche à en tirer profit. Des gens par centaines affluent. Isaac téléphone à des chaînes de journaux, s'assure des reportages, parvient à intéresser la télévision. Il décide d'entrer dans la grotte pour, assure-t-il, secourir son ami. Il apprend qu'on a découvert, à l'entrée de la caverne, un sous-vêtement de Jo-Lea, l'amoureuse de Monty. Il sait aussi que la jeune fille est enceinte.

Quand Isaac revient de son exploration, il est, pour tout le monde, un héros : il dit avoir repéré Jasper et qu'il sera difficile de le sauver. Il ajoute que le prisonnier l'a chargé d'une commission : apprendre à sa maîtresse qu'il ne cesse de penser à elle et à l'enfant qu'elle attend, que, peut-être, il ne verra jamais.

Cette révélation faite devant les caméras de la télévision remue le cœur des foules : un homme agonise lentement et oublie son sort pour ne penser qu'à celui de la femme coupable qu'il abandonne avec un bébé pas encore né, mais déjà innocent ! Ajoutez l'intrépide Isaac, qui risque sa vie par amitié... Les gens accourent par milliers à présent et se pressent à l'entrée de la caverne. L'histoire a traversé les frontières de la petite ville, puis de l'Etat. C'est devenu une affaire nationale. Isaac, qui a donné son numéro de compte en banque, parle à la radio, écrit ses articles et se montre à la télévision — le tout entre deux plongées dans la caverne.

Jo-Lea, elle, sait qu'elle est enceinte de Monty. Mais elle a toujours aimé Jasper. La proie d'un doute vertigineux, où elle perd toute conscience, elle ne sait plus lequel des deux frères est le père de son enfant.

Descente aux enfers

Cependant, déjouant la surveillance de son fils, le pasteur McCarland Sumpter a pénétré dans la caverne. Il a découvert le corps de Jasper, encore chaud, découvert, en même temps, la vérité : son fils Isaac n'est jamais allé jusqu'au fond de la grotte, où repose Jasper, il ne lui a jamais parlé et tout ce qu'il a dit n'est que mensonges. Plus grave encore : il aurait pu communiquer avec Jasper. Il ne l'a pas fait, il a mangé la nourriture qu'il était censé apporter au prisonnier, le laissant mourir et mettant à profit son agonie pour gagner beaucoup d'argent.

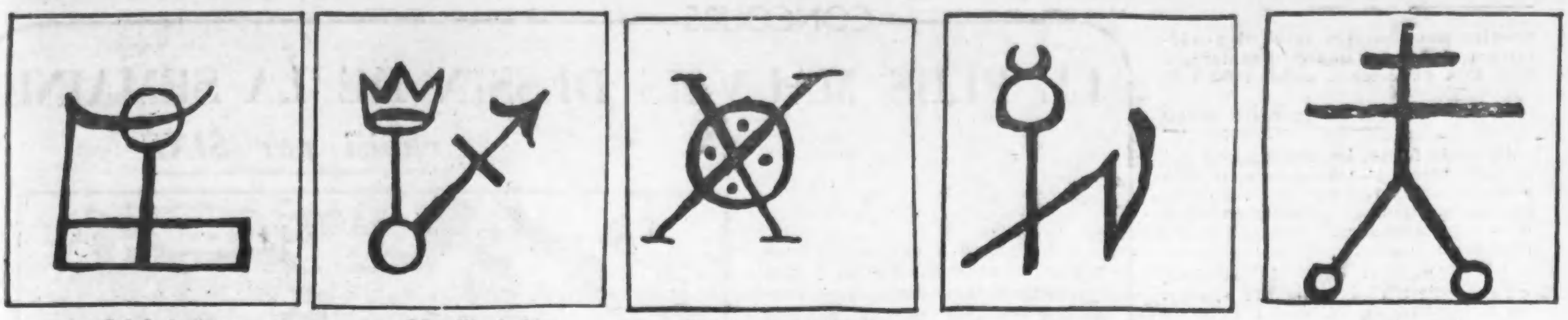
Le pasteur sort de la caverne : que va-t-il faire ? Mentir, c'est-à-dire corroborer les dires de son fils. A ce dernier, il déclare : « *Il fallait que j'efface ton mensonge par le mien* ».

La révélation que Jasper est mort précipite l'évolution des héros de « La Caverne », évolution qui se dessinait à peine le drame ébauché : il leur

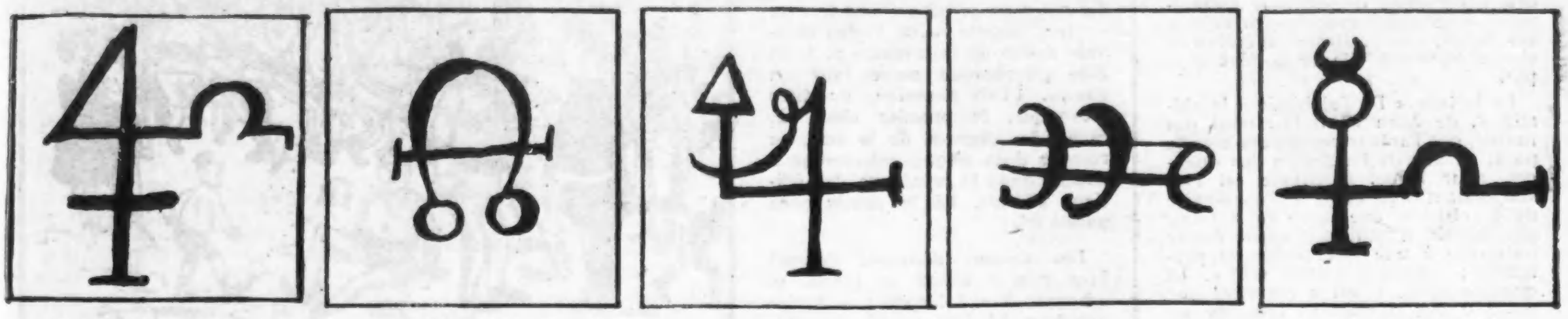
(1) Ed. Stock. 380 pages - 13 NF 50.

LE FEU DE DIEU
tome II de
L'HISTOIRE DU MONDE
de
JEAN DUCHÉ
paraîtra à la rentrée
Si vous n'avez pas encore lu
le tome I
L'ANIMAL VERTICAL
profitez de vos vacances pour le lire
Flammarion

un grand auteur
R. PENN WARREN
La Caverne
roman
Le déchaînement des passions autour d'un mémorable fait-divers.
un grand livre
STOCK



Sel de tartre — *Limaille de fer* — *Substance résiduelle* — *Mercure vif* — *Soufre noir*



Quintessence — *Sel alcalin* — *Tartre* — *Distiller* — *Mercure sublimé*

OU A DES OPÉRATIONS DE LABORATOIRE.
...mais bien d'un processus mystique.

faut affronter à la fois l'idée et la réalité de cette mort. Il n'est plus temps, désormais, de biaiser avec la vérité, d'esquiver les responsabilités. La tragédie ne peut être surmontée que si l'on a le courage d'affronter celui que l'on est, si haïssable soit-il.

Au terme de ce roman, il apparaît que la vérité de chacun de nous est dans « la caverne ». Warren, pour des raisons évidentes, l'a située dans l'espace et le temps. Mais chacun est caverne pour soi-même. La vérité se dérobe et, finalement, la paix, à celui qui ne va pas jusqu'au fond. Toute la grandeur de l'homme est dans cette descente aux Enfers. Il l'entreprend trop rarement, ce qui explique et justifie l'existence de la tragédie : il faut des victimes expiatoires, d'innombrables Jasper pour que les hommes acceptent de se (re)connaître et, s'étant reconnus, s'amendent peut-être.

Dans dix minutes

Cette hantise de la connaissance de soi et d'autrui, chez Robert Pen Warren, explique une particularité de son œuvre : l'écrivain recherche sans cesse les gestes, les actes, les paroles qui modifient la connaissance que nous avons de ses personnages. A chaque page, il nous oblige à nous demander : que sont-ils ? De là qu'il accorde une attention jamais fatiguée aux manifestations incontrôlées, aux automatismes verbaux, aux lapsus, aux actes manqués.

Cette même hantise explique la très particulière technique romanesque de Warren.

Robert Pen Warren ne vient jamais simplement ni directement *aux faits*. Il accumule les phrases négatives et dubitatives : *ce n'est pas que... peut-être faut-il...* En éliminant tous ces possibles, il suggère, voire impose leur existence. Par la suite, ces héros sont autant ce qu'ils sont que ce qu'ils ne sont pas.

Remarquable technique, parfaitement adaptée au propos du romancier : car enfin, ce qu'ils ne sont pas aujourd'hui, tous ces personnages le seront peut-être demain, dans dix minutes ou dans une. Ce qu'ils ne sont pas au moment où je parle, ne le sont-ils pas *invisiblement*, dans leur *caverne* ?

YVES BERGER.

GRAVURE ALCHIMIQUE SUR LA NÉCESSITÉ D'ÉVEILLER LES FORCES CACHÉES DES ÉLÉMENTS.
La Yoga de l'Occident.

OCCULTISME

Lueurs sur l'alchimie

● ***Mystérieuse, immuable, une science calomniée fait appel : l'alchimie.***

QUAND Newton eut découvert en 1666 (à 24 ans) le calcul différentiel et intégral, les lois de l'optique et de la gravitation universelle, il considéra qu'il était temps de s'occuper de choses sérieuses et s'adonna à l'étude théorique et pratique de l'alchimie, et cela pendant 61 ans, jusqu'à sa mort.

Au mois de septembre 1768, le jeune Gœthe, atteint d'une maladie très grave qui le « conduisit au seuil de la mort », est sauvé *in extremis* par un médecin alchimiste, le docteur Metz. Aussitôt guéri, Gœthe entreprit des études approfondies des ouvrages hermétiques, installa même un petit laboratoire. On peut affirmer que non seulement une partie importance de ses créations littéraires mais surtout son œuvre scientifique entière restent incompréhensibles sans la clef des symboles alchimiques (1).

(1) R. D. Gray : « Gœthe the Alchemist ». Cambridge University Press.

Ces faits surprenants restent ignorés des manuels et des encyclopédies qui persistent encore à définir l'alchimie comme une science chimérique consacrée à la vaine recherche de la fabrication de l'or mais dont les efforts ont donné naissance à la chimie actuelle.

« *A l'arrière-plan de l'alchimie* — écrit von Bernus — *se trouve l'initiation, un enseignement ésotérique millénaire... L'idée de la transmulation se trouve, certes, au centre de l'initiation alchimique ; il ne s'agit cependant pas de la transformation des métaux, mais bien d'un processus mystique de transmutation intérieure, dont le phénomène physico-chimique de la transformation métallique n'est qu'une manifestation visible* et réelle *dans le monde de la matière.* »

Ici se trouve la clef du problème. On a parfois appelé l'alchimie « Yoga de l'Occident », les deux, en effet, sont animés, portés par le désir de la *Délivrance*, mais là s'arrête l'analogie. L'alchimiste ne nie pas la matière ; son propre salut est au prix d'une mort et d'une renaissance qu'il doit, parallèlement, accomplir dans le creuset du laboratoire. La métamorphose réelle de la substance accomplit alors l'illumination de l'opérateur, à travers les étapes initiatiques simultanément atteintes en lui et en dehors de lui, par la délivrance de l'étincelle captive, également enfermée dans le minéral comme dans le cœur de l'homme.

Depuis quelques années cependant on assiste à un renouveau d'intérêt provoqué ou accompagné d'une réévaluation totale de l'antique art hermétique. On redécouvre l'étonnante richesse du symbolisme alchimique, ses échos dans l'art et la littérature (rappelons les travaux de Le Breton sur les sources de Nerval, ceux d'Albert-Marie Schmidt sur les poètes « scientifiques » du XVIe siècle, ceux d'Arnold sur le théâtre alchimique de Shakespeare), son omniprésence dans les structures de l'inconscient (Jung). On réédite les anciens textes devenus subitement introuvables ou atteignant des prix fabuleux chez les libraires ; des fanatiques venus du surréalisme recopient à la main les œuvres du mystérieux Fulcanelli, alchimiste du XXe siècle (2) ; tout un univers enchanté s'ouvre et s'épanouit aux regards de quelques curieux, de plus en plus nombreux d'ailleurs. Le snobisme ne pouvait manquer de s'en emparer, au point que l'on arrive à regretter l'opaque ignorance des dé- →

(2) Fulcanelli : « Le Mystère des cathédrales ». Omnium Littéraire, 174 p., 75 NF.

JULES ROMAINS
de l'Académie française
LES HAUTS ET LES BAS DE LA LIBERTÉ
Où en sommes-nous ? dans un haut ? dans un bas ?
Flammarion

QUE PEUT-ON OBTENIR PAR LA NON VIOLENCE ?

Il faut lire, à ce sujet, le livre singulièrement actuel de ACHARYA VINOBA, disciple de GANDHI, LA REVOLUTION DE LA NON VIOLENCE, publié aux Editions Albin Michel, avec une préface de LANZA DEL VASTO.

cennies passées. (Un éminent académicien n'a-t-il pas qualifié son dernier film d' « expérience alchimique » ?)

Le labyrinthe sacré

De toute façon, les publications qui se succèdent (et d'autres sont déjà annoncées !) permettent à « l'honnête homme », sinon de pénétrer au cœur du « labyrinthe sacré », mais au moins d'en faire le tour.

Aussi étonnant que cela paraisse, « l'alchimie n'a pas d'histoire », seuls les alchimistes en ont une. L'alchimie se présente dès les obscurs commencements comme une science entièrement constituée, avec ses principes, ses règles, ses pratiques opératoires, elle se *transmet*, elle ne se développe pas.

La lecture « De l'alchimie à la chimie », de John Read (3), n'est pas inutile, car l'auteur représente bien le point de vue de l'historien des sciences, pour lequel l'alchimie est tout simplement une étape embryonnaire de la chimie, une mère folle (mais pas dénuée d'intuition) ayant donné naissance à une fille pleine de promesses ; « enfin Lavoisier vint », en quelque sorte. Il est à regretter que ce livre soit devenu en français un sottisier modèle de la traduction incompétente : « bain-marie » devenant « bain de mer », etc.

Deux autres livres récents (en attendant « L'Alchimie » de Holmyard, magnifiquement illustré, annoncé par Arthaud) permettent d'avoir une idée plus juste de cette science traditionnelle et de son contenu immuable. « Les Alchimistes », de M. Caron et S. Hutin (4), enrichi de reproductions en partie inédites, met bien en évidence (sauf quelques tentations de pittoresque facile) les caractéristiques d'une discipline à la fois et indissolublement spirituelle et matérielle, d'une gnose pratique, d'une méthode initiatique. De ce point de vue, le petit volume du Seuil va beaucoup plus loin que l'ouvrage de Read, limité par la perspective purement historique. Les deux sont imprégnés d'une curiosité sympathique, mais les deux sont écrits de *l'extérieur*.

L'étincelle captive

« Alchimie et Médecine », d'Alexander von Bernus (5), se distingue par la personnalité de l'auteur. Un des plus grands poètes vivants d'Allemagne (on vient de fêter ses 80 ans outre-Rhin), ami et compagnon de Rilke, Stefan George, Th. Mann, H. Hesse, traducteur consommé de Blake, Keats, Shelley, Bernus ne se contente pas de manier « l'alchimie du verbe », il est alchimiste tout court. Il a choisi, pour démontrer la réalité tangible de l'art hermétique, la voie ouverte par Paracelse, l'application des techniques du Grand-Œuvre à la préparation des remèdes. Depuis plus de quarante ans, il ne cesse de travailler dans son laboratoire et son livre témoigne de la certitude tranquille de celui qui sait de quoi il parle.

Nous sommes loin de la « chimie embryonnaire », de la « recherche chimérique de l'or ». L'alchimie n'est rien de tout cela, son procès est à réviser.

Dans ce procès, Alexander von Bernus, poète et alchimiste, alchimiste parce que poète, est un témoin capital.

H. GRANDMAISON.

(3) Fayard, 285 p., 17,50 N.F.
(4) Seuil, coll. « Le Temps qui court », 191 p., 4,50 N.F.
(5) Dangles, 196 p., 15 N.F.

CONCOURS

LE PLUS MAUVAIS DESSIN DE LA SEMAINE

choisi par SINÉ

« L'Express » ouvre, cette semaine, un concours destiné à tous ses lecteurs. Choisissez, dans l'ensemble des journaux qui peuvent vous tomber sous les yeux, le dessin qui vous paraît mériter le titre — très disputé — de « plus mauvais dessin de la semaine ». C'est Siné qui choisira entre tous vos envois. (Voir ci-contre, au titre d'exemple, le premier choix de Siné.) Le gagnant de la semaine recevra deux disques microsillon à choisir dans le catalogue des éditions Philips. Et le dessin sera publié ici.

Les dessins découpés doivent être postés avant le mardi et adressés à « L'Express »-Service des Jeux, 91, Champs-Elysées, Paris (8).

Bonne chance !

— Alors, capitaine, et cette manœuvre de la pompe ?...
— Impossible, monsieur le Maire !... Ils ont trop pompé de vin blanc !...

ESSAIS

« Histoire et Utopie » par E.-M. Cioran

● *Un individualiste peut-il encore comprendre l'Histoire ?*

Il y a quelques années, E.-M. Cioran publiait un petit « Précis de décomposition », dont l'objet essentiel paraissait être l'élucidation quasi-narcissique d'une pensée fortement individualiste. L'ouvrage, trop bien écrit peut-être, frappait moins par les thèmes, que l'auteur y développait, que par un art certain de la formule ou, quelquefois, du paradoxe. Lassé, peut-être, de soi-même, E.-M. Cioran se retourne aujourd'hui vers l'Histoire. C'est cette confrontation, somme toute alléchante, qui fait l'objet d' « Histoire et Utopie » (1) : un individualiste peut-il encore avoir une vision lucide de l'histoire ?

C'est qu' « Histoire et Utopie » prolonge et vise partiellement à achever une méditation qui fut inaugurée sous d'autres signes. Une « Lettre à un ami lointain », fort belle, et qui ouvre ces réflexions, nous rappelle que ces débuts furent marqués par l'admiration, et le respect, de la violence. E.-M. Cioran est, comme Drieu La Rochelle, de ceux qu'a fascinés le fascisme. Le cynisme pourtant et le néant, dont il aime à se réclamer, n'ont pas été tels à le pousser à se suicider, comme le fit le romancier français. Aussi cette lettre *sur deux types de sociétés* lui permet-elle d'opérer certains retournements, certaines révisions.

Le gendarme hongrois

Et c'est d'abord la découverte de la violence, découverte ambivalente s'il en fut : « *Né au-delà des Carpates, vous ne pouviez connaître le gendarme hongrois, terreur de mon enfance transsylvaine.* » Des pages fascinantes, d'un homme fasciné, et que peu de Roumains désavoueraient sans doute, nous disent ce que fut cet apprentissage de la violence. Apprentissage ambigu, évidemment : si le Roumain Cioran déteste les Hongrois, il les jalouse au moins autant.

Cet homme soucieux de l'harmonie de ses phrases, presque de latinité, se reconnaît dans une langue rocailleuse et qu'il avoue ne point parler ; et s'il reproche (avec une envieuse admiration) leur violence aux Hongrois, il oublie volontiers la cruelle intervention des Roumains contre les conseils ouvriers hongrois en 1920. Mais Freud nous a déjà livré le secret de telles inexactitudes, de ces sortes d'ambiguïtés.

L'Utopie trahie

Car cette ambiguïté le déchire en même temps qu'elle l'exprime. Si, en effet, l'U.R.S.S., l'un des deux types de sociétés, en réalisant l'Utopie, n'est parvenue qu'à la trahir, à la défigurer, la société bourgeoise ne s'en voit pas rachetée ni justifiée davantage : « *Elle est, à la vérité, quintessence d'injustice* », et le penseur, lucide, certes, mais plus moraliste que sociologue, ne peut que s'interroger sur le miracle, qui lui permet de subsister. Un tel miracle, évidemment, seul l'échec de l'Utopie, sa défiguration, en fournit l'explication. Bien plus, seul cet échec de l'Utopie justifie qu'aujourd'hui, dans notre société, ce mot ait retrouvé son sens originel, celui qu'il avait en grec : « nulle part ».

Méditer sur l'Histoire, c'est un peu, en effet, se déclarer de nulle part : « *Spéculer sur la vie des peuples, matière vague et inépuisable, c'est là,* écrit Cioran, *passe-temps d'émigré.* » Non que l'émigré soit seul, à l'instar de Cioran, à pouvoir poursuivre cette « Odyssée de la rancune » (le morceau le plus faible du livre, d'ailleurs) qui nous est contée ici, mais parce que, chez l'émigré, il y a toujours quelque chose de l'homme du ressentiment dont parle Nietzsche. Ainsi peut-il comprendre à travers soi ce qu'est la mort de l'Utopie, son sens le plus secret.

Poursuivis par nos origines

Certes, « *poursuivis par nos origines, nous le sommes tous* », mais qui peut ressentir aussi pleinement que l'auteur de l'ouvrage combien, dans l'Utopie, nous nous cherchons une origine ? Utopie ou âge d'or, les deux termes en effet sont symétriques, chargés d'une même espérance d'innocence ou de plénitude, sans interrogation ni déchirement.

Car l'Histoire — Cioran retrouve ici des résonances rousseauistes — si elle nous arrache aux autres, nous en sépare, davantage nous sépare d'avec nous-mêmes : « *Les hommes écoutaient ; qu'avaient-ils besoin de comprendre ?* » En cours d'histoire, une certaine plénitude s'est perdue, une densité d'existence que l'Histoire elle-même, sous la forme de l'Utopie, ne saurait nous restituer. Ce vide, définitif sans doute, qui s'est opéré en nous-mêmes, demeurera le dernier thème d' « Un pamphlet sans objet ».

Sans doute rien n'est nouveau ici, ni même le ton, souvent trop précieux, trop égotiste, mais il est singulier, justement, qu'un égotiste se penche sur l'histoire avec aussi peu de déguisement : combien ne souhaiteraient ainsi se mirer dans un tel miroir ?

ROBERT PARIS.

(1) Ed. Gallimard, 200 pages, 6,50 N.F.

ANTON ZISCHKA
L'ASIE QUI SE FAIT
Sur les chantiers de la Chine intérieure, du Tibet, de la Mongolie et de la Sibérie
du même auteur
AFRIQUE complément de l'Europe
ROBERT LAFFONT

LE JOUR LE PLUS LONG
6 JUIN 1944
par CORNELIUS RYAN
"Le récit historique le plus extraordinaire paru depuis la guerre"
L'EXPRESS
ROBERT LAFFONT

LA SEMAINE

Dans la chanson

Danièle Heymann raconte l'histoire des « Enfants du Pirée ».

● *Comment naît un best-seller du disque.*

Un des principaux mérites de la radio est d'aider par son immense pouvoir de diffusion à fixer dans les mémoires et souvent pour des vies entières une chanson, la chanson des vacances, des flirts, des grandes amours, des soirées au casino. En 1957, ce fut « Arrivederci Roma », en 1959 « Orfeu Negro ».

Il y a toutes les chances pour que le mois d'août 1960 soit marqué par « Les Enfants du Pirée », la fraîche litanie de Manos Hadjidakis, leitmotiv du film de Jules Dassin : « Jamais le dimanche ».

Comment naît, s'élabore et se lance le succès d'un été ? Le processus est simple.

Un directeur de maison de disques

(Dalmas)

DALIDA.
Pour l'autre public.

(Eddie Barclay) met son smoking blanc dans une valise et part pour le Festival de Cannes. Il y rencontre un metteur en scène (Jules Dassin) en smoking blanc.

Après projection du film « Jamais le dimanche », Eddie Barclay provoque immédiatement une seconde rencontre avec Jules Dassin. Ils discutent amicalement autour d'un whisky bien frais, rient, se serrent la main. Eddie Barclay vient d'acquérir la bande originale de « Jamais le dimanche ». Rentré à Paris, il s'occupe activement de faire traduire la chanson du film qui devient (pourquoi pas ?) « Les Enfants du Pirée », et de la faire éditer. Il confie cette tâche à un éditeur de ses amis (un certain Eddie Barclay). Les disques de Melina Mercouri et Manos Hadjidakis sortent le 27 mai. Là ne s'arrête pas le travail de notre directeur-éditeur. Melina Mercouri, c'est bien ; l'orchestre grec, c'est parfait ; mais pour atteindre le gros public, celui qui ne fréquente pas les salles d'exclusivité et n'est pas sensible aux charmes de la langue hellénique, il faut qu'une grosse vedette française enregistre le titre. Le 4 juin, c'est chose faite : le disque de Dalida est en place chez les disquaires (une précision : Dalida est sous contrat chez Eddie Barclay).

Aujourd'hui, quarante-deux enregistrements différents des « Enfants du Pirée » ont été réalisés ; en quinze jours, près de 15.000 « petits formats » ont été vendus ; en moins d'un mois, 110.000 personnes ont acheté le « Melina Mercouri », 45.000 le « Dalida ».

Voilà pourquoi et comment, sur les plages, au bord des calanques, au flanc des collines, des adolescentes éblouies pourront prendre cet été « un enfant du Pirée » (ou de La Baule, ou de La Napoule) pour un petit homme...

DANIELE HEYMANN.

Dans le cinéma

Pierre Billard a assisté au festival de Karlovy-Vary.

● *La « nouvelle vague » de l'Est ne respecte plus rien — sauf les vieux mots.*

(Archives)

JOAN PLOWRIGHT ET LAURENCE OLIVIER DANS « LE COMÉDIEN ».
Une déception

42 films provenant de 28 pays. Pas de révélations spectaculaires. Première mondiale très attendue du « Comédien » avec Laurence Olivier et Joan Plowright : hélas ! déception. La vigueur de la pièce du jeune auteur anglais, Osborne, a disparu, affadie par une mise en scène plate de Tony Richardson. Reste seulement le jeu des deux interprètes : Sir Laurence Olivier, qui joue avec maîtrise le rôle d'un comédien raté ; et Miss Joan Plowright, 26 ans, à ses débuts (c'est elle qui provoqua récemment la rupture entre sir Laurence et sa femme Vivien Leigh).

Cinq films, d'un niveau honorable, justement distingués : « Seriocha » (U.R.S.S.), « Sur les flots du Danube » (Roumanie), « Des Roses pour le procureur général » (Allemagne fédérale), « Cette nuit-là à Rome » (Italie), « Les Héros vivants » (U.R.S.S.). Tel est le bilan du festival de Karlovy-Vary 1960.

Ce festival, qui se tient dans l'ancienne station thermale de Karlsbad, c'est, avant tout, un choc d'idées, un long débat où, casques aux oreilles, dans les vieux palais baroques, chacun vient affirmer avec force, sinon avec clarté, les positions idéologiques de son art.

Un vocabulaire troublant

Les films ne sont là que comme pour illustrer les débats. Nulle fièvre n'entoure la compétition et le calme avec lequel le palmarès est accueilli semble indiquer que l'on mesure ici à sa juste valeur la vanité de ces récompenses...

Un tel débat laisse d'abord le critique « occidental » assez décontenancé. A lui seul, le vocabulaire employé par nos collègues des pays socialistes a de quoi troubler les esprits clairs. Lorsque, l'accoutumance aidant, les expressions « réalisme socialiste », « cinéma capitaliste », « humanisme démocratique » commencent à prendre un sens concret, le sentiment affreux naît en nous que la guerre froide connaît une vigueur accrue : la rigidité des principes, le dogmatisme, la critique violente et sans nuances de l'« art bourgeois » semblent hérités du jdanovisme le plus orthodoxe.

Or, pas du tout. Le dégel idéologique et esthétique, que l'on constate depuis quelques années en Union soviétique et dans les démocraties populaires, s'accélère d'une manière extraordinaire. Il n'y a, semble-t-il, que deux tabous : utiliser le vocabulaire traditionnel (par exemple le baroque délirant de certains Polonais peut être accepté ou en tout cas discuté sans aucun parti pris, mais à la condition

(Archives)

LE PETIT GARÇON,
DES « HÉROS VIVANTS ».
Deux tabous.

de déclarer d'abord qu'il s'agit d'une forme du « réalisme socialiste ») ; ne jamais céder devant l'ennemi (tel critique soviétique acceptera par exemple les observations formulées par son collègue tchécoslovaque sur certains aspects du cinéma soviétique, mais rejettera les mêmes observations présentées par un Français...).

Que le rigorisme des positions officielles ne soit plus guère qu'une façade, les films eux-mêmes semblent l'attester. Dans cette grande revue du cinéma socialiste, ce qui frappe c'est combien les problèmes traités sont mieux individualisés, plus nuancés, exprimés d'une manière plus sensible et moins schématique que par le passé. Nous avons vu à nouveau de nombreux films dont l'action se déroule lors de la dernière guerre, mais aucun ne nous présentait une vue historique ou patriotique des événements. Tous étaient consacrés à une histoire d'amour qui, le plus souvent, était l'occasion d'une prise de conscience plus élevée de l'événement, mais déterminée par la vie affective et sentimentale des héros.

L'une des raisons de cette évolution doit être recherchée dans le fait que la plupart de ces films sont réalisés par de jeunes metteurs en scène profondément marqués par cette époque qui fut celle de leur adolescence, de leur premier amour, de leurs premières options politiques, et qui parviennent à l'évoquer d'une manière plus vivante et plus sensible que leurs aînés.

Des acrobaties photographiques

Le phénomène « nouvelle vague » apparaît de moins en moins comme un phénomène typiquement français : plus de la moitié des films présentés à Karlovy-Vary étaient des premiers ou des seconds films, les trois meilleures œuvres primées (« Seriochka », de G. Danielli et I. Talankine, « Les Flots du Danube », de Ciulei, « Les Héros vivants », de B. Brautkauskas) étant des premiers films. Il y a là un phénomène quasi mondial, où le cinéma français se singularise plus par son sens publicitaire que par l'originalité de son évolution.

Autre caractéristique renforcée des films des pays socialistes : une recherche esthétique plus poussée, parfois si gratuite qu'elle débouche sur un formalisme inattendu. Sur des scénarios qui restent traditionnels, certains jeunes réalisateurs se livrent à une débauche d'acrobaties photographiques et ornent leur histoire d'enjolivures aussi agréables qu'inutiles : cette fièvre de technique apaisée, un nouvel équilibre très prometteur devrait être rapidement trouvé.

Ce qui frappe enfin dans cette confrontation de deux mondes artistiques, c'est la démission des pays occidentaux. Les films français, notamment, sont attendus là-bas avec un intérêt considérable. Or, cette année, nous n'avons envoyé que « On n'enterre pas le dimanche » : une œuvre sympathique mais bien faible pour une si lourde ambassade. Et lorsque la Tchécoslovaquie prit l'initiative d'inviter « Moi, un Noir », notre gouvernement interdit à nos représentants officiels à Karlovy-Vary de patronner la projection de ce film.

PIERRE BILLARD.

Cabarets Dancings
Le SEXY Nancy Holloway 58, rue Pierre-Charron BAL. 25-18
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens
Restaurants
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.-L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout champagne

Martial
Le Poussinet, modèle de poche à TRANSISTORS - Sacoche cuir
Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 750 gr. PO-GO. Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste.
Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses.
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. : C.E.R.T., 34, r. des Bourdonnais (Métro Châtelet), Paris-1er. LOU. 56-47.

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

MUSÉE FERNAND LÉGER
BIOT - Alpes-Maritimes (près d'Antibes)
Ouvert tous les jours, sauf le Lundi

HOMMES

Le premier film d'Arthur Miller

● ***Au moment où débute le tournage de son premier scénario original: «The Misfits» (1), Arthur Miller fait le point, dans un entretien, sur le cinéma, le théâtre, l'Amérique et le bonheur.***

ARTHUR MILLER vient de finir son premier scénario. Il s'intitule « The Misfits », et sera interprété par sa femme, Marilyn Monroe, qu'il appelle « une merveilleuse actrice ».

Il a fallu trois ans à Arthur Miller, qui n'a rien produit pour la scène depuis 1955, pour écrire ce scénario, dont le tournage vient de commencer à Reno, dans le Nevada. Il lui a toujours fallu beaucoup plus longtemps pour écrire ses pièces. Il peine depuis huit ans sur la prochaine et ne sait pas encore quand il l'aura terminée.

« *Il y a dix ans,* m'a-t-il dit l'autre jour dans son appartement de New York, *je n'aurais jamais pensé écrire pour le cinéma.* »

Mais les conditions de l'industrie cinématographique ont changé. Arthur Miller estime maintenant qu'il peut exercer un contrôle aussi strict sur un scénario que sur une pièce. Avant l'avènement des producteurs indépendants, les scénaristes n'étaient que des salariés aux ordres des grands studios. Arthur Miller pense aussi qu'il peut maintenant s'exprimer aussi librement dans un film qu'à Broadway, la censure cinématographique s'étant beaucoup relâchée.

Il doute sérieusement que « The Misfits » (dans lequel joueront également Clark Gable, Montgomery Clift et Eli Wallach) obtienne le visa d'approbation de la Motion Picture Association (2), mais cela ne l'inquiète pas, beaucoup de films ayant été de grands succès, au cours des dernières années, sans avoir obtenu ce visa.

« *Dans mon film,* raconte-t-il, *un homme et une femme tombent amoureux l'un de l'autre, ils ont une aventure et ils ne se marient pas. Mais ils n'en sont aucunement punis. Les gens de la Motion Picture Association veulent que les amants souffrent. Moi pas.* »

Le film sera mis en scène par John Huston et produit par une compagnie indépendante, Seven Arts, dans laquelle Arthur Miller et Marilyn Monroe possèdent des intérêts financiers.

L'histoire de « The Misfits » se passe à Reno, à l'époque actuelle. « *Pourquoi Reno ?* explique M. Miller. *Parce que c'est la capitale mondiale du divorce et la plus grande usine de désillusion et de séparation qui ait jamais existé.* »

Chercher seul

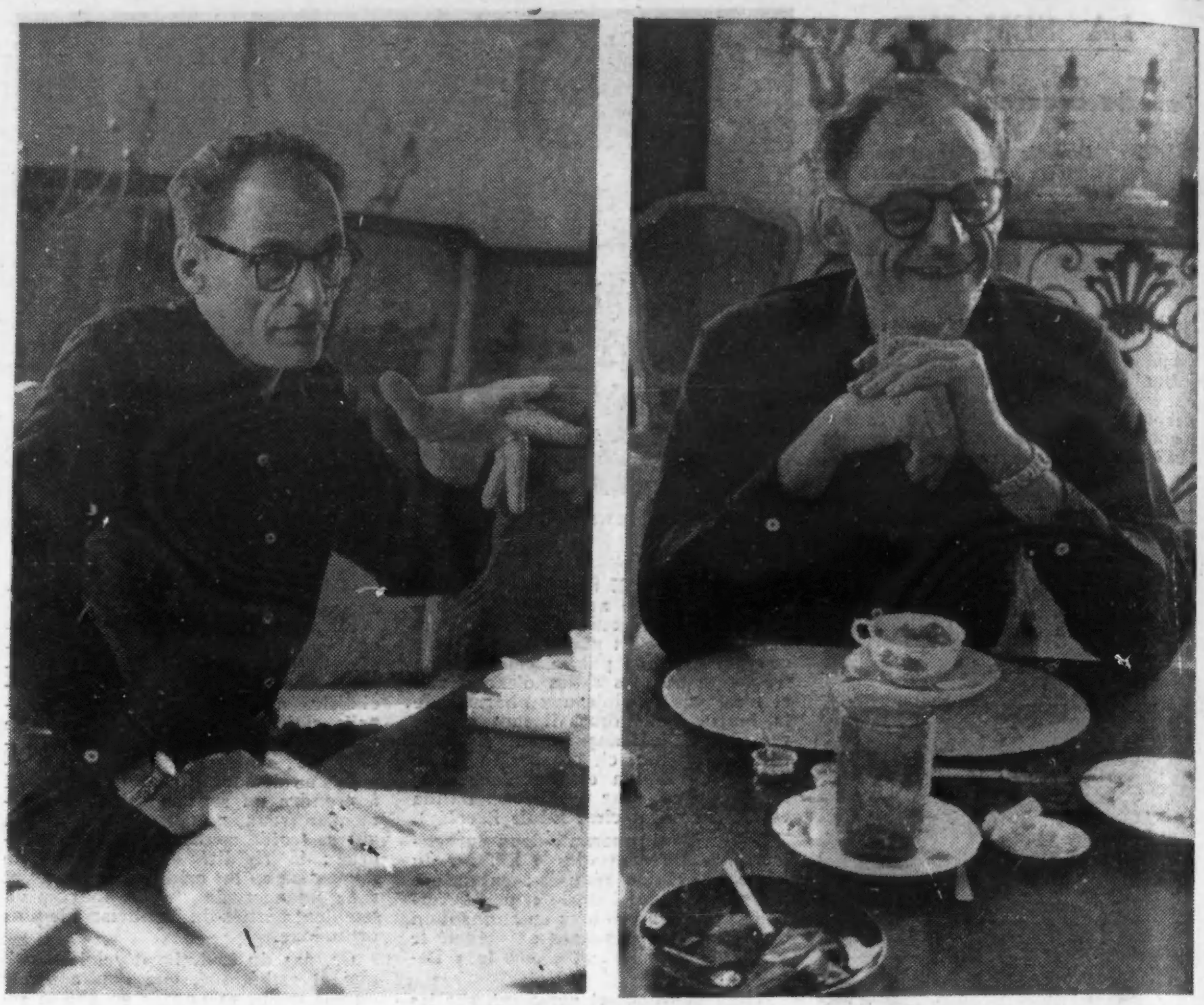
S'il faut plus longtemps à Arthur Miller pour écrire une pièce qu'un scénario, c'est, entre autres choses, parce qu'il exige davantage de lui-même dans ses œuvres pour le théâtre. « *Une pièce,* dit-il, *doit me représenter au plus fort de mes sentiments.* »

La pièce à laquelle il travaille actuellement ne devra pas être comme ces innombrables pièces modernes qui dépeignent la vie comme un désastre complet. Elle devra montrer que tout n'est pas irrémédiablement perdu. « *L'important est de montrer l'équilibre entre les forces de la lumière et celles des ténèbres.* »

« *Il faut que je découvre,* dit-il, *une force qui fasse contrepoids du côté de la survie.* » Il pense qu'un tel contrepoids doit exister, mais il ne peut écrire à son sujet avant de l'avoir découvert. « *Sans doute est-ce pourquoi je suis silencieux depuis si longtemps.* »

« *C'est une époque difficile pour étudier la lumière.* » Et il a épelé le mot : L-U-M-I-E-R-E. « *La difficulté vient de ce que l'écrivain doit connaître un développement organique et qu'il n'y a plus de philosophies ni de programmes qui puissent lui apporter une aide extérieure. Je dois chercher seul.* »

M. Miller est un homme grand et mince, aux traits marqués et aux joues creuses. Il a quarante-quatre ans. Il donne une impression d'honnêteté totale. Il ne dit rien à la légère et ne parle qu'après avoir regardé dans le vide en pesant soigneusement sa réponse. Il n'aime pas qu'une phrase lui échappe avant qu'il soit sûr qu'elle traduira exactement sa pensée.



ARTHUR MILLER PRENANT SON BREAKFAST...
« Les gens de la censure veulent que les amants souffrent. Moi pas. »

L'esprit de refus

L'interview a eu lieu dans son bureau climatisé. Sur le mur, au-dessus de sa tête, il y avait un dessin par Joseph Hirsch de l'acteur Lee Cobb dans son rôle de « La Mort d'un commis voyageur ». Les épaules du commis voyageur sont courbées, comme en signe de défaite, tandis qu'il traîne péniblement deux lourdes valises. Sur un autre mur, à côté d'une carte de membre de l'Institut National des Arts et des Lettres, il y avait une photo de Marilyn Monroe. Ses épaules nues, à la différence de celles du commis voyageur, étaient un symbole de vie.

M. Miller a déclaré que, pour la première fois depuis des années, il éprouvait un « léger » optimisme sur l'évolution des affaires mondiales. Cet optimisme se reflète en partie dans « The Misfits », qui possède, à son avis, des qualités positives.

On lui a demandé sur quoi pouvait se fonder l'optimisme à une époque où la puissance américaine déclinait dans le monde.

« *Je trouve très encourageantes,* a-t-il répondu, *les manifestations des Noirs contre la discrimination raciale dans le Sud des Etats-Unis. C'est une grande chose que les gens refusent d'accepter plus longtemps la ségrégation. Un des problèmes les plus immuables de notre pays est le problème racial, et voici que quelque chose est fait pour y remédier. Je ne crois pas que cela aurait pu arriver à l'époque de McCarthy.* »

M. Miller se réjouit de ce que les récents événements du Japon et de l'Amérique latine ont marqué la « banqueroute » d'une certaine attitude américaine à l'égard du monde. « *Il ne suffit plus de dire « Je suis un Américain » pour que les gens vous accordent le statut d'un dieu.* »

Il constate que le sens critique, « l'esprit de refus » se raniment dans le pays et il en est heureux. « *Aujourd'hui, les gens admettent de nouveau qu'il y a des choses qui vont mal. On ne peut rien changer si les gens ne pensent pas qu'un changement est nécessaire. Jusqu'ici, tout le monde pensait que tout était parfait. Maintenant, il est de nouveau honorable de critiquer.* »

Il ne faut pas croire que la seule chose qui retarde M. Miller dans la rédaction de sa pièce (pour laquelle il a déjà écrit et déchiré 1.500 pages) soit sa recherche de la « lumière ». Il y a aussi ses doutes personnels sur sa propre sagesse. (« *Je veux pousser chacune de mes pièces jusqu'à la limite de mes connaissances. Je ne veux jamais être obligé d'admettre : « Vous en saviez plus que moi.* »)

Enfin, il y a les problèmes de forme et de technique. Il cherche une forme qui soit à mi-chemin entre la pièce de sentiments et d'émotion (« La Mort d'un commis voyageur ») et la pièce d'idées (presque toutes celles de George Bernard Shaw).

M. Miller a beaucoup de mal à mettre en phrases le thème de ce qu'il écrit. Il essaye, mais le résultat est assez abstrait. « *Il faut que vous me pardonniez,* a-t-il dit, quand on l'a pressé de raconter de quoi il s'agissait, *mais je suis incapable de vous l'expliquer maintenant.* »

« *Je ne sais pas encore,* a-t-il déclaré, *s'il y aura un rôle pour Marilyn Monroe dans ma prochaine pièce.* » Mais il a réaffirmé qu'il la considérait comme une grande actrice et qu'il serait heureux de la voir jouer dans chacune de ses œuvres.

La discussion s'est ensuite orientée vers le théâtre moderne. M. Miller ne le tient pas en grande estime.

« *Jamais,* a-t-il dit, *le divorce n'a été si grand entre le théâtre et la vie. Pour être franc, rien que d'y penser m'ennuie.* »

Sur une note de frais

Le théâtre actuel, en effet, nie purement et simplement l'existence des grands problèmes qui se posent aux États-Unis, tels que la recherche d'une personnalité nationale et de convictions morales ; ou bien adopte sur ces problèmes une position systématiquement défaitiste, laissant entendre que « *nous sommes déjà irrémédiablement vaincus* ».

La situation économique du théâtre et les conséquences qui en résultent sur la composition du public inquiètent autant M. Miller que le contenu des pièces.

« *Quand j'ai commencé,* a-t-il dit, *il fallait 50.000 dollars (250.000 N.F.) pour monter une pièce. Aujourd'hui, il en faut deux fois plus. Le prix des places est devenu incroyablement cher. J'ai peur pour le théâtre. Je ne crois pas qu'il va disparaître, mais je me demande si les seules personnes qui pourront y aller régulièrement ne seront pas bientôt celles qui feront passer la dépense dans leur note de frais.*

« *Je ne peux pas dire que la nature du public me soit indifférente. Aujourd'hui, nous nous adressons à des gens qui ne demandent qu'à être distraits, divertis ou choqués après une dure journée de travail. Ce n'est pas du tout l'idée que je me fais d'un public de théâtre.* »

DON ROSS.

(Copyright « L'Express » and « New York Herald Tribune ».)

(1) « Les Inadaptés ».

(2) Visa accordé par la corporation. C'est ce système d'autocensure corporative que plusieurs ministres songent à instituer en France.

CINÉMA

Quels sont les films que « L'Express » vous recommande ? Voir notre Sélection en page 19.

La critique de René Guyonnet

● ***« Quand le rire était roi » : un jeu de massacre.***

IL est scandaleux qu'une société comme la Twentieth Century Fox, qui a pignon sur rue et une réputation d'honorabilité, ose sortir une bande telle que « Quand le rire était roi » (« When the Comedy was King ») (1).

Imaginez que ces gens, jaloux du succès de « La Grande Epoque », ont daigné se pencher sur leurs archives pour en sortir un nouveau choix de grands burlesques : Chaplin, Buster Keaton, Fatty Arbuckle, Harry Langdon, Laurel et Hardy, etc. Mais ces images, aussi précieuses à leur manière que, disons, des primitifs siennois, ils les ont accompagnées d'un commentaire qui en est la destruction systématique.

Il semble que le massacre se soit effectué en deux temps :

1° Aux Etats-Unis, un certain Robert Youngson a eu l'idée de profiter de ce montage pour faire un cours d'histoire du cinéma expliquant les gags que l'on va voir et racontant la vie des comédiens défilant sur l'écran.

2° Ce commentaire, qui est déjà en lui-même une monstruosité (comment n'être pas glacé par un gag qui vient d'être démonté, désamorçé ?) est adapté en français par le chansonnier Pierre Destailles.

(1) Ermitage, Max Linder, Images.

...PUIS POURSUIVANT L'ENTRETIEN DANS SON BUREAU.
« C'est une époque difficile pour étudier la lumière. »

(Dalmas.)

Le résultat est plus qu'inécoutable: offensant. Si l'on arrive à se boucher hermétiquement les oreilles, le monde du génial Mack Sennett se reconstitue. Mais il est physiquement impossible de le faire plus de quelques secondes d'affilée.

Alors on enrage.

On enrage, parce que ces documents sont quand même nouveaux et qu'on ne peut pas partir. Mieux, leur qualité intrinsèque est telle qu'elle arrive parfois à abolir le commentaire d'accompagnement. Le sketch de Laurel et Hardy, en particulier, confirme ce que nous avait montré « La Grande Epoque » : qu'ils furent très grands.

Le reste du programme (un documentaire et un dessin animé) est fait de fonds de tiroir aussi affligeants que la verve du commentateur.

RENE GUYONNET.

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● ***La plus somptueuse exposition de l'année au pavillon de Marsan : Louis XIV, « notre grand sultan ».***

JUSQU'A la fin du mois d'octobre prochain, pendant la durée de l'exposition consacrée au siècle de Louis XIV, on devrait pouvoir louer, à l'entrée du pavillon de Marsan (1), des perruques et des costumes brodés du temps où la blancheur des pierres fraîchement taillées illuminait Versailles. L'illusion serait ainsi parfaite et les vœux d'un monarque comblés, qui rêvait de codifier à jamais les usages, les croyances et les goûts de ses sujets.

BUSTE DE LOUIS XIV.
Une affaire politique.

— *Eh bien ! nous aussi, nous avons eu un grand sultan !* s'est écrié le chroniqueur et poète Robert Collin au moment où, la semaine dernière, il se décidait à suivre l'exemple de quelques milliers de visiteurs en pénétrant dans les salles que l'exceptionnel rassemblement de quelque huit cents meubles, tentures, boiseries, dessins, peintures, pièces d'argenterie et objets de toute sorte a transformées en une sorte de palais des mille et une nuits occidental.

Si le siècle de Louis XIII — dans le choix de son mobilier du moins — signifie la rustique rigueur et le siècle de Louis XV l'élégance précieusement désinvolte, le siècle de Louis XIV lui, est avant tout celui de l'opulence triomphante. Un très bel album paru il y a deux ans sur le XVII[e] siècle français permettait déjà d'en juger (2). Et l'on comprend beaucoup mieux encore, au pavillon de Marsan, qu'il ne s'agit pas seulement là d'une question de goût. C'est aussi l'expression systématique d'une volonté de grandeur, une question de prestige, une affaire politique.

Dès 1663, Colbert annonçait, dans un mémoire qui fait date dans l'histoire des arts, que le temps des mécènes était révolu. Les derniers féodaux du goût, les Mazarin, les Fouquet, comme autrefois le roi René ou le duc de Bourgogne, n'avaient plus place dans un pays enfin rassemblé sous la coupole d'une monarchie absolue. Le « bon ton » dans la décoration comme dans les mœurs relevait du seul pouvoir royal.

Le prix d'une Rolls-Royce

Qui d'ailleurs était assez riche, assez puissant, sinon le roi, pour construire Versailles et pour financer la formation d'une armée d'architectes, de peintres, d'ébénistes, de ferronniers et d'orfèvres capables de concevoir et d'exécuter des meubles savamment ornés de bronzes, de marqueterie ou de mosaïques, dont le moindre valait souvent le prix d'une Rolls-Royce aujourd'hui ?

Si les grands vizirs du sultan désiraient décorer leurs châteaux, ils n'avaient qu'à s'adresser aux artisans de la Cour ou aux manufactures royales. Mais Louis XIV savait bien que — depuis la chute de Fouquet — nul n'oserait ni ne pourrait égaler le luxe exemplaire dont il gardait jalousement le monopole.

Quand il mourut pourtant, à l'automne de l'an 1715, il y avait longtemps déjà que les lustres d'argent massif, dépendus des plafonds de Versailles, étaient devenus, l'époque des splendeurs terminées, de vulgaires pièces de monnaie.

La Renaissance italienne n'avait survécu qu'en se « francisant » (les artisans de Louis XIV furent en grand nombre des Italiens « importés » par Louis XIII sur la fin de son règne) pour mourir sur les bords de la Seine, à l'aube du XVIII[e] siècle.

Manque de tact

Les contemporains de Louis XV n'auront que mépris pour ces manifestations d'opulence qu'ils considéreront volontiers comme un manque de tact. Ils n'avaient pas tout à fait tort. Ils n'avaient pas non plus raison.

D'une part, certaines maisons spécialisées du faubourg Saint-Antoine vivent encore aujourd'hui de copies (généralement affreuses et monstrueusement coûteuses) de commodes ou de secrétaires XVII[e], exécutés à la commande pour de petits potentats du Moyen-Orient.

D'autre part, quand il s'agit de pièces authentiques, on ne peut qu'admirer (même quand les miroirs reflètent des visages masculins sans perruque ou des visages féminins dont la Maintenon eût exigé le démaquillage) ce mélange de la fantaisie italienne et de la rusticité française, même s'il aboutit parfois à la création d'objets aussi délirants que le seront, plus tard, les objets « modern style ».

Et l'on ne peut oublier que Louis XIV, ce n'est pas seulement la révocation de l'édit de Nantes ou quelques absences de simplicité dans le choix d'un bureau. C'est aussi le dôme des Invalides et Versailles. Et Molière.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Musée des Arts décoratifs, palais du Louvre, pavillon de Marsan, rue de Rivoli.

(2) « Le XVII[e] siècle français », éditions Hachette, collection « Connaissance des Arts ».

GALERIE CHARPENTIER
DUNOYER de SEGONZAC
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE MAEGHT
BAZAINE - BRAQUE - CALDER - CHAGALL
CHILLIDA - FIEDLER - GIACOMETTI
KANDINSKY - LEGER - MIRO - PALAZUELO
TAL COAT - UBAC

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
Une collection nouvelle
STAËL
VIEIRA DA SILVA
LANSKOY
chaque porte-folio : 48 NF
12 planches en couleurs grand format

UN JEU DE VACANCES

ÊTES-VOUS UN

Vous êtes l'un des 52 millions de spectateurs qui, de 1957 à 1959, ont fait baisser la courbe de fréquentation des cinémas et qui, en 1960, se sont montrés encore plus difficiles. Mais, si vous êtes moins allé au « cinéma », vous avez quand même été « voir des films ». Et puis, vous vous êtes passionné pour ou contre « La Nouvelle Vague ». Bref, vous avez le sentiment d'être un amateur de films éclairé. Alors, jouez avec nous. Pour chaque réponse exacte (solutions en page 19) marquez un point. Si vous

LES METTEURS EN SCÈNE

Voici les douze films qui avaient fait, au 30 juin de cette année, les meilleures recettes en exclusivité. Et voici douze noms de metteurs en scène. Pouvez-vous rendre à chacun son œuvre ?

1. Les Liaisons Dangereuses 1960.
2. Salomon et la Reine de Saba.
3. La Vache et le Prisonnier.
4. Certains l'aiment chaud.
5. Le Baron de l'Ecluse.
6. La Jument Verte.
7. Voulez-vous danser avec moi ?
8. Babette s'en va-t-en guerre.
9. La Mort aux Trousses.
10. Rue des Prairies.
11. A bout de souffle.
12. Le Bossu.

a. Jean-Luc Godard.
b. Billy Wilder.
c. Michel Boisrond.
d. André Hunebelle.
e. Claude Autant-Lara.
f. Roger Vadim.
g. Alfred Hitchcock.
h. King Vidor.
i. Christian-Jaque.
j. Denys de La Patellière.
k. Jean Delannoy.
l. Henri Verneuil.

On a réuni sous le nom de « Nouvelle Vague » des metteurs en scène comme Marcel Camus, qui a tourné son premier film à plus de 40 ans, et d'autres, comme Claude Chabrol qui, la trentaine à peine atteinte, prépare déjà son cinquième film. De tels écarts existaient-ils dans le passé ? Dites si :

13. Orson Welles a tourné « Citizen Kane » à :

a. 21 ans.
b. 26 ans.
c. 33 ans.

14. Serge M. Eisenstein a tourné « Le Cuirassé Potemkine » à:

a. 27 ans.
b. 34 ans.
c. 41 ans.

15. René Clair a tourné « Le Million », qui était son 9e film, à:

a. 33 ans.
b. 38 ans.
c. 42 ans.

16. Henri-Georges Clouzot a tourné « L'Assassin habite au 21 » à :

a. 26 ans.
b. 35 ans.
c. 39 ans.

17. Marcel Carné a tourné « Drôle de drame » à :

a. 22 ans.
b. 28 ans.
c. 34 ans.

Avec « Le Général della Rovere », Vittorio de Sica a trouvé l'un de ses meilleurs rôles. Il a été également un des grands metteurs en scène du néoréalisme.

Dites s'il était :
a. interprète,
b. réalisateur,
dans les films suivants :

18. Voleur de bicyclette.
19. Madame de...

LES VEDETTES

Ces actrices sont célèbres, mais les reconnaissez-vous malgré les masques que leur a dessinés Siné ?

28.
a. Marilyn Monroe.

29.
b. Annette Vadim.

30.
c. Sophia Loren.

31.
d. Brigitte Bardot.

20. Miracle à Milan.
21 Umberto D.
22. Dommage que tu sois une canaille.

Les jeunes réalisateurs savent aussi tenir un stylo. Voici quatre phrases écrites par :

23. Roger Vadim.
24. François Truffaut.
25. Alexandre Astruc.
26 Claude Chabrol.

Rendez à chacun sa phrase :

a. « Il est bien évident qu'à l'échelle humaine, la morale constitue la seule métaphysique constructive, et que le talent de l'homme — qui est le motif même de la tapisserie hitchcockienne — s'y confond en fin de compte rigoureusement avec sa dignité. »

b. « Je pose aujourd'hui cette question : « La France est-elle toujours le pays de l'esprit lumière, le pays de la liberté de l'art ? Qui oserait encore répondre oui en ce qui concerne le cinéma ? »

c. « Je n'aimerai jamais un film de Delannoy, j'aimerai toujours un film de Renoir. »

d. « En ce qui me concerne, je dois reconnaître que les deux plus importantes rencontres avec le cinéma muet qui dort à la Cinémathèque furent celle d'Eisenstein et celle de Murnau. »

LA CENSURE

27. Tous ces films — sauf deux d'entre eux — ont eu, cette année, des ennuis avec la censure : ils ont été soit interdits aux moins de 18 ans, soit interdits à l'exportation, soit interdits purement et simplement. Quelles sont les deux exceptions ?

a. Les Liaisons Dangereuses 1960.
b. Propriété Privée.
c. Les Canailles.
d. La Douceur de Vivre.
e. Les Scélérats.
f. A Bout de Souffle.
g. Soudain, l'été dernier.
h. Morambong.
i. Les Loups dans la Bergerie.
j. Les Bonnes Femmes.

LES INTERPRÈTES

L'année a révélé non seulement des réalisateurs mais des comédiennes. Replacez les noms sous les visages auxquels ils appartiennent.

32.
a. Bernadette Lafont.

33.
b. Françoise Prévost.

34.
c. Jeanne Valérie.

35.
d. Clotilde Joano.

36. Simone Signoret a reçu un « Oscar » à Hollywood pour son interprétation des « Chemins de la Haute Ville ».

Parmi les actrices suivantes, une seule ne l'a jamais obtenu. Laquelle ?

a. Vivien Leigh.
b. Ingrid Bergman.
c. Greta Garbo.
d. Joan Fontaine.
e. Claudette Colbert.

Jeanne Moreau et Jean-Paul Belmondo ont été deux des vedettes françaises les plus en vue de l'année. Mais ils sont aussi des acteurs de théâtre. Chacun a joué dans trois pièces parmi celles-ci. Lesquelles ?

37. Jeanne Moreau.

a. Jeanne au Bûcher.
b. Pygmalion.
c. Deux sur la Balançoire.
d. La Chatte sur un Toit Brûlant.
e. Dialogues des Carmélites.
f. L'Heure éblouissante.

38. Jean-Paul Belmondo.

a. César et Cléôpâtre.
b. Ouragan sur le Caine.
c. Les Portes claquent.
d. L'Année du bac.
e. La Mégère apprivoisée.
f. Oscar.

39. Duquel de ces 6 films est extraite cette photo d'Ava Gardner ?

a. Le Dernier Rivage (1959).
b. Le Soleil se lève aussi (1957).
c. La Comtesse aux pieds nus (1954).
d. La Croisée des destins (1956).
e. Les Neiges du Kilimandjaro (1952).
f. Pandora (1951).

BON SPECTATEUR ?

atteignez le score parfait de 55 points, vous êtes « un vrai cinglé de cinéma ». A 50 points, vous êtes ce spectateur idéal dont rêvent les réalisateurs, les producteurs et les critiques. A 40 points, on peut encore souhaiter qu'il y en ait beaucoup comme vous. A 30 points, vous êtes toujours parmi ceux qui maintiennent en vie cette précaire industrie. En dessous de 30 points... rendez-vous l'an prochain.

40. Gérard Philipe est mort cette année. Il avait été l'un des plus grands acteurs du cinéma français d'après guerre. Il a tourné dans ces films, sauf un. Lequel ?

a. La Chartreuse de Parme.
b. Le Rouge et le Noir.
c. Fanfan la Tulipe.
d. Les Orgueilleux.
e. La Fièvre monte à El Pao.
f. La Mort en ce Jardin.
g. Une si jolie petite plage.
h. L'Idiot.

Toujours fidèle à lui-même, Alfred Hitchcock a été une fois de plus, avec « La Mort aux Trousses », un des triomphateurs de la saison. On connaît son goût pour les interprètes féminines du genre Ingrid Bergman ou Grace Kelly. Mais il a été plus fidèle encore à un certain type d'homme, incarné par Cary Grant et James Stewart. Voici les huit films qu'ont tournés ces deux acteurs avec Hitchcock. Rendez à chacun ceux dont il fut la vedette.

41. Cary Grant.

42. James Stewart.

a. La Mort aux Trousses.
b. L'Homme qui en savait trop.
c. La Corde.
d. Sueurs froides.
e. Soupçons.
f. Les Enchaînés.
g. La Main au Collet.
h. Fenêtre sur cour.

43. « L'Homme qui en savait trop » était un « remake » d'un film déjà tourné par Hitchcock lui-même en 1934. L'un des principaux interprètes de cette première version était l'un de ces cinq acteurs français :

a. Pierre-Richard Wilm.
b. Henri Garat.
c. Pierre Fresnay.
d. Jean Murat.
e. Jean-Pierre Aumont.

LES TITRES

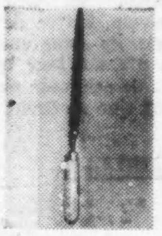
44. Voici un texte rédigé à l'aide de 20 titres de films. A vous de les retrouver. Attention, pas plus de 20 !

Le bossu était à bout de souffle quand il arriva 125, rue Montmartre, pour y rencontrer le Baron de l'Ecluse. Mais celui-ci était déjà parti par le dernier train pour Gun Hill. Comme, par superstition, il ne voyageait jamais le dimanche, et qu'il goûtait suffisamment la douceur de vivre pour ne pas souhaiter aborder d'ici longtemps le dernier rivage, il s'était enfermé à double tour dans le wagon-lit pour deux qu'il partageait avec la Belle au Bois Dormant, résolu ce soir-là à prendre tous les risques et à lui faire ses confidences sur l'oreiller.

« Vous n'avez rien à déclarer ? » Dans la nuit sans lune qui était maintenant tombée, cette dernière phrase fit sursauter le Baron. Celle qu'il contemplait avec les yeux de l'amour ne s'était pas éveillée. « Les scélérats ! » murmura-t-il, songeant, au risque de se perdre, que les héritiers légaux finissent toujours par exercer le droit du plus fort. Le train venait de passer le pont, et, bouleversé par cette folle poursuite, il se rappela que c'était ainsi que, soudain, l'été dernier, il avait senti qu'il vivait l'équivalent des derniers jours de Pompéi, car pour la première fois lui aussi, il avait la mort aux trousses.

LES SYMBOLES

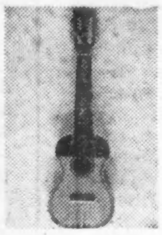
Quels films évoquent pour vous les objets suivants ?



48. une lime.

49. un verre de vin rouge.

50. un porte-feuille.



51. un ukulele.

a. Moderato Cantabile.
b. Archimède le clochard.
c. Un Condamné à mort s'est échappé.
d. L'Amérique insolite.
e. Certains l'aiment chaud.
f. Pickpocket.
g. Le Trou.
h. Les Grandes Familles.

LES ADAPTATIONS

52. Tennessee Williams a beaucoup inspiré le cinéma. Mais il s'agissait la plupart du temps d'adaptations de ses pièces. Sur ces cinq films, il n'y a qu'un scénario original. Lequel ?

a. Soudain l'été dernier.
b. La Chatte sur un toit brûlant.
c. La Rose Tatouée.
d. Baby Doll.
e. Un Tramway nommé Désir.

53. Qu'y a-t-il dans « Les Liaisons dangereuses 1960 » qui ne se trouvait pas dans le roman de Choderlos de Laclos ?

a. Vadim a inventé le personnage de Danceny.
b. Valmont et Mme de Merteuil sont mariés.
c. Mme de Tourvel cède à Valmont.
d. Mme de Merteuil est défigurée.
e. Valmont écrit à Mme de Tourvel du lit de Cécile.

LA POLITIQUE

54. Une scène d' « A bout de souffle » a été tournée sur les Champs-Elysées pendant le passage d'un chef d'Etat. Il s'agissait de :

a. M. Ben Gourion.
b. M. Krouchtchev.
c. Président Eisenhower.
d. La Reine Elizabeth.
e. Général de Gaulle.

55. « Come back Africa » raconte la vie de Noirs. Ces Noirs habitent :

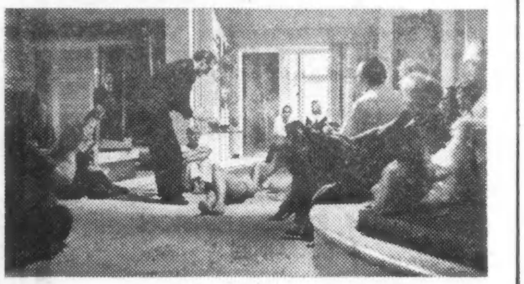
a. Le Congo.
b. Le Kenya.
c. L'Afrique du Sud.

LES « CLOUS »

La mode, ces derniers temps, a été à la « surboum ». On en trouvait dans tous les films suivants. Dans quel film chacune des trois photos se trouvait-elle ?

45.

46.



47.

a. La Douceur de Vivre. b. Les Tricheurs. c. Les Cousins. d. Les Scélérats. e. Les Liaisons Dangereuses 1960. f. Cette nuit-là.

Découpez suivant le pointillé pour obtenir trois bulletins-réponses. (Solutions en page 19.)

BULLETIN - REPONSE

1	20	39 ....
2	21	40 ....
3	22	41 ....
4	23	42 ....
5	24	43 ....
6	25	44 ....
7	26	45 ....
8	27	46 ....
9	28	47 ....
10	29	48 ....
11	30	49 ....
12	31	50 ....
13	32	51 ....
14	33	52 ....
15	34	53 ....
16	35	54 ....
17	36	55 ....
18	37	
19	38	

BULLETIN - REPONSE

1	20	39 ....
2	21	40 ....
3	22	41 ....
4	23	42 ....
5	24	43 ....
6	25	44 ....
7	26	45 ....
8	27	46 ....
9	28	47 ....
10	29	48 ....
11	30	49 ....
12	31	50 ....
13	32	51 ....
14	33	52 ....
15	34	53 ....
16	35	54 ....
17	36	55 ....
18	37	
19	38	

BULLETIN - REPONSE

1	20	39 ....
2	21	40 ....
3	22	41 ....
4	23	42 ....
5	24	43 ....
6	25	44 ....
7	26	45 ....
8	27	46 ....
9	28	47 ....
10	29	48 ....
11	30	49 ....
12	31	50 ....
13	32	51 ....
14	33	52 ....
15	34	53 ....
16	35	54 ....
17	36	55 ....
18	37	
19	38	

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

20 JUILLET.

LA Côte, c'est toujours un beau jardin, comme celui où j'écris en ce moment avec, entre les pins, la Méditerranée. L'auto qui nous y porte nous laisse à peine entrevoir l'enfer qu'il faut traverser avant d'atteindre ce paradis, l'enfer de la route, né avec l'âge du moteur. Les privilégiés ne le connaissent pas. Je m'y suis engagé un matin pour gagner à pied l'église la plus proche : entre la chaussée sillonnée de cars et de voitures énormes, et les villages de tentes où des êtres hagards erraient sous l'implacable soleil levant, l'abomination d'une époque m'a pris à la gorge. Soudain, un hélicoptère, une perforatrice, faisaient à eux seuls plus de bruit que tout ce qui roulait sur la route empestée.

Et pourtant la villa que j'habite ouvre sur la forêt de l'Estérel intacte, parfumée, où je ne rencontre personne. Je pourrais croire que c'est la mer qui gronde et non la route, si la mer était l'océan. Les pins n'appartiennent pas à la famille landaise, à ma famille, mais leur haleine est la même. La nuit, quand je la respire, elle remonte d'un abîme d'années. Les cigales de l'après-midi, elles aussi, se confondent avec celles qui se sont tues il y a soixante ans. En Gironde, nous ne les entendions guère qu'au début des grandes vacances. Leur chant demeure lié à cette époque bénie.

Les enfants qui jouent autour de moi, ne savent pas que ce présent où ils vivent, inconscients du bonheur dont ils débordent, alimente une nappe secrète où ils ne cesseront de puiser jusqu'à la mort — ceux d'entre eux du moins qui sont de ma race. Un enfant entre dans ma chambre, pour se cacher, sans faire plus attention à moi qu'à un meuble. Et puis il s'envole soudain par la porte-fenêtre.

DANS mon paradis, aux portes de cet enfer, je lis la correspondance de Rainer Maria Rilke avec Marie de La Tour et Taxis (1). Rilke, je l'ai rencontré une fois, et n'ai gardé aucun souvenir de ce qu'il m'a dit. Que n'ai-je au cours de ma vie tout noté (comme fait Claude)... mais c'est la chose du monde dont j'aurai été le moins capable. L'angélisme de Rilke me laisse froid. Quelle gloire il a ! Pourtant Hofmannsthal lui refusait le nom de poète, comme d'ailleurs à Valéry.

Dans « Le Mercure » de ce mois-ci, Francis Ponge se refuse ce nom à lui-même. La sténographie d'une causerie improvisée avec des étudiants allemands me renseigne mieux sur Ponge que toutes les gloses de ses disciples. Je vois ce qui le préoccupe, lui, mais aussi toute l'avant-garde des lettres : nettoyer l'écriture, encrassée de cambouis romantique, lui rendre sa vertu originelle pour atteindre la chose. Littré devient la source de toute poésie. Je comprends pourquoi Robbe-Grillet m'a dit un jour que Colette écrivait mal. Mais de ces mots nettoyés vous servirez-vous mieux que ne firent ceux que vous méprisez ?

(1) Albin Michel.

21 JUILLET

« VOILA donc ce qui vous occupe ! », m'écrira l'un de ces lecteurs qui ne mettent pas l'infini dans le langage. Il s'indignera de ce que j'ose parler de Ponge alors que le train du monde est ce que nous voyons. Il est tel en effet qu'il décourage les commentaires. Et puis d'autres y excellent dans ce journal. J'en demeure souvent ébloui, sinon toujours convaincu. A tort ou à raison, il me semble voir appliquée sur le réel confus, la grille d'une vue particulière, d'un parti pris.

Les éléments que vous isolez et que vous utilisez pour votre démonstration, vous les coupez d'un contexte fourmillant et enchevêtré dont vous tendez à ignorer tout ce qui paraît inutile à votre thèse, pour ne pas dire : tout ce qui contrecarre votre passion. Car nos opinions, en politique, sont toujours des passions.

François-Poncet dans « Le Figaro », J.-J. S.-S. dans « L'Express » déchiffrent les mêmes données: l'affaire congolaise et la politique gaulliste. Leurs grilles différentes dégagent des vues opposées également raisonnables et logiques.

Ceux dont les analyses ont été confirmées par l'Histoire, au point qu'ils font aujourd'hui figures de prophètes, un Tocqueville, un Custine, quelle fut la part du hasard et celle de leur méthode dans ce don qu'ils ont eu de déchiffrer plus d'un siècle d'avance l'avenir de l'Ancien et du Nouveau Monde ? Leur clairvoyance a tenu en partie au fait qu'il s'agissait d'esprits plus libres que nous ne le sommes, en ce temps d'idéologies férocement antagonistes et dont l'une se croit assurée de détruire l'autre : la foi marxiste fait frémir.

L'écrivain politique ne travaille pas comme l'historien sur la lave refroidie et solidifiée des documents. Il a affaire à de la matière en fusion. Par exemple, les forces qui s'opposent à Krouchtchev en U.R.S.S., qui les connaît vraiment chez nous ? Et les dessous des rapports sino-russes ? Je me méfie d'un raisonnement où ces inconnues ne sont pas traitées comme telles.

22 JUILLET

RUDOLF KASSNER, dans son introduction à la correspondance de Rilke, lui envoie ce coup de patte : « Il était enclin à se faire choyer, et il savait trouver ceux qui avaient les moyens de le faire ». Voilà un trait commun à plus d'un poète, il me semble. Ils n'auront pas tous été maudits : le poète de cour est éternel...

24 JUILLET

JE vais interrompre ce « Bloc-Notes » durant le mois d'août. Non que j'aie besoin de repos ; ou plutôt je ne crois pas qu'il y ait pour l'écrivain de relâche possible : rien ne le distrait vraiment de ce qui le préoccupe. Au sens où on l'entend d'habitude, il ne travaille jamais et il ne se repose jamais. Au vrai, c'est de silence qu'il a besoin.

« Alors que ne vous taisez-vous ! » Certains ne me l'envoient pas dire.

Je le comprends mieux qu'ils n'imaginent. C'est trop longtemps occuper la scène. L'erreur est de croire que nous sommes libres de la quitter entre deux répliques, et tant que le rideau n'est pas baissé. Je crois de plus en plus à la vocation au sens chrétien, à cette chose que nous avons reçu mission de faire, à cette parole que nous avons reçu mission de dire. Que nous nous en acquittions bien ou mal, ne change rien à la nécessité d'être là jusqu'au moment de disparaître, ou plutôt d'être emporté.

Durant mes vacances, Siné occupera cette dernière page. Si on a raison d'installer ce malin dans mon bénitier, je n'en déciderai pas. Je crains un peu que l'endroit ne lui donne des idées et qu'il ne s'y démène diablement !

« Toute licence, sauf contre l'amour », c'est un titre de Barrès. Je le tire à moi, en donnant à amour la même signification que saint Jean : « Dieu est amour ». Nous savons ce que, dans cet ordre-là, nous ne pourrions pas supporter.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

INSTITUT DE CHAILLOT
93, rue Lauriston - PARIS (XVIe)
KLE. 46-24 et 24-04
(METRO BOISSIERE VICTOR-HUGO)

Cours de Vacances

Préparation intensive à l'entrée dans les différentes classes, de la 6e à la 1re, au B.E.P.C. et au baccalauréat, session de septembre

Révision des programmes - Exercices d'entraînement
Compositions de contrôle

★

EFFECTIFS LIMITES
EXTERNAT ET DEMI-PENSION
4 SEMAINES
22 août - 17 septembre

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 1,25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Tonic Water Perrier

Licence de la société anonyme Source

LA MEILLEURE SIGNATURE CONTRE LA SOIF

NOUVEAU